VOYAGE
PHILOSOPHIQUE
D'ANGLETERRE.

Livres nouveaux qui se trouvent chez le même Libraire.

Le troisieme Voyage du Capitaine Cook, 8 vol. *in*-8°. broch. 32 l.

Le même en 4 vol. *in*-8°. broch. 24 l.

Voyage d'un Suisse dans différentes Colonies d'Amérique pendant la derniere guerre, 1 vol. *in*-8°. broch. 3 l.

Essais de Géographie, de Politique et d'Histoire, sur les possessions de l'Empereur des Turcs en Europe, divisés en trois Parties; pour servir de suite aux Mémoires du Baron de Tott, 1 vol. *in*-8°. broch. 3 l.

Gâlleries de l'ancienne Cour, ou Mémoires anecdotes pour servir à l'Histoire des régnes de Louis XIV et Louis XV, 3 vol. *in*-12. br. 7 l. 10 f.

La précieuse Collection, ou Recueil d'Anecdotes qui précede la Gallerie de l'ancienne cour, 1 vol. *in*-12. 2 l. 10 f.

Amusemens d'un septuagénaire, ou Contes, Anecdotes, bons Mots, Naivetés, &c.; mis en vers par M. de Bologne, de plusieurs Académies, 1 vol. *in*-8°. p. p. broch. 2 l. 8 f.

Recherches sur la nature et les causes de la richesse des Nations; traduit de l'Anglois de Smith, 6 vol. *in*-12. broch. 12 l.

Histoire générale de la Littérature d'Italie, depuis son origine jusqu'à nos jours; par M. Tiraboschi, et abrégée par M. Landi, de l'Académie de Florence, 5 vol. *in*-8°. 15 l.

VOYAGE PHILOSOPHIQUE D'ANGLETERRE,

FAIT EN 1783 ET 1784.

TOME PREMIER.



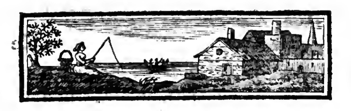


A LONDRES.

Et se trouve à PARIS,

Chez POINÇOT, Libraire, rue de la Harpe, n°. 135.

1787.



AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

CES lettres ne sont point de moi; elles ne m'ont été ni adressées, ni données; et cependant j'ose en disposer comme de ma propriété, les ayant trouvées dans un porte-feuille faisant partie d'une succession ouverte en ma faveur. D'ailleurs, quoique dispensé de tous procédés envers l'auteur, non-seulement j'aurois celui de n'y faire d'autre changement que la suppression de quelques noms connus; mais je conviendrai du plaisir réel qu'elles m'ont fait,

malgré la prévention défavorable qui me froissoit par intervalles.

Leur style ne rappelle, sans doute, ni le pinceau léger du gai et satirique Sterne, ni la plume facile et abondante du naïf Montaigne; c'est plutôt le crayon d'un philosophe, homme du monde, et, philantrope par principes autant que par tempérament; on y reconnoît une méthode empruntée de ces deux hommes célebres: comme le philosophe François, l'auteur paroît avoir étudié l'homme dans l'intérieur de lui-même; comme l'écrivain Anglois, il observe les individus, non dans les grands mouvemens de l'ame, mais dans leurs déterminations les plus familieres; et, par suite de cette

méthode, c'est toujours dans la maniere d'être, et les actions d'un seul qu'il offre successivement les différentes et nombreuses nuances du caractere national.

Quant à ses principes moraux, politiques et religieux, c'est, vraisemblablement, à la crainte de dévancer les époques déterminées par lui pour le développement moral du jeune enfant auquel il paroît qu'on abandonnoit, en grande partie, la lecture de ces lettres, qu'il faut attribuer l'attention soutenue avec laquelle il les place constamment dans le vaporeux de la demi-teinte; d'ailleurs, pour n'avoir pas le ton dogmatique et tranchant de l'école voltairienne, ils n'en sont pas, malheureusement, moins conformes aux

dogmes de la nouvelle doctrine ; l'œil un peu exercé les reconnoît ; leurs traits, hardis, fortement prononcés, se dessinent sous le voile de la modération, qui les enveloppe ; et quoique l'auteur n'eut sans doute donné à ce voyage que le titre de moral, à raison de l'aspect sous lequel il observe tout, tout, jusqu'aux objets matériels, j'ai cependant cru devoir préférer celui de philosophique, comme déterminant, en même temps, le genre d'observations et l'esprit de l'observateur.



SOMMAIRE DES LETTRES

ET

TABLE DES MATIERES

Contenue dans le Tome premier.

LETTRE PREMIERE.

	Pages
ARRIVÉE à *Calais et douaniers François,*	1
Paquebots,	2
Débarqué à Douvres,	3
Fausses monnoies,	4
Douâniers Anglois,	5
Moyens de voyages,	6
Chemins et égards du gouvernement pour les piétons,	8
Route de Douvres à Londres,	11
Manque de police, et influence du régime social Anglois sur la maniere d'être des voleurs de grands chemins,	ibid.
Auberges,	14
Aspect de la campagne,	16

LETTRE II.

Abords de Londres, 19
Les ponts de la Tamise, 20
Entrée de Londres par Westminster, 22
Statue de Charles Premier, 23
Rues, ibid.
Trottoirs, 24
Places, 26
Illumination de chaque nuit, 27
Approvisionnement d'eau, soit pour la consommation, soit pour les incendies, 29
Intérieur des maisons, 31
Boutiques, 34
Police, 35
Manque d'égards envers l'étranger, nuance nationale, 38
Abus des dénominations, communs à toutes les formes d'associations, 39

LETTRE III.

Calme d'insensibilité et représentation de George Barnewelt, 41
Exécution, et nouvelle machine patibulaire, 44
Hôpital de Londres, 48
Greenwich, maison des Invalides de mer, 57
Port de Londres, 62

Pantomime nouvelle au théatre de Drury-Lane, 63

LETTRE IV.

Architecture civile et décoration extérieure des maisons, 68
Distributions intérieures et ameublemens, 69
Maisons de campagne des grands, 73
Description de celle du lord Temple à Stowe, 75
Maison de campagne d'un provincial, 93
Le cochon de lait et le pot, 97

LETTRE V.

Hôpital de Saint-Barthelemi, 105
Maison de charité paroissiale, 106
Mendians, 110
Ecole de charité paroissiale, 111
Marché des bêtes à cornes et à laines, humanité d'habitude, 115
La famille bourgeoise au pitt du spectacle de Coven-Garden, 118
Betlam, hôpital des fous, 121
Hôpital des enfans trouvés, 124
Hospice de fantaisie, 129
Apathie générale pendant les jours de fêtes, 131
Causes physiques, morales et politiques de cette apathie sabatique, 132

LETTRE VI.

Eglise collégiale du chapitre de Westminster, 136
Eglise cathédrale de Saint-Paul, 140
Royal échange, 142
Hôtel de la compagnie des Indes, 144
Le monument, ibid.
La douane, 147
La tour de Londres; 148
Le quartier des juifs, 151
Le Museum Britanicum, 152
Eglises, 154
Jardin de Waux-Hall, 155
Jardin de Renelagh, 158
Palais Saint-James et hôtel-de-ville, 159
Monument érigé au comte de Chatam dans une des salles de Guidhall, 160

LETTRE VII.

Premiere époque du théatre Anglois, 163
Seconde époque, état actuel, 169
Causes de la supériorité de romanciers Anglois, 176

LETTRE VIII.

Tavernes à l'usage du peuple, 178
Combats des gens du peuple, 181

Matelots cabotiers de la Tamise, 185
Parc Saint-James, 190
Dîner au Bagno, 191
Durée des idées morales communiquées à l'enfance, 104
Cynisme ordurier des théatres nationaux, Arlequin Gulivér, pantomime nouvelle au théatre de Coven-Garden, 206

LETTRE IX.

Existence civile, privée; composition des maisons, cuisine; costume, matinée, dîner et soirée, 209
Existence, morale privée,
La moderne Lady, satire de Genning, 222
Fragment sentimental, 230
*Parallele épigrammatique des voyageurs Anglois et François, offert dans la personne des ducs de *** et de ***,* 233
Répugnance des artistes et artisans Anglois pour l'exécution de tout ce qui ne leur est pas familier, 235
Influence graduelle de l'esprit de négoce sur l'ensemble des citoyens, 237

LETTRE X.

L'exercice, besoin de premiere nécessité pour les habitans de l'Angleterre, 242

Promenades publiques, 245
Parallele de l'existence morale et privée des ministres de l'Evangile, et de celle des prêtres catholiques romains, 246
Existence civile des militaires, 249
Tavernes, cafés et cafés-tavernes, 251
Opéra, 255
Bals de l'opéra, 259

Fin de la Table du premier Volume.



VOYAGE PHILOSOPHIQUE D'ANGLETERRE.

LETTRE PREMIERE.

Londres, le . . . 1783.

IL étoit nuit lorsque j'arrivai à Calais; un brouillard très-épais y augmentoit l'âpreté du froid. J'avois à visiter, dans cette ville, quelques personnes avec lesquelles je m'étois lié pendant un séjour de deux ans que j'y avois fait; mais il s'en étoit écoulé dix depuis que je les avois perdu de vue; et je résolus de ne leur donner que vingt-quatre heures. En vain la bienséance voulut élever la voix; mon cœur se tira d'affaire en lui opposant la parole donnée au comte, d'être à Londres le

surlendemain. Mais je les vis le même soir, ces amis oubliés dans le tourbillon des brillantes apparences : ils m'entourerent avec un empressement senti, me caresserent avec cette simplicité d'expressions, qui caractérise la naïve et aimante nature, et mon cœur se rouvrit au sentiment. L'Angleterre, le comte, ma parole donnée, tout fut oublié ; je promis ce qu'on voulut, et j'en étois déja au sixieme jour, avec des engagemens pris pour plus de quinze, lorsque, sortant de l'hôtel, j'entendis un matelot dire à son camarade, que sous vingt-quatre heures les vents ne seroient plus à l'est. Je voulois bien céder à ma chere nonchalance, mais non pas être retenu par un pouvoir majeur ; et rentrant chez moi, je fis porter mes équipages à bord.

La supériorité acquise aux Anglois par le traité de paix de 1762, étoit si positive, qu'ils s'étoient emparé du passage de Calais à Douvres, sans que la France osât faire la moindre réclamation. Mais l'équilibre ayant été rétabli par le succès de la derniere guerre, les paquebots sont actuellement mi-partie Anglois et François ; et le seul avantage conservé par les premiers, est le paquebot de malles. D'ailleurs ce recouvrement d'un droit naturel étoit plutôt un intérêt de décence, qu'un objet d'utilité publique. La manœuvre de ces bâtimens n'occupant qu'un très-petit nombre

de bras, et la concurrence ne pouvant apporter aucune diminution dans le prix du passage, qui n'étoit que de douze livres par personne, sans égard au volume des équipages, & de vingt-quatre livres pour les voitures. Ces bâtimens sont à un mât, de coupe très-alongée, et en général bons voiliers. La chambre des passagers est garnie de huit lits, de deux pieds et demi de large, placés par deux, l'un sur l'autre, dans des encaissemens, et fournie de tous les petits ustensiles d'usage habituel.

Je partis, les vents étoient foibles, mais la mer agitée; et à la nature des angoisses que j'éprouvois, je supposai que le principe inconnu de ce qu'on nomme mal de mer, porte directement sur le genre nerveux. La traversée eſt de sept lieues, qu'on ne peut faire en ligne droite que pendant les grandes marées, parce qu'il se forme un banc de sable au milieu du canal. Après un trajet de six heures, la mer étant basse, le paquebot mit en travers devant le port, et je fus obligé de me jeter dans une chaloupe, qui vint au-devant des passagers, et qui, pour cent toises à-peu-près qu'elle avoit à parcourir, exigea trois schellings de chacun d'eux. Le schelling eſt une piece d'argent qui est le sou de la livre sterling composée de vingt, et qui se divise en douze deniers. Le denier, ou spencer, équivaut, à peu

de chose en moins, à deux sous françois; le sou; ou schelling, à vingt-deux sous six deniers de France; et la livre sterling à vingt-deux livres dix sous tournois; enfin la guinée vaut vingt-un schellings, le numéraire consiste en guinée, demi-guinée, et quart de guinée d'or; en couronne valant cinq schellings; demi-couronne, schelling, demi-schelling, et quart de schelling d'argent; et en demi-denier de cuivre, ayant la forme, le poids, la valeur du sou François. La refonte des monnoies étant, par des raisons que j'ignore encore, à des époques très-éloignées, la majeure partie des pieces d'argent n'offre qu'une surface polie, d'où résulte qu'il en circule autant d'altérées ou de fausses, que de bon-aloi; et la misere est telle dans ce moment-ci, que les faux monnoyeurs fabriquent jusqu'à des demi-deniers; ce qui dépose en même-temps, et contre la nature des moyens d'ordre civil, et contre la bonne foi du caractere Anglois, que je n'ose pourtant soupçonner d'être trop peu scrupuleux sur le choix des moyens qui menent à la fortune.

La petite vexation exercée par les matelots de Douvres, quoique d'usage dans toutes les frontieres des états de l'Europe, altéra un peu le sentiment doux sur lequel je comptois, en prenant terre dans cette isle de la liberté, et je la ressentis d'autant plus vivement, que le froissement que je

venois d'éprouver dans tout mon être, ne m'avoit pas disposé à la résignation. Il étoit tard; l'agacement de mes nerfs subsistoit encore; je me fis conduire à l'Hôtel-royal, tenu par un honnête François, dont les soins affectueux pour ses compatriotes adoucissent la premiere impression que feroit sur eux le prix exorbitant des choses de premiere nécessité, dans ce pays où la surabondance du numéraire porte les denrées et comestibles à une valeur inimaginable. On me servit un bouillon, une fricassée de poulets, un biscuit et une demi-bouteille de vin de Bordeaux. Le souper de mon laquais fut en raison de son état, et cette premiere station me coûta quinze schellings, *seize livres dix-sept sous six deniers de France.*

Je dormis peu; les lits Anglois ne sont composés que d'un cadre à sangles, un lit de plumes, et une couverture de laine, sur laquelle sont étendus les draps. J'étois levé avant le jour, et comptois aller coucher à Londres; mais j'avois à faire passer mes malles à la douane, et elle ne s'ouvrit qu'à neuf heures. On est peu matinal dans ce pays, sur-tout les jours de fêtes qui sont consacrés à l'inaction sabbatique, très-religieusement observée. Je m'y rendis; on visita, pour la forme, et on me demanda quatre schellings. Je considérai d'abord cette rétribution comme le

prix de la complaisance qu'on avoit de ne pas mettre mes équipages sens-dessus-dessous, et je la payai avec plaisir, la regardant en même-temps comme celui d'un passe-port pour le reste de l'Angleterre; mais j'appris que c'étoit une imposition de l'état, nommée *droit de vicomté*. Alors j'observai avec plus d'attention la maniere dont les douaniers remplissent leurs fonctions, et je fus étonné du mépris qu'ils partagent avec les nôtres, en voyant la décence qu'ils y mettent, soit avec les gens d'un certain ordre, sur lesquels ils semblent n'oser se permettre le soupçon; soit avec les marchands et autres personnes du tiers-état, dont ils visitent les malles très-scrupuleusement, mais sans âpreté, et sur-tout sans interprétation à la Françoise sur la qualité des choses. Je revins à l'hôtel, je pris une diligence, et sur les onze heures, ma voiture étant chargée, je partis de Douvres.

Les ressources que le voyageur trouve en Angleterre, sont, pour ainsi dire, multipliées à l'infini, et donnent aux étrangers une premiere idée de la vraie considération dont y jouit le public, si parfaitement nul ailleurs, aux yeux de l'administration, dont les moyens d'augmenter sa recette sont, en général, la promesse tacite faite à ses entrepreneurs à bail, de fermer les yeux sur la maniere dont ils opéreront, ou serviront le

public, toujours à son plus grand désavantage, et à leur plus grand bénéfice. Il n'existe point de privilége exclusif pour la poste; chaque aubergiste peut avoir et a des chevaux et des voitures; et la vîtesse des uns, la propreté des autres, pouvant seules déterminer la préférence, la concurrence est toute à l'avantage des voyageurs, qui ne pourroient être conduits ni plus rapidement, ni avec plus de commodité et de soins, par leurs chevaux, leurs voitures et leurs gens. Le prix des chevaux, ainsi que celui de la voiture, est de trois spencers, ou six sous François par mille, ce qui exclut la taxation arbitraire usitée en France, où les postes étant de deux, trois ou quatre lieues, déterminées telles par la position des villes, bourgs ou villages, et non pas un toisé exact qui entraîneroit des fractions, sont, aux dépens des voyageurs, taxées en raison des protections, ou des sacrifices d'argent de ceux qui les desservent; les guides du postillon sont d'un schelling, quel que soit le nombre des milles de la course.

Indépendamment de la poste, les gens riches ont la ressource des voitures nommées diligences, fournies par les mêmes aubergistes, traînées par les mêmes chevaux, soumises, pour les stations, à la volonté des voyageurs, et ne different des premieres, qu'en ce qu'on ne paie que les che-

vaux, qu'on ne change pas de voiture à chaque relais, et que le conducteur mene en cocher. Enfin le commun bourgeois et le peuple ont la ressource des carrosses publics, qui font des journées déterminées de vingt-huit à trente lieues, et dont le prix modique met toutes les classes de citoyens dans le cas de profiter. Le tarif n'a pas le toisé pour regle; cependant il vous sera facile d'en prendre une idée exacte sur la donnée suivante : de Douvres à Londres, soixante et onze milles, dix-huit schellings pour une place dans l'intérieur, et neuf sur le siége ou l'impériale; d'Oxford à Londres, cinquante milles, six ou cinq; d'Hamptoncourt, douze milles, deux schellings six deniers, ou un schelling trois.

L'Angleterre étant un amas de montagnes, les unes de sables marins, les autres de craie et de silex, ou de rochers, on n'est pas obligé d'y construire des chaussées pavées; les chemins y sont ferrés et entretenus aux dépens de la classe des voyageurs, qui, à chaque barriere, paient à raison d'un denier par cheval. D'ailleurs, l'entretien des grandes routes est peu dispendieux, par la sage précaution qu'a pris le gouvernement, de fixer à dix pouces d'épaisseur les gentes de roues des voitures de transport, qui, sous cette proportion, loin d'ouvrir des ornieres, deviennent autant de cylindres qui aplanissent la surface.

des chemins. Ces voitures, au surplus, sont en très-petit nombre, tout le commerce se faisant par eau.

Je suivois avec plaisir les réflexions *confortables* que m'offroit ce premier exemple d'une équité si rare dans les grandes administrations, en général, peu accoutumées à respecter les droits de citoyens dans l'obscur et si nécessaire plébéïen, lorsque je m'apperçus que la décharge de l'entretien des chemins n'étoit pas, sur l'objet des voiries, le seul point relatif aux égards qu'a le gouvernement, pour l'ordre des cultivateurs; qu'il lui avoit menagé un marcher facile et un abri contre la rapidité peu bruyante des chevaux, en faisant élever un trottoir de quatre pieds de large par-tout où le chemin se trouve encaissé ou fermé de haies ou de fossés; attention paternelle qui n'échappe point au peuple, et qui doit nécessairement le rendre meilleur; vérité que j'extrais, soit de la connoissance du cœur humain, naturellement sensible aux bienfaits généraux, soit du résultat connu des administrations opposées, sous lesquelles le peuple est constamment rendu malfaisant, et destructeur par l'oppression et le mépris, et dont je trouvai la preuve à quelques milles de Cantorbéry. J'apperçus sur le bord du chemin un banc de bois, placé entre deux arbres; je ne sais pourquoi il fixa mon attention, mais

enfin il la fixa, et, par une suite de la disposition de mon ame, il me rappella ces soins hospitaliers attribués aux peuples pasteurs, et les sensations douces que j'avois éprouvées à la lecture de leur histoire; je le regardois avec l'émotion que communique l'aspect d'un monument de bienfaisance; et lorsque je fus sur la même ligne, je fis arrêter. Il se ressentoit de la lime du temps, mais il ne portoit aucune de ces marques de l'oisiveté destructive; il avoit été respecté par ceux à qui il avoit été utile; je soupirai d'un soupir délicieux, et ce tribut acquitté, je continuai ma route, en comparant, à notre désavantage, les résultats moraux des différens principes religieux des peuples catholiques Romains, et de ceux pour qui la réforme est devenue un véritable lien, un lien sentimental qui rapproche et identifie, pour ainsi dire, les individus les uns aux autres, par les devoirs réciproques.

Enfin, l'agréable se joint à l'utile sur la majeure partie des chemins Anglois. N'étant point assujettis à la froide magnificence des alignemens, mais serpentant au gré des héritages respectés, et de la surface variée des sites, ils ne tranchent point séchement dans un paysage, où l'œil, satisfait, croit toujours appercevoir le domaine du cultivateur; où la flétrissante somptuosité de nos châteaux François n'attriste pas l'humanité, et

où l'art semble n'avoir été appellé que pour développer la fertilité d'un sol paresseux.

La distance de Douvres à Londres est de soixante et onze milles, divisés en cinq relais, dont trois sont établis dans des villes : Cantorbéry, premier siége archiépiscopal, quartier d'un régiment de dragons ; Rochester, située à un mille au-dessous de Chatam, port considérable à l'embouchure de la Medway, sur la Tamise, et où la marine-royale a son premier chantier ; enfin, d'Hertfort, très-jolie petite habitation, dont les rues, comme celles des deux premieres, sont larges, alignées et flanquées de trottoirs. Je comptois aller coucher à Londres ; mais le peu de sûreté des grands chemins, pendant la nuit, me détermina à m'arrêter dans cette derniere ville.

Le gouvernement, souvent gêné dans ses réglemens de police par le combat des intérêts opposés du peuple et du roi, n'a jamais fait que d'inutiles motions pour la sûreté des voyageurs ; et, d'un soleil à l'autre, les environs de Londres sont, à vingt milles à la ronde, le patrimoine des brigands. Cependant, depuis la paix de 1783, le nombre des voleurs étant devenu excessif par le renfort des soldats et matelots licenciés, les communautés des environs de Londres se sont déterminées à pourvoir par elles-mêmes à la sûreté

des grands chemins dans l'étendue de leur territoire ; et combinant leur établissement sur les moyens de la capitale, elles entretiennent, avec le produit d'une taxe imposée par elles-mêmes, des gardes de nuit, qui, placés à cinquante pas les uns des autres, forment une chaîne, qui, ôtant tout espoir aux brigands, seroient la base inébranlable du bon ordre, si cette multitude de voleurs n'avoit pour cause quelque vice majeur, soit de la constitution civile, soit de l'éducation privée ; ils sont armés d'un fusil et d'une baïonnette ; ils ne peuvent entrer dans leur guérite, qui est éclairée, que dans le cas d'une violente tempête ; ils doivent parcourir sans repos l'intervalle confié à leur vigilance, et, pour éviter jusqu'à l'apparence du despotisme militaire, crier *good-nat*, qui signifie *bonne nuit*, au lieu du cri commun aux sentinelles, *qui-va-là ?* S'ils croient un homme suspect, ils vont à lui ; si cet homme se sauve, ils le somment de s'arrêter ; s'il refuse d'obéir, ils peuvent tirer dessus ; et comme les voleurs montés leur échapperoient facilement, malgré leurs armes à feu, ils sont soutenus par quelques patrouilles à cheval : au surplus, si la rencontre des brigands est plus commune ici que par-tout ailleurs, du moins y est-elle infiniment moins dangereuse, leurs vols n'étant presque jamais ensanglantés par l'assassinat. Ils sont de deux

especes, les uns, à pied, exigent avec menaces et coups, tout ce qui est portatif; les autres, à cheval, se contentent de la bourse qu'on leur présente; modération dans le crime que je crois pouvoir attribuer à l'état civil qu'ils conservent, en continuant à vivre au sein de leur famille, et non dans les bois et les montagnes inhabitées, comme ceux des royaumes du continent; d'où il doit nécessairement résulter qu'au fort des désordres, l'Anglois, perverti par le besoin, ne cesse cependant jamais de ressentir la pression des préjugés moraux, qui sont le fil par où, quelque coupable qu'il soit, l'homme conserve encore des relations avec sa conscience. La loi dévoua les voleurs de grands chemins à la mort; mais l'humanité, et peut-être aussi la justice, commuoit ce châtiment, bien sévere, en un transport aux isles, du moins pour la majeure partie; leur nombre, décuplé par la circonstance présente, a forcé le prince à laisser agir la loi; et la corde, seul instrument de supplice employé en Angleterre pour tout ce qui n'est pas crime de haute trahison au premier chef, est et sera pour quelque temps l'insuffisant épouvantail des malfaiteurs. Vous trouverez sans doute que cette rigueur n'est pas raisonnée; qu'il y a de l'absurdité, et même de la cruauté à punir ces misérables du crime de la nécessité qui les force au brigan-

dage par besoin subsistant, et qu'il seroit mieux vu, plus équitable de s'occuper des moyens de procurer l'existence, par des travaux publics, à des hommes qui, accoutumés à une espece d'oisiveté, depuis qu'on les a arrachés, les uns à l'agriculture, les autres aux atteliers de l'industrie, ne peuvent plus se livrer volontairement aux fatigues ou à l'assiduité de leur premiere profession, et qui cependant travailleroient encore, et sans murmurer, s'ils étoient réunis sous la verge d'une discipline légale. Mais malheureusement pour la société, les administrateurs, oubliant que le devoir rigoureux de leur état est de calculer les intérêts de tous, n'operent jamais que relativement au mouvement routinal déja donné; et lorsqu'il naît des abus qui troublent ce mouvement, le moyen le plus facile et le plus prompt à employer étant le supplice des perturbateurs, l'ordre est lâché, le sang est versé; et personne n'ayant à réclamer pour des victimes obscures, la cruauté est sanctionnée par le silence des citoyens.

Trop incommodé, lorsque j'étois entré dans l'auberge de Douvres, mi-partie Angloise et Françoise, je n'y avois rien observé; il n'en fut pas de même à d'Hertfort; accoutumé à la mal-propreté des auberges de France, aux dégoûtantes criailleries de ceux qui les desservent, et au peu

d'égards qu'on y a pour les voyageurs, j'éprouvois une jouissance délicate dans celle où je passai la nuit. La maison, bâtie, comme toutes les autres, en briques jaunes, et sans aucune décoration, n'étoit remarquable que par la grandeur et le luxe de son enseigne. Mais sa propreté extérieure indiquoit celle des appartemens, tous planchéiés en bois de sapin, et soigneusement lavés; les murs couverts en boiseries peintes, ou en stuk grossier, n'offrent point, comme en France, les noms crayonnés ou gravés de ceux qui les ont momentanément habités. Les meubles, en bois d'Acajou, avoient le brillant du vernis; les lits sont entourés de rideaux de toile peinte, dont la fraîcheur, renouvellée par de fréquens blanchissages, invitent au repos; le service fait par de jeunes gens très-ptoprement vêtus, est prompt, respectueux et agréable; la cuisine seule est desservie par des femmes qui y entretiennent une propreté dont le charme réel supplée à la médiocrité de leurs talens pour l'apprêr des mêts, tous très-simples, et qui sont servis dans des plats et avec des ustensiles, soit en argent, soit en flint-glace, dont le coup-d'œil réveille la sensualité. Les sens satisfaits de cet agréable apperçu, je descendis de mon appartement, et je parcourois les cours, les remises, les écuries, lorsque j'entendis une voiture qui entroit dans l'hôtel. Je m'en ap-

prochai, et j'en vis descendre deux hommes, qui furent éclairés et conduits dans un parloir avec un empressement tranquille et respectueux. La porte de ce parloir étoit restée ouverte; je les observai quelques minutes; et leur ton d'honnêteté me donna l'explication de celui des garçons d'auberges, dont il étoit le diapason.

Cette soirée d'observations avoit mis de l'équilibre dans mes humeurs, et mon sommeil fut un parfait et restaurant repos, qui ne contribua pas peu à l'insouciance bienveillante avec laquelle je payois quatorze schellings pour un repas dont, sur le continent, on n'eût certainement pas osé me demander six francs. Je me rappelle même que souriant sans amertume, en lisant les nombreux articles de la carte, je fus au moment de dire à celui qui me la présentoit : *Vous avez oublié d'évaluer le plaisir que m'ont fait l'ordre de cette maison, sa propreté, son ton de décence, et sur-tout les soins empressés qu'on y a pour les voyageurs.*

Il étoit neuf heures lorsque je montai en voiture; une brume légere couvroit encore la campagne; mais le soleil la dissipant bientôt, elle démasqua sur ma droite un des plus beaux tableaux de la nature animée par l'art. La terre, assez généralement couverte de pâturages, avoit encore, dans le lointain, une apparente fraîcheur;

des

des haies vives ou des fossés, enfermoient, sur ces tapis de verdure, les troupeaux des nombreuses et opulentes métairies qui se partageoient la culture de ce sol fertile; quelques bouquets d'arbres placés près des habitations, varioient leur uniformité; des houblonnieres interrompoient la surface unie de cette plaine, foiblement inclinée; sur laquelle le silence du repos répandoit un charme doux; et ce riche paysage étoit terminé par le cours majestueux de la Tamise, où se croisoient les vaisseaux de toutes les nations qui apportoient à Londres les productions de la terre, et en emportoient celles de l'art. Cette idée doubla mes facultés, grandit mon être; et mon imagination, rapidement exaltée, me transporta sur les bords du Tibre, au temps où il donnoit des loix au monde. Londres, sa puissance, la réalité, ne m'auroient offert qu'un point déterminé; et c'étoit un colosse idéal qu'il falloit à mes sens électrisés.

Adieu; la multitude des choses dont j'aurai à vous parler, ne permettra guere à mon cœur d'être en tiers dans notre correspondance; je charge mon fils d'être son organe auprès de vous: dites-lui que je lui rendrai le même service, lorsque l'âge me retiendra dans vos bras, et qu'à son tour le goût des connoissances l'entraînera loin des nôtres. Adieu, je loge dans le

quartier de Westminster, D*** Stréet-Adelphy, N°..., où vous m'adresserez vos lettres, avec le soin de les faire affranchir jusqu'à Calais; les deux gouvernemens n'ayant point encore fixé leur attention sur cet objet de relations, malgré les rapports que le commerce établit entre les deux nations.



LETTRE II.

Londres, le... 1783.

LES abords de Londres n'ont rien de commun avec ceux de Paris ; des chemins ouverts dans une largeur aussi vexatoire pour les propriétaires de fonds, qu'inutile au public, alignés sans égards aux droits de propriété, et plantés aux dépens de la fécondité du sol qui les fournit ; des maisons de campagne, palais fastueux, dont les jardins d'agrémens condamnent à l'inaction et à l'indigence le cultivateur dépouillé du champ qu'arroserent les sueurs de ses peres ; des troupeaux de gibiers, dévorant la subsistance de l'homme laborieux, et la mendicité élevant une voix plaintive de la croisée de chaque carrefour : de tels objets ne sauroient être l'annonce de la capitale d'un peuple souverain. L'agriculture, ici, conserve ses droits, ses couleurs et son costume, jusqu'à l'entrée des fauxbourgs, dont les rues excessivement larges, et les maisons plus étendues qu'élevées, ont un reste de caractere champêtre, qui adoucit aux yeux du voyageur l'âpre transition d'une campagne riante, à un obscur et infecte amas de bâtimens, repaire attristant de la classe nécessiteuse des grandes villes.

En arrivant à Londres par la route de Douvres; on traverse la Tamise sur l'un des trois ponts qui en lient les bords. Celui de Westminster, celui de Blak-Friars, ou celui de Londres, auquel on parvient par le quartier de Soutwark, l'une des trois divisions de cette capitale. Ces ponts, d'une grandeur à-peu-près égale, déterminée par la largeur du fleuve, sont d'une belle coupe; celui de Londres n'offre de particulier que le siecle de sa construction, qui n'eût pas dû produire un aussi beau monument; celui de Blak-Friars est décoré de colonnes ioniques; mais la simplicité du troisieme fait bientôt perdre de vue la hardiesse de l'architecte qui construisit le premier, et le luxe déplacé du second : il a douze cents vingt-trois pieds de long, sur soixante-deux de large; les parapets sont surmontés de morillons, et espacés par des niches garnies de bancs en pierre. Quant à ses proportions, les différentes ouvertures de ses arches, la force de ses piles, des éperons, des culées, &c. je suppose que le détail en seroit peu intéressant pour vous, et je me réduirai à vous dire qu'en somme, sa hardiesse, sa longueur, sa hauteur, sa régularité, sa solidité et sa noble simplicité, satisfont également toutes les idées de grandeur, d'utilité et de génie, attachées à cette espece d'édifice public.

Je savois, par différens plans de Londres;

que les deux quartiers principaux, Westminster et la Cité, qui s'étendent sur la rive gauche de la Tamise, dans un espace de huit milles, décrivoient une ligne courbe ; et appercevant le pont de Westminster, je me préparois à soutenir l'effet d'une vue qui, sous cette donnée, devoit offrir un tableau unique. Quelle fut ma surprise de me trouver enfermé entre deux parapets de six pieds d'élévation ! l'attente trompée se changea en dépit ; je fis arrêter ma voiture et m'élançai avec indignation sur l'un des trottoirs, pour jouir, du moins à travers les morillons, d'un spectacle à l'existence duquel je ne mettois aucun doute, dont je me faisois la plus vaste idée, et dont j'aurois voulu pouvoir ôter la propriété à un peuple assez insensible à de telles beautés, pour le masquer par un ornement inutile. Mais mon indignation dégénera subitement en stupéfaction, en ne découvrant sur ce majestueux canal que de frêles barques occupées au transport des marchandises que les deux ponts de Londres et de Blak-Friars, ne permettent pas aux navires de venir charger ou débarquer ; et sur ses bords, que des maisons sans apparence, sans ordre d'architecture, sans décorations analogues à la nature de leur emplacement, et dont les fondations étoient immédiatement baignées par les eaux du fleuve. Je remontai lentement en voiture, et quoique zélé partisan

de la liberté, même de goûts et de fantaisies, je fus vivement choqué de l'impuissance ou de l'insouciance du gouvernement à procurer à cette florissante ville le double avantage de l'agréable et de l'utile, par la construction d'un large quai, et celle d'un planchet tournant sur la principale arche de chaque pont pour le passage des vaisseaux marchands. Pendant que mon imagination suivoit le mouvement donné par l'attente trompée, ma voiture rouloit, approchoit de la rue où je devois loger, et je me trouvai chez moi, sans avoir remarqué les lieux par lesquels j'avois passé. Le détail que je vous donnerai de l'entrée d'un voyageur dans Londres par le quartier de Westminster, qui en est la plus belle section, ne sera donc que la seche esquisse de la froide observation.

En descendant la rue du Pont, on s'engage dans Westminster par celle du Parlement, ayant à gauche les maisons qui ferment le parc Saint-James, à l'est; et à droite, le palais de Wite-Hall, dont une aile reconstruite par Inigo-Jones, offre un beau modele peu étudié par les artistes Anglois, et encore moins imité. Je remarquai, en l'examinant, que toutes les croisées du rez de-chaussée étoient murées; cela me parut singulier, et sans m'attendre à une réponse intéressante, j'en demandai cependant la raison à mon guide; c'est, me répondit-il, pour confondre avec les autres,

et cacher ainsi aux yeux de la réflexion, celle qu'on a cru devoir condamner pour avoir servi de passage à Charles Premier, lorsqu'il monta sur l'échafaud, pour donner à ses sujets l'exemple d'un roi tombant sous le fer des loix. Ce guide n'étoit point Anglois, c'étoit un marchand François, réfugié pour cause de religion. Je le regardai fixement, et si je ne lui témoignai pas toute l'indignation que m'inspiroit le calme de son visage, en me faisant une pareille réponse, je résolus du moins de ne plus profiter de sa complaisance. Au carrefour de Charing-Cross, qui termine Parliament-Street, est la statue en bronze de ce foible et malheureux prince, vendue à l'époque de son supplice, rachetée au rappel de son fils, et placée là, sans doute, afin que les lieux témoins du crime de la nation, le fussent aussi de ses remords et de la réparation. Là se présentent deux rues, l'une, nommée le *Strand*, conduit à Temple-Bar, porte de la Cité; l'autre, *Hay-Marquet*, distribue dans le haut Westminster, qui, ainsi que la partie qui entoure le parc et le palais Saint-James, est habitée par les gens de qualité et la classe des marchands débitant les objets de luxe.

L'aspect des rues de Londres offre à l'étranger, surpris, tout ce qu'une sage police a pu réunir: une largeur qui donne un libre cours à l'air, des trottoirs qui assurent la vie des gens de pied, une

illumination qui les rend fréquentables la nuit comme le jour, des issues multipliées pour l'eau des conduits souterrains, qui tranquillisent le citoyen sur le danger des incendies, nécessairement fréquens dans une habitation aussi nombreuse; enfin, une uniformité de maisons, qui satisfait l'ame par l'idée d'égalité : tel est au premier apperçu le tableau intérieur de Londres; et pour peu qu'on descende aux détails, dont le but est constamment l'utilité, et une utilité dépouillée des accessoires qui sont ailleurs si onéreux, on éprouve bientôt un sentiment d'estime pour les administrateurs, et de vénération pour le gouvernement.

La largeur du pavé des rues est au moins de quarante pieds, quelquefois de cinquante ou soixante, proportion qui ne paroît point excessive, lorsqu'élevant les yeux on apperçoit à une certaine hauteur le brouillard très-épais, et toujours subsistant, que forme sur la ville la fumée grasse et peu divisible du charbon de terre, seule matiere combustible employée dans cette isle à l'usage domestique. Les rues qui n'ont pas trente pieds de large, sont, dans Westminster, pavées en pierre de taille, ou fermées aux voitures par des barrieres; sagesse de réglemens qui, sans doute avec le temps, s'étendra sur les deux autres quartiers, la Cité et Soutwark, dont les anciennes

rues attestent encore l'état de barbarie dans lequel l'Angleterre étoit au siecle dernier. De chaque côté du pavé, qui ne differe de celui de Paris, ni pour la façon, ni pour la qualité des grès, est un trottoir de huit à neuf pouces d'élévation sur quatre, cinq, six, et même huit pieds de large, qui, revêtu en dalles, est bordé d'un granit du pays, pour résister au choc inévitable des roues qui l'écorneroient, s'il étoit totalement en pierre tendre, et en rendroient le marcher dangereux. Les maisons n'ayant pas de portes cocheres pour l'entrée des carrosses qu'on remise dans des culs-de-sacs, les trottoirs ne sont interrompus que par les carrefours, où l'administration a porté ses égards pour le peuple, jusqu'à faire pratiquer des passages traversiers de quatre ou cinq pieds de large en dos-d'âne, sur lesquels ne peut séjourner la boue, toujours très-considérable à raison du grand nombre de voitures qui viennent de la campagne pour l'approvisionnement; de celui des chevaux, qui dans l'intérieur de Londres est de quatre-vingt mille; des fréquens brouillards, qui rabattent sur le pavé les parties grossieres de la masse de fumée suspendue sur la ville; et de la prodigieuse quantité d'eau employée au nettoiement intérieur et extérieur des maisons. Or, de la largeur des rues résulte, non-seulement un renouvellement d'air nécessaire, mais une très-grande

rareté d'embarras ; et de l'usage des trottoirs une rareté plus grande encore d'accidens, auxquels les seuls imprudens peuvent être exposés. Les trottoirs, au surplus, ont reçu, depuis quelques années, une espece d'atteinte ; ils étoient généralement contigus aux maisons ; le calcul du terrain, qu'on ne peut suppléer en élévation, ayant fait recourir à la construction d'étages souterrains, auxquels il n'étoit possible de ménager des jours qu'en les isolant de la rue par une tranchée de trois ou quatre pieds d'ouverture ; il en est résulté une variation pour ceux dont la partie qui est sur la tranchée, se trouve continuée par des barres de fer transversalement placées à trois pouces de rapprochement, marcher très-incommode pour les femmes, et pour les autres, une diminution dans les rues où les architectes, entrepreneurs et usufruitiers à baux emphitéotiques, ont élevé, entre ces demi-trottoirs et les tranchées, une barriere de même métal, ce qui sans doute, fait embellissement : mais un embellissement, tel qu'il soit, peut-il être mis en contre-poids avec un objet d'utilité, et d'utilité aussi premiere que la conservation des jours du plébéïen ? Ces trottoirs regnent également autour des places, qui sont en très-grand nombre : quelques-unes destinées à la tenue des marchés, les autres à servir de promenade ; le centre étant un tapis de gazon, un bosquet ou une

piece d'eau, entourés d'une grille de fer à la distance de soixante et dix ou quatre-vingts pieds des maisons. Au surplus, pour vous donner du matériel de cette ville une idée plus exacte que ne pourroient le faire des descriptions toujours susceptibles d'être interprétées, je joindrai à chacune de mes lettres les gravures ou dessins que je croirai nécessaires à leur intelligence. Avec celles-ci vous recevrez deux vues gravées, l'une du pont de Westminster, l'autre des trois sections de Londres, et deux dessins : le premier est une rue de la Cité, qui, indépendamment des objets, soit de rigueur, comme les façades des maisons, les boutiques, les enseignes, &c.; soit d'accessoire, comme les différentes voitures de commodité ou de transport; les jets d'eau, pour les incendies ou les temps de glaces, &c. vous offrira l'ancienne forme des trottoirs; le second est une place de la Ville-Neuve, ou Westminster, dans lequel vous verrez l'usage nouveau des tranchées, des barrieres et des demi-trottoirs, au milieu desquels vous appercevrez des plaques de fer, qui bouchent l'entrée d'une espece de puits de dix-huit ou vingt pouces de diametre à son ouverture, par lequel on introduit le charbon de terre dans des caves ménagées sous les trottoirs; ce qui remplit le double avantage de la propreté et de l'économie du terrain.

L'illumination ordinaire des rues étant d'une

utilité commune à tous, est à la charge de l'ensemble des citoyens. Les locataires sont obligés d'entretenir devant leur porte une ou deux lanternes, selon l'étendue de la façade, ordinairement de quatre croisées au plus. De-là une répartition proportionelle en raison du prix de la location de chaque étage, et une contribution générale, qui, de justice en elle-même, produit une exactitude scrupuleuse de la part du principal locataire, chargé de ce soin dans les paroisses qui ne sont pas abonnées avec un entrepreneur; et pour prévenir les abus qui pourroient résulter de la faculté que les uns ou les autres auroient de fixer, souvent au gré de l'avarice, l'instant où l'obscurité naturelle nécessite le secours d'une lumiere factice, le gouvernement a déterminé l'époque où les lanternes seroient éclairées et éteintes, à une heure avant le coucher du soleil, et une après son lever, ce qui s'observe avec une ponctualité qui caractérise le respect en quelque façon inné chez les Anglois, pour tout ce qui est d'utilité publique. De cette fixation des lanternes, à une ou deux par portes, il suit qu'elles sont à quinze ou vingt pieds d'intervalle de chaque côté de la rue, et que la clarté dont on jouit est en même temps très-égale, fort douce et suffisante, quoiqu'elle ne repande qu'une lumiere tranquille; les bocaux de flint-glace, et de forme conique, n'ayant

dans leur lampe que deux luminons seulement. Quelques boutiquiers, pour fixer sur leur étalage l'attention fortuite, qui souvent détermine l'oisif des grandes villes, ont adopté nos lanternes à réverberes; mais cet exemple n'en amenera point l'usage, qui seroit dangereux, à raison de la rapidité avec laquelle la préoccupation fait marcher la foule des piétons de tout rang, qui se croisent comme des égaux sur les trottoirs; activité qui, très-réellement, est contradictoire avec le caractere réfléchi et lent des Anglois, et qui cependant a son principe dans le résultat de ce même esprit de réflexion, la nécessité sentie d'être de la derniere exactitude aux rendez-vous et à l'heure d'exécution de tout ce qui tient au concours de plusieurs.

L'approvisionnement d'eau pour l'usage intérieur des maisons se fait, ou par des pompes à feu établies dans différens points de la Tamise, et dont l'invention, comme la majeure partie de celles dont s'honore l'Angleterre, est due à un Religionnaire réfugié, ou par la petite riviere que sir Hugues Midleton a amenée à ses frais du comté d'Hertfort par des canaux et des aqueducs qui forment une ligne de soixante milles. Générosité patriotique journellement répétée, dont le principe est un orgueil excessif, ennobli d'ailleurs par ses effets, et dont les moyens sont l'énormité de richesses que le commerce accumule sur les favoris

de la fortune. Ces eaux, destinées primitivement à la consommation domestique, étant distribuées, deux fois par semaine, dans chaque maison, par des conduits en bois qui parcourent la ville entiere sous le pavé des rues, le gouvernement attentif à profiter des nouveaux établissemens, non pour augmenter les revenus du fisc aux dépens des bénéfices de la compagnie intéressée, mais pour procurer au public des avantages qui n'attentent aux droits d'aucun, le gouvernement y a trouvé un prompt et abondant secours pour les incendies, en faisant établir dans les rues, et à distances très-rapprochées, des tuyaux de bois placés perpendiculairement sur les conduits toujours pleins pour le service des maisons, et dont l'orifice extérieur, emboîté dans une pierre de taille placée de niveau avec le pavé, et fermé avec un bouchon de bois, qui, enlevé facilement à l'instant où le besóin l'exige, laisse échapper un jet de quatre ou cinq pouces de diametre, auquel on applique deux pompes. Ce secours, il est vrai, quoique administré à l'instant même où le feu se manifeste, ne sauve pas toujours la maison où il a commencé; mais du moins préserve-t-il les bâtimens mitoyens, ce qui est un très-grand point de tranquillité pour les habitans des villes, où on a sans cesse à redouter, non-seulement les imprudences de ses domestiques, mais la négligence de ses

voisins. D'ailleurs, si les soins éclairés du gouvernement n'ont pu donner à ce secours un effet tranchant et absolu, l'esprit du calcul, base du moral Anglois, est parvenu à appliquer un remede peu coûteux à ce désastre des fortunes; et le propriétaire d'une maison incendiée eût-il tout son bien dans ce seul effet, ne se verroit pas en bute aux atteintes du besoin. Une compagnie a formé, à l'instar de celle du commerce maritime, une caisse d'assurance pour les maisons et les meubles qu'elles contiennent; et de cette ressource généralement accueillie, il résulte que les pertes occasionnées par le feu ne sont à la charge ni des incendiés, qui sont remboursés par la caisse, ni de la caisse qui ne remplace qu'avec le produit des intérêts; mais à celle de l'ensemble des citoyens, de qui les assureurs ne sont réellement que les caissiers.

Tels sont les principaux objets d'utilité que présentent les rues de Londres; ils suffisent pour donner une idée entiere des principes du gouvernement, relativement au respect dû à la qualité d'homme; et je ne descendrai pas à des détails qui seroient sans intérêt pour vous.

La partie d'agrément consiste spécialement dans les richesses étalées sur le devant des boutiques, et la modeste uniformité des maisons, qu'on seroit tenté d'attribuer au bon génie qui semble planer

sur cette isle et y mouvoir les fils de toutes les déterminations utiles à la société. Quoique les maisons soient construites en briques jaunes, le grand jour qui les frappe, et l'extrême propreté des croisées et des portes, en égaient la teinte : fixées à deux étages d'élévation, uniformes, et sans ornemens d'architecture, elles présentent l'idée d'une société qui a conservé son égalité primitive, malgré l'inégale répartition des richesses successivement acquises par ses membres; et cette image, réfléchissant sur l'ame, y répand de la douceur. Le seul luxe des façades est un petit portique de deux ou quatre colonnes, dont le fronton et l'architrave servent d'avant-toît à la porte d'entrée : d'ailleurs cet ornement, condamné par l'art et le goût, est excusé par son intention, qui est moins d'embellir un extérieur dans la simplicité duquel il fait tache, que de servir d'abri à ceux que l'usage de tenir les portes toujours fermées, met à la discrétion d'une servante occupée ou indolente. Ces portes, en bois de sapin, colorées, vernissées, et très-exactement lavées chaque matin, sont numérotées et décorées d'un cuivre ou d'un marbre blanc, portant le nom de celui ou de ceux qui habitent la maison. Au surplus, après vous avoir fait le tableau de ces demeures, en apparence, celles de l'égalité, et vous avoir offert l'impression sentimentale que leur aspect isolé fait sur le cœur de l'étranger;

l'étranger, ce seroit ne vous avoir présenté qu'une erreur, si je vous laissois ignorer la raison de cette modeste et agréable simplicité, dont la cause réelle, un peu moins intéressante que la cause supposée, est tout naturellement le calcul économique des architectes-entrepreneurs, à qui appartiennent, ou ont appartenus pour des temps limités, les neuf dixiemes des maisons de Londres, qu'ils bâtissent; quant aux ornemens extérieurs, en raison du plus grand bénéfice à faire; et quant à la solidité, d'après des probabilités de durée fixée par eux, à celle du bail emphitéotique, qui est le titre de leur jouissance. Vous me demanderez, sans doute, comment le gouvernement peut fermer les yeux sur les abus effrayans qui résultent de cette maniere de spéculer, soit des propriétaires de terrains, soit des architectes? Comment il ne s'éleve pas contre une maniere de bâtir aussi frêle, et conséquemment aussi susceptible d'accidens, soit par la chûte des maisons, de consistance calculée en moins; soit par le peu de résistance qu'elles ont à opposer à l'action du feu? Je l'ignore, et jusqu'à présent je ne peux que supposer qu'il est arrêté par quelque fausse raison de liberté individuelle; car je vois, et par les connoissanses préliminaires que je m'étois procurées sur l'administration intérieure, et par ce que j'observe journellement, qu'il est fréquemment, très-

fréquemment arrêté dans ses résolutions les plus sages et les plus utiles, par ce vain mot, *liberté*. En effet, il n'existe de réglemens relatifs aux constructions civiles que ceux qui ordonnent que les maisons seront couvertes en ardoises, que les corniches seront en dalles, et que les poutres traversieres ne porteront par chaque extrémité que sur la demi-épaisseur des murs mitoyens.

Quant au second objet d'agrément, le rez-de-chaussée des maisons situées dans les rues marchandes, et presque toutes le sont, sur-tout dans la Cité de Soutwark; le rez-de-chaussée est une boutique fermée par des chassis à grands carreaux de verre, derriere lesquels sont étalés avec art les objets les plus frais, les plus agréables et les plus précieux du genre de commerce ou de trafic de celui qui l'occupe; ce qui donne à cette ville un vernis d'opulence dont je ne trouve d'objet de comparaison, et encore très-en raccourci, que dans la rue Saint-Honoré de Paris, au renouvellement de chaque année. D'ailleurs, s'il est infiniment agréable d'avoir sous les yeux un spectacle aussi varié; l'arrangement auquel il tient étant le produit de l'esprit mercantille, on ne sauroit en jouir pleinement, si l'on réfléchit sur les résultats peu délicats qu'en attendent les marchands. En effet, comment ne pas appercevoir que l'intention est d'abord de séduire le passant par la vue;

et successivement de lui vendre comme parfaits des ouvrages dont les défauts échappent à l'œil sous le faux jour produit par les objets étalés.

Enfin je terminerai ce tableau des rues de Londres, bien différent de celui qu'offrent celles de Paris, par les moyens de police qui leur sont relatifs, et qui ne portent que sur deux points, la salubrité de l'air, et la sûreté des citoyens. Le premier est rempli avec une exactitude qui prouve à quel point l'habitude de la propreté est générale. Le matin les servantes balaient le devant de leur maison; des tombereaux, payés par les paroisses, passent et enlevent les immondices mises en tas; et à midi on n'apperçoit plus que la boue inévitable dans les habitations majeures. Pour le second, les réglemens qui le concernent étant plus qu'aucun autre, soumis à l'examen inquiet du fanatisme de la liberté, les moyens sont d'une simplicité qui, par-tout ailleurs, seroit insuffisante, mais qui en Angleterre rempliroit parfaitement son objet, si l'impunité du brigandage n'étoit pas pour ainsi dire assurée aux voleurs, par ceux-mêmes qui en sont les victimes. Le jour, les citoyens, et sous cette dénomination sont compris les étrangers, les citoyens sont sous la garde du public, dont chacun d'eux fait partie. L'homme qui n'est qu'insulté se défend, c'est une querelle particuliere dans laquelle le rang et la naissance

s'évanouissant, il ne peut faire usage que des armes de la nature, ses poings; mais l'homme attaqué par un brigand, ce qui d'ailleurs est infiniment rare, l'homme attaqué a pour secours les forces réunies de tous ceux qui l'entourent; et le mal-faiteur, arrêté et conduit à l'instant par la multitude chez le juge de paix, est envoyé à Newgates, prison criminelle, pour être jugé à la premiere session. La nuit, la sûreté générale et particuliere est confiée à des gardes nommés *Watch-Mans*, placés dans une guérite à quarante ou cinquante pas les uns des autres; ils portent un bâton, non pour attaquer, mais pour se défendre; une lanterne pour s'assurer si toutes les portes sont fermées lors de leurs rondes, qu'ils font d'heure en heure, en répétant celle qui vient de sonner, et avertissant du temps qu'il fait; enfin une crécelle pour s'avertir et s'appeller en cas de trouble. S'il se commet un délit, le Watch-Mans le plus rapproché du lieu donne un coup de crécelle, et court à la voix qui demande assistance. Le garde voisin de celui qui a donné le signal de main-forte, répete ce signal et marche sur le premier; ce qui rapidement exécuté de proche en proche, forme un cercle décroissant, dont il est difficile que le coupable s'échappe. Il y a cependant beaucoup de voleurs dans Londres, et les vols y sont très-fréquens; mais la cause en

est moins l'insuffisance du moyen de police, que le calcul qui, en Angleterre, s'applique à tous les cas, à toutes les positions de la vie. Un François attaqué, n'eût-il qu'un écu dans sa bourse, la défend au risque de perdre la vie; non qu'il soit attaché à ce qu'elle contient, mais parce qu'il s'indigne de la loi que lui impose un misérable. L'Anglois, au contraire, n'ayant devant les yeux, au moment où le voleur se présente, que la balance dans laquelle son argent et sa vie se trouvent en contre-poids, eût-il mille guinées sur lui, il n'en considere le sacrifice que comme une modique rançon; et désarmant, par sa résignation silencieuse, le pistolet appuyé sur sa poitrine, le Watch-Mans, quoique éveillé dans sa guérite, ne se doute pas du délit qui se commet à quatre pas de lui.

Adieu; je comptois vous offrir dans cette lettre l'extérieur et l'intérieur des maisons; mais je crois qu'il vaut mieux en renvoyer les détails à mon retour des courses que je ferai très-incessamment dans les environs de Londres; alors j'aurai vu et pourrai rapprocher sous vos yeux les deux manieres d'être de la ville et de la campagne, dont j'ai entendu parler comme étant absolument disparates et sans nulle espece de rapports. D'ailleurs, cette lettre n'est peut-être déja que trop longue; et je ne veux point que le plaisir de me

suivre idéalement se change en fatigues ; ainsi ; adieu.

Encore un mot cependant ; je prévois, et vous préviens, qu'il me sera presque impossible de mettre une certaine suite dans les différentes parties du tableau de cette grande ville et de ses habitans, ne comptant y passer que six mois, huit au plus : je serai obligé de saisir l'occasion de voir à mesure qu'elle se présentera ; car les Anglois n'ont point, mais du tout point, cette affabilité prévenante des François, toujours prêts, en général, à voler au-devant des desirs du timide étranger. Essentiellement humains et serviables, ils sont sans complaisance ; on essaieroit inutilement de leur faire pressentir les secours d'égards qu'on attend de l'urbanité ; cette maniere délicate glisse sur leur esptit sans y faire la moindre impression : il faut demander clairement ce qu'on desire, et la froideur avec laquelle ils écoutent la priere, répand une amertume réelle sur le service social que la nécessité a réclamé, et qu'elle seule peut accepter. Je serai donc forcé de régler mes pas sur les momens que voudront bien me donner ceux qui me doivent quelque retour d'attention, en échange de l'empressement dont ils ont été l'objet pendant leur séjour en France ; et dès-lors, nulle liaison dans les matieres qui se succéderont sous vos yeux dans l'ordre où elles m'au-

ront été présentées par les circonstances. Adieu, je vous embrasse, vous et Jules, de toutes les facultés tendres de mon ame. Adieu.

P. S. Je venois de mettre la date de départ à ma lettre, et, par elle, de me rendre compte que je suis ici depuis vingt-huit jours, lorsqu'on m'a annoncé la maîtresse de la maison que j'habite. Elle m'apportoit la quittance du mois de location; et après l'avoir payée, sans lui observer qu'il n'étoit pas encore écoulé, je lui ai offert du thé. La quittance étoit restée sur ma table; par hasard j'ai jeté les yeux dessus, et ils se sont arrêtés sur l'expression : *Jusqu'à ce jour.* — *Je crois*, *Madame*, lui ai-je dit, *que vous vous êtes trompée.* — *Je vous demande pardon*, *Monsieur*, *c'est aujourd'hui le dernier jour de la quatrieme semaine.* — *De la quatrieme semaine?* ... *J'ignorois que l'année Angloise fût divisée en treize mois & quelques jours.* — *Pour les appartemens garnis*, *Monsieur.* — *Ha*, *ha! Et cette division particuliere à l'Angleterre a sans doute été sanctionnée par un acte du parlement*, *qui ôte à l'étranger le droit de se plaindre de la surprise?* — *Elle ne l'est*, *Monsieur*, *et cela suffit*, *que par le droit commun de disposer à son gré de sa propriété.* — *J'entends; la dénomination de mois appliquée aux quatre semaines*, *est pour le propriétaire*, *ou principal lo-*

cataire d'une maison, ce que l'étalage-voile des boutiques est pour le marchand détaillant.... Elle m'a regardé avec l'air de l'étonnement.... *Oui, à l'ombre du mot mois, on ne vend que vingt-huit jours à l'étranger, qui croit en acheter trente & demi....* Mistris Sm.... est fonciérement honnête ; elle a baissé les yeux, et disposé à l'indulgence par cet aveu tacite : celle que je lui ai accordée a été d'autant plus entiere, que je me suis tout-à-coup rappellé une réponse d'un duc F..... qui me prouvoit que l'intérêt, toujours, par-tout, dans toutes les classes, se tire d'affaire avec le secours des mots. J'avois été voir différentes collections que ce duc a faites, comme la majeure partie des grands, sur la parole des brocanteurs : au milieu d'un tas de morceaux de ferrailles, je remarquai une grande patere d'une belle conservation... *Comment diable*, me répondit-il, *je le crois, qu'elle est précieuse ! elle sort du cabinet du Grand-Duc de Toscane. Pendant le séjour que je fis dans sa capitale, n'étant encore que duc de***, j'en soutirai plusieurs pieces par un homme qui, pour quelqu'argent, se chargeoit de les voler....* De les voler.

LETTRE III.

Le .... 1783.

Si la nature semble avoir refusé aux habitans de l'Angleterre la sensibilité premiere, ou de tempérament, elle leur a donné en équivalant une faculté observatrice, qui, développée par les circonstances, est infiniment plus utile dans l'ordre social, que ne le seroit une humanité, souvent aveugle et toujours plus ou moins instantanée, en raison du plus ou du moins de vivacité de la sensation. Tandis que, comme homme, l'Anglois apperçoit, à-peu-près sans émotion, la douleur remuant son poignard dans le sein du malheureux; comme membre d'une société et partie du souverain, il étend le cercle des soins conservateurs jusques sur le coupable dévoué à la mort par la nécessité; et la tranquillité avec laquelle il examine les circonstances du crime, quelqu'atroce qu'il soit, semble être le produit de la seule raison, d'une raison éclairée, qui veut que le seul jugement agisse et détermine le point fixe où doit s'arrêter le supplice nécessaire du coupable.

On donnoit, mercredi dernier, George Barnewell au théatre de Coven-Garden, et j'y fus, plus par complaisance pour le comte, que par goût;

je connoissois le sujet de la piece. Quoique préparé par la réflexion à éprouver des sensations déchirantes, elles furent cependant si aiguës, qu'elles m'eussent infailliblement incommodé, si elles n'avoient été affoiblies aux premiers actes, par les invraisemblances de la scene Angloise; et au cinquieme, par de longs éclats de rire qui se firent entendre à l'un des balcons, dans le moment où la cloche funebre arrachoit Barnewell des bras de ses amis, et l'appelloit à la potence. Trop vivement blessé de cette indécente et cinique insensibilité dans une classe d'hommes, et sur-tout dans un sexe qu'une éducation cultivée et une habitude de sentimens délicats, auroient dû former aux vertus douces, je n'étendis pas d'abord mes réflexions au-delà du cercle qui les excitoit; mais un léger mouvement s'étant fait dans la salle, mes yeux parcoururent rapidement les loges, le pitt, les galeries, et je vis, avec surprise, que le calme le plus parfait régnoit dans cet ensemble. Il n'en fallut pas davantage pour tempérer l'indignation que m'avoit inspiré la révoltante gaieté de la famille ou coterie qui remplissoit le balcon. Tout accord du grand nombre en impose au premier apperçu; je me repliai sur moi-même; et osant à peine blâmer une tiédeur si opposée à ma nature, je ne me permettois que d'en chercher la cause, lorsque je fus brusquement rappellé aux specta-

teurs par le brouahaha, les cris, les coups de siflets et tout ce que la licence se permet sous le nom de *liberté*. Cette inattendue transition de l'ame des spectateurs fit un tel effet sur mon esprit, que je ne pus, ni même ne songeai à revenir à mes premieres réflexions, encore moins à découvrir quel moteur avoit pu développer si subitement une joie aussi incohérente avec les affections auxquelles il étoit naturel de croire qu'elle succédoit; et je ne sais quelle eût été la durée de l'impuissance morale dans laquelle m'avoit plongé un excès d'étonnement, si la petite piece n'eût rendu le mouvement au cercle de mes idées, en offrant à mes sens des images sans intérêts. C'étoit une pantomime nouvelle, pantomime farce, dans le genre de celles qu'on donne aux spectacles forains de Paris; elle fut bruyamment goûtée, brutalement applaudie; et je serois sorti de-là, persuadé que la majeure partie des spectateurs n'y étoient venus que pour cette seule piece, si je n'avois pas déja été témoin de la fureur avec laquelle les Anglois, même du plus bas étage, courent aux représentations des Drames et Tragédies. Je rentrai chez moi, et alors l'esprit moins distrait, je crus devoir m'arrêter à l'opinion que la tranquillité d'ame de ce peuple, pendant les scenes les plus touchantes, ou les plus déchirantes, étoit sans doute l'effet de l'habitude des réflexions, qui

détruisoit celui de l'illusion, en lui montrant toujours le comédien, où il devroit n'appercevoir que le personnage supposé. Mais cette erreur fut dissipée par les événemens du lendemain, qui me démontrerent qu'en général ce qui, chez les Anglois, a l'apparence d'un acte de sensibilité, et qui très-réellement en seroit un chez les François, n'est en eux qu'un résultat de la réflexion méthodiquement appliquée aux besoins de l'humanité; vous allez en juger.

Je courois à pied les artistes et les boutiques; je rencontrai un jeune lord de ma connoissance; nous nous arrêtâmes; et après quelques complimens, quelques questions réciproques sur les nouvelles du jour, il me dit: *Je vous quitte, il faut que je me rende à Newgates. — A Newgates? Eh! bon Dieu, qu'allez-vous faire-là? — Voir jouer la machine nouvellement inventée pour pendre.* — Je le regardai fixement; ses yeux bleus, ses cheveux blonds, les contours arrondis de son visage, ses joues rosées, la blancheur de son teint, le timbre de sa voix, tout en lui indiquoit une ame douce. Je lui dis avec étonnement: *Quoi, Milord! vous allez voir pendre? — Oui*, me répondit-il, avec simplesse; *si vous voulez y venir, je vous offre une place; mon valet-de-chambre a été me louer une fenêtre....* Ce qui se passa en moi je l'ignore, mais je le suivis en

silence ; nous arrivâmes, et je vis un vaste échafaud adossé à la façade de la prison. De chaque côté étoit un poteau de six à sept pieds, supportant une traverse ; au fond, des siéges pour les Shérifs ; et autour, une balustrade. *On fait justice dans un lieu peu spacieux, Milord? — Cela est vrai, il ne contient pas deux dixiemes des spectateurs ordinairement rassemblés à Tiburn, et c'est un inconvénient. — Quel équivalent à l'avantage du lieu a donc pu déterminer le choix d'une rue? — L'inutilité enfin sentie de prolonger le supplice des coupables, déja trop rigoureux peut-être, en leur faisant traverser une partie de la ville. — L'humanité est une vertu sans doute, mais prodiguée ou appliquée, si vous voulez, à des scélérats, ne change-t elle pas de nature? — Vous devez le penser, car j'ai ouï dire qu'en France on fait une étude sérieuse de l'art d'atteindre au dernier période des douleurs, sans ôter la vie aux criminels, qu'on conduit ainsi par gradation aux portes de la mort, et à qui on fait faire plusieurs fois ce voyage avant de les y précipiter. — Cette image de la torture est une bien sévere censure, Milord. — De la chose, Monsieur, mais non des François. — Ce sont eux cependant qui exercent cette barbarie inconnue en Angleterre. — D'accord, mais parce qu'ils ne peuvent la détruire qu'à la longue ; il ne suffit pas d'avoir la volonté et de l'énergie, pour entre-*

prendre, avec succès, d'extirper des usages nationaux, dont les racines se perdent sous les cendres de mille générations ; il faut que les circonstances y concourent, qu'elles l'ordonnent, qu'elles..... L'apparition des criminels mit fin à cette conversation. Ils déboucherent, au nombre de six, par une galerie couverte, pratiquée le long du mur, depuis la porte de la prison jusqu'à l'échafaud. Ils étoient conduits par des gardes qui n'avoient d'autres armes qu'un bâton ; un ministre de la religion les accompagnoient, et l'exécuteur les suivoit. Leur aspect me fit tressaillir ; mais leur contenance me rassura ; l'espece de froissement que fait éprouver la présence d'un être souffrant, est toujours en raison de la somme d'angoisse qu'on lui suppose : or, ceux-ci ressembloient moins à des scélérats qu'on traîne violemment au supplice, qu'à des victimes volontairement dévouées à l'intérêt général. Ils se rangerent sur une même ligne sous la fatale traverse, et on leur distribua de larges bonnets dans lesquels ils s'enfoncerent la tête jusqu'au menton. Je regardai le jeune lord. — *C'est*, me répondit-il, *pour ôter à ce spectacle, qui n'est qu'un acte grave de la justice, ce qu'il auroit de dégoûtant, si les spectateurs, qui ne doivent être que les témoins de la rigueur de la loi, appercevoient les convulsions de la mort sur le visage des suppli-*

ciés..... Pendant qu'il satisfaisoit ma curiosité, l'exécuteur avoit accroché à la traverse les cordes passées au cou des patiens; et tout-à-coup je vis fondre sous eux la partie du plancher sur laquelle portoient leurs pieds... *Bien ! très-bien*, s'écria Milord, *fort ingénieux !* Il jeta les yeux sur moi, et voyant la pâleur qui couvroit mes joues, il me demanda ce que j'avois. *Ce spectacle m'a fait mal ?* Il sourit, et me présenta un flacon de sel poignant. *Je vous entends, Milord, et suis de votre avis, avec une sensibilité Françoise on souffre et on est inutile aux malheureux.* Nous sortîmes. Lorsque nous fûmes sur les trottoirs, je lui demandai ce que c'étoient que les personnes que je voyois s'empresser autour de l'échafaud.— *Ce sont les parens, les amis des défunts. — Les parens ! Eh ! comment osent-ils les avouer ! — Eh ! pourquoi ne les avoueroient-ils-? Pourquoi se dispenseroient-ils du devoir sacré des honneurs funebres ? — Oh ! je vous en demande bien pardon, Milord, mais je n'entends point, du tout point comment il est possible d'allier des idées d'honneur avec une diffamation aussi publique. — Mais il n'y a point de diffamation, ni pour le supplicié, dont le crime a été lavé et effacé par la peine, ni pour la famille qui en étoit innocente ;* nous nous remîmes en marche, et à quelques rues de-là nous nous séparâmes.

Lorsque l'ame a été âprement froissée, et que par l'éloignement de la cause, les sensations graduellement affoiblies se sont changées en sentimens, la comparaison de ces deux manieres d'être rend la derniere un véritable état de jouissance, et on cherche à la prolonger. Je n'avois pas encore vu les hôpitaux, ces asyles de l'humanité souffrante qu'habite si rarement la délicate compassion; persuadé que je la rencontrerois dans ceux de Londres, j'entrai dans un café, j'écrivis un billet d'excuses à la personne chez laquelle je devois aller; je dînai pendant que mon laquais de place le porta, et je me rendis à l'hôpital de Londres. Le choix de son emplacement, hors de l'enceinte de la ville, et sa forme extérieure d'une noble et convenable simplicité, me donnerent une idée avantageuse de son administration; mais j'éprouvai une surprise mêlée d'inquiétude sur le sort de ses habitans, lorsque je fus à portée de lire cette inscription tracée en lettres d'or sur le fronton de la porte : *London hospital, supported by contributions voluntary. Hôpital de Londres, soutenu par des contributions volontaires.* Cette incertitude me parut effrayante, et ma réflexion sans-doute eût été fondée par-tout ailleurs qu'en Angleterre, où, si j'ose me permettre d'asseoir une opinion sur le peu que j'ai vu jusqu'à présent, je dirai que l'excessif orgueil, qui est le résultat des

deux

deux éducations paternelle et politique, est souvent employé, ou par la religion au soulagement de l'humanité souffrante, ou par le fantôme patriotique à des entreprises utiles à la société, comme la riviere amenée à Londres pour l'approvisionnement d'eau d'une partie de la ville; comme le pont de pierre construit à Stratford, dans le Comté de Warwick, par Hugues Clipton, un simple bourgeois; le jardin des plantes exotiques, créé par sir Sloane, et donné au corps des apothicaires de Londres, avec des revenus suffisans à son entretien, &c. &c.

Un domestique, très-proprement vêtu, me conduisit chez le directeur avec un empressement que je pris d'abord pour le zele de l'intérêt personnel; mais le refus qu'il fit, sans orgueil, du scheling que je lui présentai, me prouva que celui qui l'animoit n'appuyoit sur lui que comme partie de l'association bienfaisante à laquelle il s'étoit identifié. Le directeur, qui est un gagiste, étoit occupé; cependant il quitta la plume à l'instant même, et me conduisit de salle en salle avec une complaisance trop éloignée du caractere Anglois, pour que je me méprisse sur son principe; le desir d'intéresser l'opulence en faveur d'un établissement qui ne se soutient que par les secours de la commisération. Les bâtimens en briques sont composés d'un vaste corps de logis double, de

deux ailes simples, et d'un pavillon pour l'étude de l'anatomie. La distribution des étages, qui sont au nombre de quatre, y compris le rez-de-chaussée, est faite avec une intelligence qui prouve combien on a calculé les détails utiles. Le rez-de-chaussée est occupé par les blessés, le premier étage par les maladies chirurgicales, le second par les fiévreux, et le plus élevé par les maladies inflammatoires. Toutes les salles sont de la même étendue, d'une très-grande élévation, et éclairées par cinq croisées de toute hauteur : blanchies tous les ans et lavées chaque jour, elles ont une propreté réelle qui flatte le cœur par les yeux; les lits en fer, et parfaitement bons, couverts d'un baldaquin et entourés de rideaux de serge, sont occupés par un seul malade; chaque salle en contient quatorze, placés à six pieds d'intervalle, et desservis par deux matrones alternativement de garde; une servante pour les fonctions pénibles de l'intérieur, et un domestique pour l'apport des alimens, médicamens, charbons, linges, &c. Les remedes et la nourriture sont présentés aux malades par la seule matrone de service; et pour qu'elle ne puisse faire de méprise, tous les jours, après la visite des médecins et chirurgiens, on place sur un écriteau suspendu au chevet de chaque lit, le nom des remedes ordonnés à celui qui l'occupe, l'heure à laquelle ils seront administrés;

et l'espece comme la quantité des alimens qu'il doit prendre ; et indépendamment de cette sage précaution, elle a, sur le manteau de la cheminée, une pancarte générale qui doit cadrer avec les ordonnances particulieres des écriteaux. Les alimens se préparent dans quatre cuisines, et consistent en bouillons, soupes de farineux, bœuf, veau, mouton et légumes. Cet ensemble étoit de nature à m'enhardir sur le desir de faire des questions ; j'en hasardai quelques-unes, et la maniere d'y répondre de mon obligeant conducteur, fut de m'ouvrir le livre des statuts, dont la sagesse me détermina à en prendre un précis.

L'hôpital de Londres qui, malgré sa dénomination, ne doit point être regardé comme l'hôpital-général de cette ville ; erreur qui avoit déterminé ma préférence. L'hôpital de Londres ne fut fondé qu'en 1740, par des souscripteurs, vraisemblablement négocians, pour les ouvriers de manufactures, les matelots de la marine marchande, leurs femmes et leurs enfans : et voulant donner une forme permanente à un établissement qui ne devoit se soutenir que par des charités volontaires, les souscripteurs solliciterent et obtinrent une chartre qui autorisa immuablement le réglement suivant.

Les souscripteurs formeront deux classes : la premiere, de ceux qui auront donné trente livres sterling et plus ; la seconde, de ceux qui auront

souscrit pour cinq et au-dessus. Les prérogatives des premiers seront d'être administrateurs à vie, de disposer d'un lit, et de donner des bons pour remedes à quatre malades externes; celles des seconds seront de participer à l'administration pendant un an, et de distribuer des bons à quatre malades.

A chaque anniversaire de la fondation, il se tiendra une assemblée générale, dans laquelle sera rendu un compte imprimé du nombre des malades reçus, morts et sortis dans le courant de l'année; des remedes extérieurement distribués; de la recette et de la dépense. Les souscripteurs s'assembleront tous les deux mois, pour inspecter la régie de trois comités, formés le jour de l'anniversaire : l'un composé de treize personnes, pour s'occuper, le mardi de chaque semaine, des détails intérieurs de la maison; le second, pour vérifier et arrêter, tous les trois mois, les comptes des fournisseurs en gros, soldés quinze jours après; et le troisieme, dont le nombre des membres n'est point fixé, pour surveiller les achats et la manipulation de la pharmacie, ainsi que la distribution des remedes. La maniere de former ce dernier est une simple invitation faite par le président de l'assemblée à ceux des souscripteurs qui ont des connoissances en chymie ou en botanique, et une interdiction absolue à tous ceux qui ont des

relations de parenté ou de commerce avec les droguistes, épiciers, botanistes, &c. Le second comité nommera, tous les trois mois, douze visiteurs, à raison de deux par quinzaine, pour suivre chaque jour la conduite des gagistes de la maison, et éclairer les détails du courant. Il y aura toujours trois médecins et deux chirurgiens occupés à visiter les malades depuis onze heures jusqu'à une, et à donner des consultations aux malades externes. La garde du reste du jour sera confiée à deux aides chirurgiens, pour l'instruction desquels il sera tenu amphitéatre une fois la semaine; un maître apothicaire sera à la tête des garçons pharmaciens; et pour éviter toute méprise dans la préparation et distribution des remedes, il ne pourra, sous quelque prétexte que ce soit, s'absenter de ses laboratoires. Un directeur à gages, aura le district des meubles, ustensiles et linges; des mémoires des journaliers, des fournitures accidentelles et de la police du moment, dont il répondra au second comité, par qui ses comptes seront apurés tous les trois mois. Deux matrones en chef auront la surintendance des sous-matrones, servantes, valets et cuisinieres. Aucun domestique ou employé de la maison, ne pourra, sous tel prétexte que ce soit, recevoir de l'argent, ni des fournisseurs, ni des malades, ou de leurs parens et amis, ni même de l'étranger qui

vos ministres ne sont pas seulement les apôtres de l'espérance pour le malheureux à qui la vie échappe ; vous voulez qu'ils soient aussi les médecins de l'ame ; je dois un tribut à l'intention ; mais le résultat... — Le resultat?... Il ne répondroit pas sans doute à l'attente, si les malades n'étoient préparés à recevoir les remedes de la persuasion que par la crainte d'une fin prochaine ; mais ils le sont bien plus encore par les soins multipliés et attentifs dont ils sont l'objet, par ces soins touchans de la compatissante charité fraternelle ; ce sont eux qui amollissent l'enveloppe endurcie de leur ame ; c'est à la pratique de ces mêmes vertus, dont on réveille en eux le sentiment, qu'ils doivent leur retour à la vie ; comment ne les chériroient-ils pas? .... D'ailleurs, ajouta-t-il, en baissant les yeux et la tête, *ils sont hommes, et long-temps.... et toujours convalescens.* — Oh Rousseau ! m'écriai-je intérieurement ; vertueux mysanthrope, si ton esprit a survécu à ta forme, ranime ses débris, brise la pierre qui les couvre ; accours, vois, entends et rentre dans ton asyle réconcilié avec ton espece!...

Telle est la sage constitution de cet hôpital, dont les bienfaisans secours honorent d'autant plus l'humanité, qu'il ne possede rien en propre ; que ses moyens ne sont point le produit d'un impôt que ne supportent point ceux qui l'ordonnent ; en un mot, que les charités qui le soutiennent

sont réellement offertes par le sentiment. Je trouvai cependant que le nombre des lits étoit peu proportionné aux besoins d'une aussi nombreuse population que celle de Londres, et j'en fis la réflexion à mon guide : nous nous trouvions devant son cabinet, il en ouvrit la porte, feuilleta un registre et me dit : *Voilà cependant le relevé, non des malades reçus ou traités chez eux, mais de ceux qui ont été rendus à l'état par les soins des gagistes de cet établissement, quatre cents dix-huit mille. — Quatre cents dix-huit mille, en quarante-trois ans ! — Oui, Monsieur, et non-compris les morts que nous enterrons gratis. — Gratis ! je n'entends pas le sens que vous attachez à cette observation. — Vous ignorez donc ce que coûtent les plus simples funérailles ? — Mais je suppose que cela ne peut pas faire objet dans une pareille administration. — Eh ! Monsieur, quand il n'y auroit que le prix de la fosse, qui est d'une demi-guinée depuis le bill du Parlement, qui en a sagement fixé la profondeur à huit pieds....* Je le regardai fixement, restai immobile pendant quelques secondes, et je lui fis une révérence d'adieu, en lui disant : Hé bien, Monsieur, après avoir brûlé une poignée d'encens sur l'autel de l'humanité éclairée qui préside ici, j'irai donc en offrir un grain sur les marches de Westminster-Hall, il baissa les yeux, s'inclina, et nous arri-

vâmes à la porte d'entrée, sans qu'il me vînt à l'esprit de le remercier de sa complaisance : la porte s'ouvrit, je n'y songeai pas davantage ; je le saluai une seconde fois ; et descendant les marches du perron, je m'éloignai à grands pas d'un lieu où mon ame avoit été surchargée de sentiment. Je ne m'arrêtai qu'après avoir fait près de deux milles, alors seulement je me repliai sur moi-même, je ralliai mes idées, qui jusque là s'étoient plus entre-choquées que succédées ; et me trouvant dans mon quartier, je rentrai chez moi, où seul, sans objets de distractions, je jouis une seconde fois des détails de la journée, en les mettant par ordre sur le papier. Ce matin cet état doux subsistoit encore, mais comme une vapeur légere prête à se dissiper ; et dans l'espoir de le fixer, j'ai demandé mes chevaux pour dix heures, et me suis fait conduire à Greenwich, maison des Invalides de mer, située à l'est, sur la rive droite de la Tamise, à quatre ou cinq milles du pont de Westminster.

J'arrivai ; l'aspect imposant des bâtimens, leur disposition majestueuse, et le luxe d'architecture prodigué à l'asyle de l'indigence, me rappellant que cette maison étoit de fondation royale, et régie par les Ministres du Prince, je ne doutai point qu'elle ne m'offrît l'image du despotisme, ses flétrissans abus, et je sentis mon cœur se resser-

rer; mais ce préjugé désavantageux devoit être de peu de durée, le calme du bien-être, la tranquille sérénité qui reposoit sur les rides de ces vieillards, fiers de porter la livrée de l'état, remit bientôt mon ame dans sa premiere situation, rendue stable par tout ce qui s'offrit successivement à mes regards.

Le corps des Invalides de mer est composé de cinq mille quatre cents matelots, dont deux mille quatre cens logés à Greenwich, et le reste soudoyés dans des différentes parties du royaume qu'ils ont choisies pour habitation. Plus, cent cinquante femmes mariées à des vétérans de l'hôtel, et deux cents cinquante enfans des externes reçus à dix ans, entretenus jusqu'à quatorze, et placés à cette seconde époque sur les vaisseaux de la marine royale. Les titres d'admission au corps des vétérans sont sept campagnes de guerre, ou la perte d'un membre.

Le traitement des externes consiste en une pension viagere de sept guinées, et tous les deux ans un habillement complet, composé, pour eux comme pour ceux de l'hôtel, d'un habit, veste et culotte de drap bleu, garnis de boutons de métal jaune; deux paires de bas de laine, de même couleur que l'habit, et un chapeau bordé d'un cordon d'or. Les pensionnaires ne reçoivent en argent que quatre schellings par mois pour leur

tabac ; mais ils sont défrayés de tout ce qui est besoin ; ils logent dans de très-longues salles, qu'échauffent deux grandes cheminées, et qui sont aérées à volonté par de nombreuses croisées. Sur l'un des côtés sont adossées au mur des *cabinets* en bois de sapin, de neuf ou dix pieds d'élévation, sur huit ou neuf de large, et à-peu-près autant de profondeur, qui contiennent une table, une chaise et un lit en fer de deux pieds de large, composé d'une paillasse, un lit de plumes, trois couvertures de laine, une courtepointe, et des draps changés de quinze en quinze jours. Tous ces *cabinets* étoient d'une propreté extrême, et la majeure partie tapissée en papier ou toile peinte : enfin, le service de ces salles est fait par des domestiques, ainsi que celui de tout l'intérieur; seul défaut à rectifier dans cette administration, qui, par ce manque d'occupation imposée à ceux qui sont encore dans la force de l'âge, change en asyle de l'oisiveté, ce qui ne devroit être que celui du repos.

La nourriture est donnée en commun dans deux réfectoires, où les vétérans, divisés par six, reçoivent pour le dîner, seul repas réglé, une livre de viande, des légumes, une livre de pain, et deux pots de bierre : ces deux derniers objets doivent leur servir également pour le repas du soir et celui du lendemain, qu'ils font à volonté,

et pour lesquels on leur délivre par semaine deux livres de fromage et une demi-livre de beurre.

L'infirmerie n'est pour eux qu'un changement d'appartement, où ils deviennent l'objet de soins plus particuliers. La chapelle, vaste, d'une noble simplicité, et ornée de peintures analogues à l'empire des mers, qu'a prétendu l'Angleterre, semble être moins le lieu de la priere que celui des chants d'actions de graces pour les succès accordés à la valeur de ceux qui s'y rassemblent; et la discipline se réduisant au bon ordre nécessaire, on peut dire que tout, jusqu'à la maniere dont le bienfait est dispensé, porte dans cette maison, non l'empreinte, toujours plus ou moins humiliante de la charité, mais le caractere d'une dette nationale; aussi les physionomies semblent-elles y dire à l'étranger qu'amene la curiosité: *Nous avons donné notre jeunesse à l'état, et l'état s'acquitte en prenant soin de notre vieillesse.*

Greenwich est situé sur le bord de la Tamise, et adossé à la montagne sur laquelle s'étend le parc du même nom. On me proposa d'entrer dans un canot pour jouir du coup-d'œil de l'ensemble, qu'on ne peut embrasser que du milieu de la riviere; et de ce point qui sembloit avoir été calculé en faveur des matelots en activité, pour être le centre des rayons divergens de la perspective, je fus tellement frappé de la beauté, de la ri-

chesse et du luxe d'architecture qui se développoient sous mes yeux, que je ne pus résister au besoin de connoître les raisons d'une magnificence dont le prix énorme devoit être en moins dans les fonds d'entretien de la maison; mais j'appris avec plaisir qu'il étoit le tort des circonstances, et non celui d'une administration plus orgueilleuse que bienfaisante. L'aile gauche, qui est un massif carré, ouvert dans son centre par une vaste cour, et décoré dans son pourtour extérieur d'une colonnade d'ordre corinthien de toute élévation, avoit été bâtie sous Jacques II, pour servir de maison de campagne à ce Prince fastueux; destination qui exigeoit la somptuosité à laquelle on s'est livré : le nuage qui enveloppe la Divinité doit toujours être éclatant. Après la chûte du dernier roi de la dinastie Ecossoise, son successeur consacra ce Palais à l'habitation des Invalides de mer, et cet établissement, plus imposant que conséquent, subsista à la charge de Guillaume III, son fondateur, jusqu'à l'époque d'un don de vingt mille livres sterlings, fait par un simple particulier, Robert Osbolston. Alors les bâtimens étant insuffisans pour le nombre d'Invalides déterminé par cette augmentation de revenus, on construisit une seconde aile parallele, dont le dessin, les proportions et les ornemens ne pouvoient être qu'une scrupuleuse répétition de la premiere; et

cette générosité imitée, en petit, par différens bienfaiteurs, ayant successivement produit une seconde somme de dix-huit mille sept cents et quelques livres sterlings, on termina les deux ailes par deux bâtimens détachés, du même style que les premiers, égaux en profondeur, et respectivement prolongés dans la largeur, sur un quart d'espace de la cour, dont le resserrement, plus fortement prononcé à l'œil par l'élévation de deux dômes, placés sur le carré de deux angles d'ouverture, conduit la vue sur la montagne qui sert de rideau à la perspective.

Le ciel étoit sans nuages, et le soleil, quoique sans chaleur, donnoit par la gaieté, un air animé au tableau qu'offroit dans l'éloignement la forêt de mâts que la marée montante faisoit balancer sur le fleuve. J'abordai, j'envoyai dire à mon cocher de partir, et je revins à Londres par l'espece de rue à la Vénitiene, que forment, dans une étendue de trois milles, les vaisseaux de toutes les nations, rangés par cinq ou six de front sur les deux côtés de la Tamise. Je ne connoissois point encore ce spectacle; je ne m'en étois formé nulle idée; celui des différens ports de mer que j'avois visités n'en étoit pas même une esquisse. Deux mille navires, variés par leur force, leur coupe, leurs agrès, le costume des équipages, placés avec un ordre presque symétrique, dans

un canal d'un mille de large, et sur une lieue de prolongement, une multitude de canots se croisant légérement pour le service des vaisseaux, les deux rives chargées de navires sur le chantier, ou au radoub, occupant tout un peuple d'ouvriers; tel fut, pendant près d'une heure, le monde nouveau pour moi, dans lequel s'égara mon imagination exaltée par l'idée d'audace attachée à chacun de ses habitans, et par celle de puissance, empreinte sur son ensemble. Aussi, me fut-il impossible de supporter la solitude de moi-même, lorsque je fus rentré dans mon cabinet; je ne m'appercevois, au sein du calme silencieux qui m'enveloppoit, que dans la proportion d'un atôme flottant dans le vuide; je me hâtai de dîner, et je fus au théatre de Durilane, chercher l'oubli de la journée, dont le mouvement trop rapide de mes idées me faisoit un besoin.

Les circonstances me servirent, on y donnoit une pantomime nouvelle; ces pantomimes des premiers théatres nationaux ne different de celles de nos petits spectacles que par la variété et la beauté des décorations, quoique d'un genre très-trivial, et conséquemment dégoûtant, à raison de la destination du lieu où elle étoit offerte; je la vis cependant avec d'autant plus de plaisir qu'indépendamment de l'espece d'intérêt attaché à l'intrigue, qui avoit un but moral, elle me mit à

même d'observer en grand le produit des préjugés les plus vulgaires, sur des hommes dont la réflexion semble régler et regle en effet la majeure partie des déterminations.

Arlequin, amoureux de la fille d'un meûnier, est repoussé par un pere qui tient à la fortune pour le choix d'un gendre : il reparoît avec un sabre magique, et sa nouvelle puissance lui assure la main de sa maîtresse ; il l'épouse. Cinq ou six changemens de décorations très-agréables, et d'une grande vérité, font les frais d'autant de scenes. Les fêtes villageoises sont fraîches et le bonheur est assez délicatement caractérisé ; mais la jouissance amene le dégoût dans le cœur d'Arlequin, qui possédant, par son sabre, la faculté de satisfaire toutes ses fantaisies, se détermine à voyager, et donne lieu, par ce projet à une scene vraiment pathétique entre sa jeune femme et Arlequin pere, qui le charge de sa malédiction. Les premiers pas du voyageur le conduisent dans une vaste chaîne de montagnes, soumises à l'empire d'un magicien ; il y trouve un livre ouvert sur un bloc de rocher ; et à côté une sphere céleste ; il porte alternativement la main sur l'un et sur l'autre, et dans l'instant un énorme serpent s'élançant du premier, lui enleve son sabre pendant qu'un démon, sorti de la sphere brisée, va avertir son maître, qui paroît, évoque les esprits infernaux,

naux, et leur livre l'imprudent voyageur. A peine est-il précipité dans les gouffres infernaux, que son pere et sa femme paroissent, tombent aux genoux du magicien et calment son courroux : il ordonne aux génies enchaînés par sa puissance, de lui apporter un ceste magique ; et toutes les facettes des rochers s'entr'ouvrant, il en sort une foule d'êtres fantastiques ; l'un d'eux présente la ceinture enchantée à Colombine, un autre lui rend le sabre de son mari ; et la scene changeant, le premier usage qu'elle en fait, est de briser les fers de son infidele, qu'on apperçoit aux enfers, et de lui rendre sa dangereuse puissance. Là finit le premier acte, qui, quoique semé de scenes intéressantes, de tableaux pittoresques et d'incidens inattendus, n'avoit cependant obtenu des spectateurs qu'une paisible et froide attention. L'action du second acte se passe en France ; la scene est successivement sur le Pont-Neuf, dans un hôtel garni, au bois de Boulogne, chez une fille entretenue, &c. Oh ! alors les ridicules de la capitale Françoise, dans le tourbillon desquels circule Arlequin sous les yeux de sa femme, que le ceste rend invisible ; ces travers réveillent les esprits assoupis par les scenes seulement agréables ou intéressantes du premier acte ; la joie éclate en bruyantes huées, à la vue d'un porteur d'eau, d'une vinaigrette, d'un racoleur, d'un marchand

de chiens, d'une fontaine d'eau de réglisse, d'un décrotteur, &c. &c. Il semble que chaque incident burlesque, chaque tableau, quoique pris dans la classe la plus abjecte du peuple, éleve la nation Angloise d'un degré au-dessus de sa rivale; les battemens de mains, les trépignemens de pieds, les rires immodérés se succedent, et l'orgueil nage enfin dans un océan de jouissances, lorsqu'Arlequin, arraché par le magicien des lieux de sa honte, et condamné à perdre Colombine, s'il ne répare ses fautes par des exploits militaires, reparoît au troisieme acte sur les murs de Gibraltar, au moment de l'incendie des batteries flottantes, spectacle qui est imité avec une vérité si effrayante, qu'il est impossible d'en imaginer la parfaite exactitude, si on ne l'a pas vu. Dans ce moment je jetai les yeux sur quelques François de ma connoissance, que j'avois apperçus dans les loges; et, je l'avoue, cet amour-propre qu'on nomme très-magnifiquement l'amour de la patrie, et qui, jusque-là, ne m'avoit nullement empêché de jouir du spectacle, fut vivement blessé de la petitesse de mes compatriotes, qui, au lieu du sourire indifférent de la supériorité que devoit exciter une satire, non de la nation Françoise, mais de la classe qui en est l'écume, offroient à mes yeux l'expression d'un dépit aussi peu raisonné que la joie des Anglois, et qui les rangeoit sur la même ligne.

Adieu, je pars demain pour l'intérieur des terres; la saison, quoique très-avancée, est cependant supportable; d'ailleurs, c'est une course de trois semaines au plus. Je juge, par le calcul des stations projetées, qu'il me sera difficile de vous écrire avant mon retour à Londres; ainsi, point d'inquiétudes sur un silence dont vous connoîtrez la cause. Adieu, je vous recommande la plus précieuse portion de nous-mêmes; songez que chaque sacrifice que vous ferez à cet enfant ajoutera au double tribut de reconnoissance imposé depuis long-temps à mon cœur. Adieu.



LETTRE IV.

Le..... 1783.

JE suis arrivé hier, ma bonne amie, et la journée réclamée par le repos vous sera consacrée; d'ailleurs, ne m'en sachez nul gré; c'est moins à vous qu'à moi, que j'en fais le sacrifice. La multitude des objets qui, depuis trois semaines, ont passé sous mes yeux, a rempli, sans doute, et au-delà, les intervalles du temps; mais plus ils ont occupé mon esprit, plus mon cœur met d'énergie au desir de se rapprocher idéalement de vous.

La simplicité des façades des maisons que j'avois regardé, au premier apperçu, comme un résultat des idées générales d'égalité, n'est réellement que le produit d'un calcul d'économie, qui, tôt ou tard, cédera à la préférence que l'amour-propre donne aux objets de luxe; vérité qu'offrent déja les quartiers nouvellement construits, ou, comme dans celui d'Adelphy, bâti par les freres Jean et Robert Adams, architectes. Plusieurs maisons ont été décorées de pilastres en arabesques; genre mesquin, sans graces, ni idées, qui prouve à quel point l'architecture en Angleterre, et le goût national, tiennent encore au premier état de barbarie, malgré les monumens dignes des beaux

siecles de la Grece, que les Inigo Jones y ont laissés, et les modeles que produisent, par intervalles, les artistes formés à Rome, comme sir William Chambers, à qui Londres doit le grand et superbe édifice de Somerset-House, destiné aux académies des sciences et de peintures, et aux différens bureaux des offices publics.

Mais la simplicité qui regne dans les maisons, a une raison physique, et conséquemment ne peut éprouver de modifications, comme celle de l'extérieur. Cette raison est l'usage du charbon de terre, dont la fumée abondante en flogistique, dépose une poussiere grasse, qui non-seulement s'insinue et se fixe dans les matieres poreuses, mais altere les couleurs et corrode les corps dont on ne peut l'enlever par le frottement. Et vous serez, ainsi que moi, persuadée que cette cause de la simplicité des décorations intérieures, est bien strictement la seule, lorsque vous verrez ces ornemens si simples, être cependant d'un luxe de recherche et de fini, qui le dispute à notre délicate magnificence.

L'entrée des maisons, celle des hôtels exceptés, et ils sont en très petit nombre, est un corridor de huit ou neuf pieds de large, qui se termine ordinairement par une petite cour; à droite et à gauche, ou d'un côté seulement, selon l'étendue de la maison, est une porte de salon, nom-

mée *parloir;* et à quelques pas de cette porte, un escalier très-léger, de trois ou quatre pieds de large au plus, et couvert au milieu d'un tapis de dix-huit pouces. Le parloir est une chambre planchéïée, dont les murs sont recouverts en menuiserie de sapin, ou en stuk grossier. Les chassis de fenêtres à grands carreaux, sont brisés à demi-hauteur, et se levent à contre-poids, ainsi que les rideaux, communément à l'Italienne. La bouche de la cheminée, toujours de forme carrée, a un manteau, presque sans saillie, de marbre gris ou blanc, et dont la tablette, élevée de cinq ou six pieds, et souvent en bois peint de la couleur du marbre, est toujours garnie de quelques objets d'ornement, plus ou moins précieux. La garniture du feu est une grille de fer, exhaussée d'un pied, dans un encadrement de fonte ou d'acier, dont le travail porte quelquefois la valeur à quarante et cinquante guinées; une pelle et des pincettes à charnieres, presque inutiles; un tisonier, seul employé, et une longue grille de cuivre ou d'acier, de cinq à six pouces de haut, placée à terre devant la cheminée, pour retenir les charbons ardens qui tombent par intervalle de la grille, et pourroient rouler sur le tapis qui couvre le plancher. Les tapis sont tirés de la Turquie, ou fabriqués en Angleterre, et bien inférieurs à ce qui sort des Gobelins, de la Savo-

nerie, de Beauvais, &c. Les manufactures de tapis Anglois sont établies à Londres et à Axminster, et le prix courant de ce qu'elles fabriquent de mieux, est vingt-quatre schellings la verge carrée, mesure qui équivaut à trois quarts d'aune de France. Les meubles, tous en bois d'Acajou, sombres à l'œil, mais d'un très-beau poli, et infiniment solides, consistent en une table à thé brisée; et des sieges dont le placet est couvert d'une étoffe de crins noirs, satinée. Les sertures sont en cuivre, et les clous, soit pour attacher les cordons des rideaux, soit pour suspendre les cannes, les chapeaux ou les mantelets, sont à larges rosettes en plâterie, cuivre doré ou émail: enfin, les miroirs, car ils font ornemens, ne sont que de petits ovales de deux ou trois pieds au plus, les Anglois n'ayant encore qu'une seule manufacture de glace, et dans l'enfance de cet art.

La vue de ce parloir, qui est celui du petit bourgeois, du marchand et de l'homme aisé, vous donnant en même temps une exacte idée des chambres à coucher, qui n'offrent de plus que des lits et des meubles d'utilité, je passerai au détail de ces meubles. Les lits sont composés d'un cadre à sangles, presque carré, peu élevé du plancher, et couvert d'un ciel de même forme, supporté par quatre colonnes fort minces; un lit de plumes, rarement un matelas; une couverture

de laine sous les draps, &c.; point de tapis sur le plancher; mais trois pieces de deux pieds de large, qui font le pourtour du lit. Les meubles de commodité, sans nulle espece de goût, sont extrêmement multipliés, d'une grande perfection de fini, et calculés pour tenir le moins de place possible, soit par leurs brisures, soit par l'emboîtement de plusieurs les uns dans les autres.

Les maisons étant en général peu spacieuses, les chambres y sont en petit nombre, et sans entente de distribution. Point d'appartemens complets; les antichambres pour les gens, les premiers salons, les cabinets, les décharges, les dégagemens, sont absolument inconnus; le tout se réduit à un parloir au rez-de-chaussée, pour les visites courantes; un salon au premier étage, quelquefois une salle à manger, et des chambres à coucher. Quant aux cuisines et dépendances, caves à vin, bierre, charbon, &c. elles sont dans les étages souterrains, qui, comme je vous l'ai déja dit, sont éclairées par les tranchées ouvertes sur la rue.

Quant aux ameublemens des gens de qualité, ou en jouant le personnage, et à la décoration de leurs appartemens, ils portent le même caractere, malgré leur luxe excessif: les murs, recouverts en stuk, sont, ainsi que le plafond, décorés d'arabesques en relief, et colorés; les tapis sont, ou

de fabriques Françoises, ou ce qui sort de plus recherché de la manufacture d'Axminster; les meubles d'un poli qui le dispute à celui de l'acier le mieux travaillé, sont ornés de bronze doré, du plus parfait fini; les appartemens sont éclairés avec des lustres de flint-glace, dont la blancheur et le feu le rapprochent du cristal; enfin, les ouvrages originaux ou copies, enlevés, plus par la vanité que par un goût éclairé, à la patrie des grands maîtres Romains, François ou Flamands, completent l'idée d'opulence que présente l'intérieur de ces demeures, en apparence, si simples, et qui se transformeroient bientôt en palais somptueux, à raison de l'orgueil constitutionel de l'individu Anglois, et des fortunes énormes que forme le commerce, si la crainte d'exciter les murmures de la populace, dont il n'est point de citoyens, point de grands qui ne soient forcés de cultiver la bienveillance, n'étoit un frein pour la magnificence extérieure. Et vous trouverez l'évidence de cette vérité dans la comparaison que je vais vous mettre à portée de faire entre la modestie des villes, et le luxe effréné des campagnes, dont aucune section du globe ne peut offrir ni le modele ni l'imitation. D'ailleurs, ne supposez pas que le tableau que je vous présenterai soit unique en Angleterre; un très-grand nombre de maisons de campagne peuvent être mises en ligne

avec Stow, chacune à raison de la perfection du genre adopté par les créateurs; mais j'ai cru devoir donner la préférence à celle dont les beautés, étant gravées, peuvent être transmises à l'esprit par le double moyen du burin et du narré: et quant aux autres, ce sera dans les bosquets de G.... que je vous donnerai les détails de celles que je viens de visiter, comme Blenheim, où le commun peut contenir trois cents domestiques, et les bâtimens détachés, une troupe de quinze à dix-huit cents hommes; où les escaliers, les galeries, les colonnades, &c. peuvent le disputer aux plus beaux monumens du génie des Michel-Ange, des Vignoles et des Puget; où les bronzes, les statues et les tableaux des premiers artistes des trois écoles, n'écrasent ni les tapisseries, représentant les savans campemens du duc de Marleborouhg, vainqueur des François à Blenheim, ni les reliefs de la façade des jardins, représentant les différentes batailles gagnées par ce général; où un jardin de cent arpens et plus, est terminé par des promenades, des labyrinthes, des bosquets de la plus majestueuse proportion, fermés par une riviere qu'encaissent de larges quais, et que traverse un pont sous lequel est une machine hydraulique, qui approvisionne le château, &c. &c.; comme Hamptoncourt, bâtie sur la Tamise par le cardinal Wolsey, où l'on compte sept cents chambres, non

compris les cabinets, garde-robes, vestibules, &c.; la maison-palais du lord Halifax, les jardins de M. Walpool, ceux de Kiou, très-récemment exécutés sur les dessins de sir William-Chambers, et nombre d'autres.

En arrivant à Stowe situé dans le comté de Bukingham, à cinquante milles de Londres, on trouve un arc de triomphe de soixante pieds d'élévation, dont l'architecture corinthienne, d'une noble et riche élégance, ajoute le charme tranquille des belles proportions aux idées de grandeur et de puissance attachées à cette espece de monument. De-là, on découvre la maison, qui, dans une distance calculée sur les dégradations de l'optique, offre à l'œil des masses bien éclairées, nettement dessinées, et laisse à l'imagination le soin d'en supporter les détails.

Le trait de la façade est un demi-cercle rentrant, que forment deux colonnades d'ordre dorique, dont le diametre d'ouverture est prolongé par deux ailes paralleles, sur une ligne de sept cents vingt-cinq pieds, et dont la ligne courbe du centre est coupée par un corps de logis de cent et quelques pieds de face; sur le faîte duquel est la statue de Guillaume III, dans un char de triomphe, attelé de quatre chevaux de front, et sur un socle portant cette inscription: *Le défenseur de la liberté et de la religion.* Les grands, en général,

sont peu susceptibles d'enthousiasme; les courtisans le sont encore moins d'attachement sincere pour un roi, dont les caprices en Angleterre, comme ailleurs, sont, pour cette classe de sujets, des loix aussi absolues et plus révérées que celles de l'Eternel : je détournai la vue de ce monument érigé par la seule flatterie.

Un perron, proportionné à la majesté de l'édifice, conduit à un superbe péristile, d'où l'on entre dans une premiere piece ornée de peintures allégoriques, de bustes, de bas-reliefs, d'un tombeau antique, et d'une fontaine en marbre blanc : cette piece sert de salle à manger et d'antichambre à un salon de forme ovale, dont le dôme est supporté par seize colonnes ioniques, et qui est décoré de bustes et de statues antiques. Mais je ne m'engagerai point dans le détail de l'intérieur, dont la coupe, le nombre et la distribution des appartemens, ne vous offriroient qu'une répétition, sans intérêt, de ce que vous avez vu cent fois dans nos maisons royales de construction moderne; et quant à leur décoration, je me réduirai à vous dire qu'ils ressemblent moins à ceux d'un lieu d'habitation qu'aux salles d'un musée, dépôt des plus précieux restes de l'antiquité, des chefs-d'œuvres des trois écoles de peinture et de sculpture; des produits inimitables du goût qui caractérise les manufactures Françoises, et des modeles

de combinaisons et de fini, arrachés, par la patience Angloise, à l'industrie réfugiée en Angleterre, lors de la révocation de l'édit de Nantes.

La façade des jardins est ornée, dans toute sa longueur, de colonnes ioniques, dont la hauteur est déterminée, d'une aile à l'autre, par celle du corps de logis, qui est à l'Italienne, couronné d'une balustrade en morillons de pierre. Elle se développe sur une ligne droite de cinq cents vingt-cinq pieds, coupée par trois massifs saillans décorés; celui du centre, d'un vaste péristile à perron, dont le fronton est supporté par huit colonnes corinthiennes; les deux qui forment ailes, de pilastres du même ordre, et les uns et les autres de médaillons.

Jusque-là, comme vous voyez, ce luxe de bâtimens n'est qu'une copie de ce que les grands artistes ont créé, soit en Italie, soit en France, et n'offre qu'un objet de comparaison avec le style modeste des habitations de Londres. Mais l'aspect et les détails du Parc entraînent le voyageur au-delà du cercle des choses connues : il seroit souvent tenté de se croire dans la demeure du souverain de la terre, si, passant alternativement des monumens élevés par la flatterie, à ceux que le sentiment éleva à l'amitié, à l'amour des beaux arts, au génie, à la vénération, aux grands hommes, et de ceux-ci, aux trophées de l'orgueil;

il n'étoit pas forcé de reconnoître l'empreinte de l'humanité sur chaque partie de cet étonnant ensemble.

Pour prendre le fil de ces explications routinales, mon guide me conduisit d'abord à deux pavillons, dont le rapprochement forme une des entrées du Parc, et d'où j'apperçus, à peu de distance, une pyramide dans le genre de celles d'Egypte, sans inscription, ni autre intention que de faire ornement. Je ne m'arrêtai point devant cet objet qui ne m'offroit que des idées étrangeres au cercle du moment.

Je m'engageai dans un sentier tortueux, et je trouvai dans un fourré, qui doit être infiniment agréable pendant la belle saison, une petite demeure agreste, formée de racines entrelacées, et couverte de mousse; une couche de paille, et une chaise de bois, en composoient tout l'ameublement; mon guide me dit qu'on la nommoit *la grotte de Saint Augustin*, et me fit remarquer quelques inscriptions latines, dont la traduction vous donnera une idée de l'opinion des Anglois sur ces mêmes Peres de l'Eglise, que révéroient leurs ancêtres. C'est le Saint qui parle: *Enséveli dans mes pensées, et me promenant sur un gazon naissant, je rencontrai une jeune fille endormie; elle étoit aussi fraîche que la verdure sur laquelle elle étoit mollement étendue; sa posture volup-*

tueuse ne cachoit rién aux regards ; je voulus dire mon Ave Maria ; *mais j'avois les yeux fixés sur les globes élastiques de son sein d'albâtre ; je m'écriai : O jeune fille ! et dévoré par un feu actif, hors d'état d'écouter la raison, j'allois saisir cette charmante proie ; j'allois chercher, à travers ses levres, une route jusqu'à son cœur ; lorsqu'elle s'éveilla, m'apperçut, se leva et s'enfuit.... La cause avoit disparu, mais l'effet subsistoit encore dans mes veines.... O infernale chair! je.... &c......* Une seconde inscription offre le Saint modelant une fille avec de la neige, et couchant avec ce glacial objet, pour amortir ses feux. Une troiseme, dit qu'un serviteur de Dieu ne doit point devenir pere, à moins qu'il ne soit entraîné par une vertu irrésistible du diable, &c... Qu'une populace grossiere attaque, sans ménagemens, les dogmes, les cérémonies, et les apôtres d'une religion ennemie de la sienne, rien de plus ordinaire ; sa foi, pour être soutenue, a besoin du secours des criailleries ; mais que des gens instruits et délicats, érigent en monument le ridicule, dont, dans des instans de gaieté, ils se sont permis de couvrir des hommes qui, abstraction faite du mobile de leurs actions, ont, ou éclairé leur siecle, ou donné des exemples de vertu à leurs semblables ; je l'avoue, dans mon opinion, c'est au moins, tout au moins, une peti-

tesse ; et je sortis de ce lieu peu satisfait de l'intention qui y étoit attachée.

De la grotte de Saint Augustin je passai au temple de Bacchus, qui est un bâtiment carré, dont l'intérieur est décoré de bas-reliefs, représentant l'histoire héroïque et galante de ce dieu. Plus loin, je trouvai le pavillon de Nelson, dans lequel on entre par un péristile, dont les colonnes sont doriques, et les pilastres du fond, espacés par des statues dans des niches. Les sujets des tableaux qui tapissent l'intérieur, sont, Constantin établissant l'empire du monde dans Rome, et Rome conférant à ce Prince sa toute-puissance sur les nations. Au sud du Parc, et vis-à-vis la maison, est la statue équestre de George Premier ; je ne traduirai point les inscriptions qui surchargent le piédestal ; elles ne sont que fastueuses.

Je me rendis ensuite dans une longue vallée, bordée de bouquets d'arbres, animée par un grand nombre d'assez bonnes statues, et j'entrai, à l'extrémité de cette majestueuse solitude, dans un grand temple construit d'après les plus beaux modeles de l'antiquité, entouré de colonnes ioniques, et décoré de six statues colossales, placées sur les trois points des deux frontons. Sur la frise est écrit : *A la concorde et à la victoire* ; et sur le fronton du péristile, un superbe bas-relief représentant les quatre parties du globe, déposant leurs productions

productions aux pieds de l'Angleterre. Aux deux côtés intérieurs de la porte, sont deux médaillons, ayant pour légende : l'un, *l'alliance des citoyens ;* l'autre, *l'alliance des alliés ;* dans le fond, la statue de la liberté ; et sur les murs latéraux, quatorze médaillons, représentant les principales victoires ou conquêtes des Anglois pendant la guerre terminée en 1762. En sortant de ce temple, j'apperçus deux perspectives diagonales, dont les points fixes sont : sur la droite, une haute colonne élevée à la mémoire du lord Cobham ; et sur la gauche, un obélisque de cent pieds, érigé au général Wolfe, avec cette inscription en latin : *Les destins n'ont fait que le montrer au monde.*

Un sentier ouvert dans le bois, me conduisit à un superbe grouppe d'Hercule, étouffant Anthée, et successivement à une salle de verdure, où un Faune fait danser, aux sons de sa flûte à neuf trous, un cercle de bergers et de bergeres. Le temple de la poésie pastorale se trouve sur la même direction ; c'est un bâtiment octogone, terminé par un dôme ; l'architecture en est simple et agréable, mais d'un style grave ; il est décoré, extérieurement, de quatre termes, et d'autant de bustes, dans des niches ovales, et dans l'intérieur d'une belle statue de la Divinité, tenant à la main un rouleau de papier à demi-déployé, sur

lequel est écrit en latin : *Je chante les vers des bergers.*

Après avoir traversé deux plaines, l'une bordée de vieux chênes, l'autre gaie et riante, j'arrivai au temple des Dames : le bâtiment est un vaste carré-long, devant lequel s'étend une terrasse, où l'on monte par un perron d'une vingtaine de marches, et de la largeur d'un portique formé par quatre colonnes cannelées d'ordre corinthien. L'intérieur qu'éclairent des fenêtres à la Vénitienne, est orné de peintures, représentant les différentes occupations des Dames, et le plafond d'une copie de celui du temple du soleil et de la lune, à Rome.

En parcourant les routes tortueuses d'un bois très-agréable, à la pointe duquel est une église gothique, je trouvai de fort bonnes statues des sept Divinités Saxonnes, qui ont donné leurs noms aux jours de la semaine. L'église gothique est un vaste édifice en pierres jaunes, de soixante-dix, ou quatre-vingts pieds d'élévation, qui, quoique vraiment auguste, ne fixe cependant l'attention que par les peintures de sa voûte, qui représentent les ancêtres de milord Temple.

Je remontai la riviere Serpentine, qui, par ses nombreuses sinuosités, semble se multiplier dans le Parc, et j'entrai dans une grotte, sur chaque côté de laquelle est un pavillon, décoré, l'un en

cailloutage, l'autre en coquilles ; la grotte est intérieurement tapissée de miroirs, encadrés dans des moulures de plâtre, qui répetent, sous tous ses points de vue, une Vénus, placée au centre sur un piédestal revêtu de glaces comme les murs et la voûte.

Je me promenai un instant dans les Champs-Elysées ; je visitai une église moderne, et m'arrêtai au monument élevé à la mémoire du capitaine Greenville ; c'est une très-haute colonne rostrale, sur le sommet de laquelle est placée la statue colossale de la Poésie lyrique, tenant les deux extrémités d'un rouleau de papier déployé, sur lequel est écrit : *Non nisi grandia canto. Je ne chante que les grandes actions.* Et par l'inscription qui est sur la base de la colonne, l'on apprend que cet officier, oublié dans la foule des victimes de la guerre, mourut d'une blessure à la cuisse, reçue dans un combat naval contre les François.

Le temple de l'ancienne Vertu est à peu de distance ; c'est une rotonde, autour de laquelle regne un portique, formé par des colonnes, sans bases, d'ordre ionique, et supportées par un massif circulaire à hauteur d'appui ; au-dessus de la porte est écrit : *A l'ancienne Vertu.* Et dans quatre niches sont les statues de Licurgue, Socrate, Homere et Epaminondas, avec des inscriptions relatives à leur existence sociale.... La présence de

mon guide m'empêcha de fléchir les genoux.....
Je passai ensuite au temple des grands hommes d'Angleterre, dont la façade, sans nul ornement d'architecture, est divisée en niches dans lesquelles sont les bustes du roi Alfred, d'Edouard, prince de Galles, de la reine Elisabeth, de Guillaume III, de sir François Drak, de Bacon, de Raleygh, de John Hampden, de John Barnard, Locke, Newton, Shakespear, Milton, Inigo Jones, Gresham et Pope, avec autant d'inscriptions sur leurs titres à la vénération et à l'immortalité.

En quittant, au pas du regret, ce sanctuaire du génie, je sentois confusément qu'il manquoit quelque chose à l'expression de son ensemble; je me retournai, et alors n'appercevant plus les traits des figures, qui se confondoient dans l'éloignement, je compris que le genre du buste ne convient qu'à la froide effigie de l'indifférent citoyen; que la statue même, si elle n'est au-delà des proportions naturelles, ne remplit point les idées de grandeurs; et le temple que je venois d'admirer, disparoissant derriere celui que mon imagination créa à l'instant pour les grands hommes en général, je ne me retrouvai dans le Parc de milord Temple qu'en touchant à un arc de triomphe décoré de colonnes cannelées, d'ordre dorique, et que je supposai être un tribut offert à la mémoire

d'un homme qui avoit mérité de faire objet dans un cadre particulier ; mais il n'étoit qu'un hommage rendu, sans doute, par la reconnoissance, aux bontés privées d'une princesse qui n'avoit fait sensation que dans un cercle intime. J'en jugeai par la légende du médaillon, représentant la princesse Amélie : *A vous, qui méritez tout honneur, & qui êtes toujours honorée.* Du milieu de l'ouverture de cet arc on a pour perspective, d'une part, le pont Palladian, construit dans le genre moderne, à ceintres surbaissés, et couvert d'un plafond supporté par des colonnes d'ordre ionique ; de l'autre, sur un monticule, un château-fort, bâti sur le modele de ceux qui servoient de retraite au peuple de tyrans des siecles de la féodalité.

Le temple de l'Amitié, situé au nord, est un bâtiment carré, prolongé à deux tiers d'élévation par deux pavillons sur ses faces latérales, et un péristile de même coupe et proportions sur celle d'entrée. L'architecture de l'ensemble, ainsi que les colonnes du péristile, sont d'ordre toscan ; et dans l'intérieur sont les bustes du feu lord vicomte Cobham, et de ses amis, Fréderic, prince de Galles, Chesterfield, Westmorland, Marchmont, Cobham, Gower, Bathurst, Greenville, Temple, Pitt et Littelton.

L'alcove de cailloux n'est remarquable que par

l'arrangement ingénieux du cailloutage dont les murs sont revêtus, et qui semble ne former que fortuitement les armes du maître de ces lieux. Près de cette alcove est la statue de George II, sur une colonne d'ordre corinthien; et à quelques pas la grotte de Didon, au fond de laquelle, et dans l'obscurité, on apperçoit cette reine dans les bras du prince Troyen; à l'entrée est écrit: *Dessinée par Jonh Wambruk, et consacrée à sa mémoire.*

Je sortis de cette grotte plus agréablement affecté du sentiment qui en avoit dicté la dédicace, que du sujet qui en animoit l'intérieur; et je visitai successivement, mais avec distraction; une rotonde en colonnes ioniques, au milieu de laquelle est une assez bonne statue de Bacchus; des ruines factices qui s'élevent sur un site bouleversé, où les ronces, les sauvageons, les arbres d'un vert triste, completent le tableau de la vieillesse délaissée: la source de l'Hélicon, où sont placées les statues d'Apollon et des Muses, et un pont revêtu en coquillage, qui traverse la riviere Serpentine. Mais le monument, *élevé*, dit l'inscription, *par le lord Cobham, à la mémoire de son ami William Congreves*, réveilla en moi l'attention de l'intérêt. Les accessoires de ce mausolée, qui est un obélisque, caractérisent le génie fécond de ce poëte. Son buste, en médaillon, est sur une

des faces ; sur l'autre, sont des masques de satyres et de bergers ; sur la troisieme, les attributs de Thalie et de Melpomene ; et sur la pointe de l'aiguille, un singe se regardant dans un miroir.

Je me trouvai, quelques instans après, à l'entrée du sud, formée par deux pavillons d'architecture dorique, ayant l'un et l'autre, un péristile dont le fronton est supporté par quatre colonnes. Cette entrée a pour perspective la maison, et pour point de vue intermédiaire, le confluent des deux rivieres amenées dans le Parc, et un obélisque de simple décoration. En tournant à gauche, je descendis dans les ruines factices d'un temple dédié aux Divinités de ces deux rivieres, dont les eaux réunies passent à travers les ouvertures qui paroissent être l'ouvrage du temps, et tombent, les unes en nappes, les autres en cascades, dans un étang de dix à douze acres. Ce temple qui, dans les jours de la canicule, doit offrir une délicieuse station, est recouvert de môusse, de simples balsamiques, d'arbustes rampans, et peuplé de statues de Nymphes, de Naïades, de Faunes et de Satyres. Sur les bords de l'étang, à l'entrée d'un petit bois, est un bâtiment très-simple, nommé *la Voûte du Berger*, et d'où l'on passe au temple de Vénus.

La façade de ce temple offre trois pavillons, liés par des arcades à piliers doriques. Celui du

centre est orné de bustes, qui remplissent, dans des niches, les entre-colonnes d'ordre ionique; les deux autres sont d'un style rustique à refends; sur le faîte est une Vénus, et sur la frise cette inscription en latin : *Que celui qui n'a jamais aimé, aime, et que celui qui a aimé, aime encore.* L'intérieur est tapissé d'une suite de tableaux, dont le sujet, tiré d'un ancien conte de fée, ne répond guere au goût délicat de la charmante petite piece de vers : *Le pervigilium veneris*, qui a fourni ceux de l'inscription, et conviendroit mieux au sanctuaire du lascif Dieu des jardins: 1°. La belle Eléonore, fuyant la maison de son mari, erre dans les forêts; 2°. elle a rencontré une troupe de Satyres, et elle se mêle à leurs danses; 3°. son mari, caché derriere un arbre, la voit partageant leurs transports dégoûtans; 4°. il la suit dans une grotte, où les Satyres, lassés, sont plongés dans le sommeil; il lui offre l'oubli de ses désordres; mais elle le menace de réveiller ses hôtes, s'il ne se retire; 5°. enfin, on l'apperçoit fuyant l'objet de son amour et de sa honte, qui, dans la demi-teinte, réveille ses nouveaux époux, et se jette dans leurs bras.... J'admirai le pinceau de l'artiste, et regrettai qu'il ne se fût pas exercé sur un sujet plus analogue à la divinité du lieu.

En sortant du temple de Vénus je passai devant la statue de la reine Caroline, élevée sur quatre

colonnes cannelées d'ordre ionique ; et à quelques pas de-là, je me retrouvai aux deux pavillons d'où j'étois parti.

Pendant que je parcourois les différens objets dont je viens de vous donner le détail, je passois alternativement de l'émotion du sentiment à l'ébranlement de l'admiration ; et, parvenu au terme de ce petit voyage, mon sein oppressé, fatigué même du poids d'une multitude de sensations trop rapidement éprouvées, se soulagea par un long soupir ; je me courbai sur ma canne, et mon ame, fixée toute entiere dans l'organe de la vue, attiroit, se pénétroit du charme idéal que mon imagination, doucement exaltée, ajoutoit au charme réel de ces lieux ; l'air m'en paroissoit épuré par la présence des mânes auxquelles ils servoient d'élysée. Je n'appercevois, ni le compas de l'architecte, ni le ciseau du statuaire ; dans les chef-d'œuvres de l'art, réunis sous mes yeux, il me sembloit voir les vertus sous des formes humaines, planant dans l'atmosphere, et par le seul acte de leur volonté, tirant ces beautés du néant, comme leur principe en avoit tiré les mondes. Je jouissois, je me laissois aller au bercement de ces images abstraites, lorsque je fus rappellé au cercle des réalités par la proposition que me fit mon guide, de reprendre le chemin de la maison ; alors, je n'apperçus plus que le seul

génie Anglois dans ce vaste ensemble : qu'il me parut grand ! avec quelle vénération je me crayonnois les traits de cette suite d'hommes qui avoient consacré les dons de la fortune à élever des temples à la vertu, des statues à la bienfaisance, et des monumens à l'amitié ! Ne trouvant que dans la seule Angleterre des exemples de cet emploi vertueux, je regardois ces êtres, qui honorent l'humanité, comme le produit de sa constitution sociale ; et j'allois porter l'enthousiasme jusqu'à prendre le moral que je supposois à ceux-ci, pour mesure de celui de la nation entiere, quand je fus tout-à-coup distrait de ces réflexions, par la rencontre d'un modeste tombeau, que mon guide n'avoit pas cru digne de mon attention. Ce n'étoit qu'une simple pierre, sur laquelle étoit une épitaphe en prose, et en langue vulgaire. J'imaginai qu'elle couvroit les cendres d'un homme qui n'avoit fait objet sur la terre que pour la seule amitié ; et cette idée répandit un charme vraiment sentimental autour de cette silencieuse tombe. Je m'en approchai, et je lus ce dont voici la traduction littérale.

« Ci-gît un Italien de bonne extraction, qui vint en Angleterre, non pour nous tromper, mais, comme un bon provincial, pour gagner honnêtement sa vie : il ne cherchoit point à usurper une réputation, mais à la mériter ; il faisoit

peu de cas des louanges de ses amis, mais il étoit sensible à leur amitié; quoiqu'il vécût parmi les grands, il ne flatta jamais leurs vices; il n'étoit point superstitieux, quoiqu'il ne doutât d'aucun des trente-neuf articles; et, si suivre les loix de la nature, et respecter les conventions de la société, c'est être philosophe, il étoit un parfait philosophe. Fidele ami, compagnon agréable, bon mari, distingué par une famille nombreuse, qu'il eut le bonheur de voir marcher sur ses traces, il se retira, sur le déclin des ans, dans la maison d'un ecclésiastique de campagne, où il finit sa course terrestre, et mourut un honneur et un exemple pour l'espece entiere.... » Cette épitaphe, moins fastueuse que celles des rois, des guerriers et des grands, dont cette demeure est le temple, ne remplit-elle pas votre ame d'une douce mélancolie? Ne vous arrache-t-elle pas un soupir pour l'être estimable dont elle conserve la mémoire? N'honore-t-elle pas à vos yeux l'ami qui, sans égards à l'intervalle des rangs, fit ce portrait de son ami?.... Disposé par les monumens que j'avois vus, par la simplicité des lieux où je me trouvois alors, et par le silence qui m'entouroit, à cette émotion délicieuse qui a son principe dans les affections tendres; je sentois un nuage de larmes se former sur mes yeux; elles s'arrondissoient, pesoient, rouloient sur ma paupiere, et n'atten-

doient qu'un soupir pour aller imbiber cette cendre respectée, lorsqu'elles furent tout-à-coup refoulées vers leur source par ces derniers mots : *Lecteur, ne crois pas cette pierre coupable de flatterie ; car celui à qui elle est érigée, n'est pas un homme, mais ... un lévrier.....* Un lévrier ! m'écriai-je douloureusement, jetant les yeux autour de moi.... Un lévrier!... Et après un silence de quelques minutes, je me remis en marche. Quel retour ! le charme étoit détruit ; mon œil s'arrêtoit, sans avertir mon cœur, sur ces beautés qui n'étoient plus que les produits de l'art soumis à l'opulence. J'entrai dans le château ; je traversai les appartemens, et les portraits des maîtres de ces lieux que j'avois idéalement esquissés avec tant de complaisance, ne m'offroient plus que le caractere repoussant de l'orgueil. En parcourant le temple de l'ancienne vertu, celui des grands hommes d'Angleterre, l'obélisque de Wolfe, la colonne rostrale de Greenville, le monument de Congreves, &c. ; je voyois en eux des êtres doués de tous les nobles sentimens ; je n'apperçus plus que les vaniteux favoris de l'aveugle fortune, pour qui les belles qualités ravalées au rang des chimeres de conventions, n'avoient été que les prétextes de ces différens monumens. Je sortis, je montai en voiture, et m'éloignai avec plaisir d'un lieu où l'amour-propre repro-

choit à mon amie de s'être laissé surprendre par les apparences.

Je devois aller coucher à quelques milles de Stowe, chez un homme pour lequel j'avois une lettre de recommandation; j'hésitai à m'y arrêter; la disposition de mon esprit me faisoit desirer la solitude; mais le jour baissoit, je regardai plusieurs fois l'aiguille de ma montre, et les approches de la nuit ne me permirent pas de passer outre; j'arrivai: les abords champêtres de la maison, sa structure vaste et sans luxe, et le tableau animé des basses-cours, affoiblirent un peu la répugnance que j'avois pour cette station. J'entrai, et le caractere d'hospitalité d'un accueil, sans empressement, mais attentif sur les besoins réels que je pouvois avoir, me fit rendre graces à la nécessité qui m'avoit forcé à profiter de ce gîte. Le maître du logis m'avoit reçu dans un parloir; il me conduisit dans un salon où étoit sa femme, deux filles, de douze à quinze ans, et un petit garçon. La mere me salua avec un froid glacial; les filles, avec l'air de la gêne; et à peine la curiosité, naturelle à l'enfance, m'attira-t-elle un regard du petit garçon. Vous allez croire, sans doute, que je fus blessé d'une réception qui, en France, eût été de la derniere incivilité? Point du tout: heureux de me trouver dans un cercle bourgeois; je m'accommodai fort bien de l'idée que

cette insouciance pour un étranger, étoit produite par l'habitude que ces honnêtes campagnards avoient de se suffire à eux-mêmes; supposition qui se changea bientôt en vérité sentie, lorsque la contrainte, insensiblement bannie par le ton de bonhommie auquel je me montai, eut été remplacé par l'aisance domestique, devenue entiere vers le milieu du souper, qui fut vraiment un repas de famille. Le lendemain, levé deux heures avant mon hôte, peu matinal, selon l'usage Anglois, je visitai les jardins, qui n'étoient que des gazons plantés d'arbres fruitiers, et sur lesquels serpentoient des sentiers de différentes largeurs. Je passai dans les basses-cours, où tout me parut être raisonné, contre l'ordinaire du régime rural, dont les détails n'ont ailleurs de pourquoi que le seul exemple. Je ne fus pas étonné de l'excellence des chevaux de labour, à raison des soins extrêmes qu'on prend de ceux de race, qui doivent influer sur l'espece entiere; mais je le fus singuliérement de la qualité des bêtes à cornes et à laine avec lesquelles on ne peut mettre en comparaison ce que nous avons de supérieur en ce genre. Je questionnai les valets; mais ils ne purent me donner que la raison insuffisante des pâturages, à laquelle, en déjeûnant, le maître du logis ajouta la véritable: l'attention soutenue de croiser les races, originairement tirées des pays où les voyageurs

avoient remarqué des especes de meilleure qualité, comme les bœufs de la Hongrie, par les soins de Jacques II. Je vous envoie une gravure dans laquelle vous verrez que les vaches de cette isle ont la même taille, et presque le même caractere de force que les taureaux du continent; cette gravure vous offrira aussi le costume des habitans de la campagne; l'homme est un laboureur en habit des jours de repos; la fille, une servante. L'habillement de l'homme est exact, quoiqu'il ressemble à celui de nos bourgeois; celui de la fille ne l'est pas moins; mais sa fraîcheur ne tient pas à un fréquent renouvellement de garde-robe; elle a pour cause l'usage des toiles peintes, souvent lavées et passées à une forte eau d'empois, pour opposer une surface polie à la fumée du charbon de terre. D'ailleurs, l'aisance générale qui regne dans la classe ménagée des cultivateurs, fournit à l'entretien de cette propreté de costume, devenu inhérente, par l'habitude, à la maniere d'être de chaque individu. Leur nourriture est frugale, beaucoup de légumes, de laitage et de thé; leur boisson, la bierre. Quant aux mœurs, si la nature modifie pour eux, comme pour le reste des hommes, l'austérité de celles qu'imposent les loix et la religion; cette modification n'altere nullement la pureté morale de l'individu. Je vous en offrirai l'image dans un conte national..

Un conte ?... Oui ; n'allez pas sourire, et me dire : mais que conclure d'un roman ?... Un roman, ma bonne amie, est toujours un tableau fidele de la maniere d'être du peuple parmi lequel en est pris le sujet, lorsque ce roman a été écrit pour lui. Sa vérité de ressemblance est non-seulement son premier mérite, mais celui sans lequel tous les autres ne sont rien. Je ne dirai pas, même dans un cercle d'amis, que je consulte plus volontiers les romanciers nationaux que les historiens, ce seroit braver gratuitement l'amer sourire de la supériorité ; mais je ne crains pas de vous le dire, à vous, qui, sous le masque aimable de la frivolité Françoise, savez suspendre votre jugement, fixer votre attention, réfléchir et avoir un sentiment. C'est dans Clarisse Harlove, dom Quichotte et Amadis des Gaules ; et non dans Humes, Ferreras et Daniel, que j'étudie les usages, les mœurs et le caractere des Anglois, des Espagnols et des François. Ceux-ci m'offrent de grandes masses qui reçoivent le mouvement d'un individu qui, du haut de son trône, donne à tout le reste, ou son empreinte, ou celle de son ministre, s'il n'est qu'un mannequin ; Richardson, au contraire, Cervantes, et l'auteur d'Amadis me conduisant dans l'intérieur des.... Mais remettons ce sujet aux doux momens du *far niente* des soirées d'automne, et passons au conte que je vous ai annoncé.

LE

LE COCHON DE LAIT ET LE POT.

Traduction.

J'AI fait toutes mes emplettes, dit Onah, et je vais reprendre le chemin de la maison. — Et moi aussi, dit Thady.... Qu'avez-vous acheté à la foire? — Rien au monde, que le pot que voici.... Et vous? — Le cochon de lait que vous voyez..... Or, Thady n'étoit pas homme à complimens, et, tenant le cochon sous un bras, il donna l'autre à Onah, et ils se mirent en marche pour le village d'Emiskery. Il falloit traverser une haute colline, dont le revers étoit couvert d'un bois épais. Le soleil étoit sur son déclin quand ils arriverent sur le sommet; toute la contrée, vers l'ouest, se découvroit aux regards; elle étoit terminée par l'océan Atlantique; mais quelque imposant que fût cet aspect, il n'eut point de charmes pour Thady; il n'avoit des yeux que pour les beautés qui étoient à la portée de sa main; et toutes les vraies beautés de la nature étoient, pour lui, réunies dans ceux d'Onah.

C'étoit un soir d'automne, et Onah étoit un symbole de la saison; elle étoit toute maturité; ses cheveux, d'un beau châtain, flottoient au gré du vent, sous un chapeau de paille, et retomboient en filets ondoyans sur son cou, et sur ses

tempes ; ses yeux, noirs comme la prune sauvage, jouoient a travers de longues paupieres, et lançoient des faisceaux de rayons devorans sur le cœur du pauvre Thady ; ses joues ressembloient à deux belles pêches ; elles en avoient le coloris et la fleur : et la cerise qu'une pluie tiede a fendue, n'est pas plus attrayante que les levres d'Onah. Son sein.... Ici la comparaison est en défaut ; la fatigue de la montée mettoit de la difficulté dans sa respiration, et Thady remarqua que les taches dorées qui colotoient son cou et son visage, étoient l'empreinte des folâtres baisers du soleil, et non la teinte de la nature : car quand le sein d'Onah soulevoit le mouchoir qui le couvroit, une peau, plus blanche que les lis de la vallée, et plus unie que le plumage du cygne, livroit irrésistiblement les sens à la brûlante volupté.

Thady étoit un homme à sentiment, et possédoit toutes ces qualités qui font naître le desir dans l'autre sexe : sa taille, fortement prononcée, eût pu servir de modele pour un Hercule, et son visage avoit l'aimable expression de l'innocence et de l'amour : ses cheveux étoient plus noirs que la martre ; et Onah, elle-même, ne pouvoit se vanter d'avoir les yeux plus noirs que les yeux et les cheveux de Thady ; sa barbe commençoit à ombrager sa levre supérieure ; enfin, son ensemble possédoit chacune des qualités nécessaires

pour donner à sa jolie compagne, et à toutes femmes, l'assurance de la qualité d'homme.

Il y a deux routes, dit Onah, pour se rendre chez nous; le grand chemin et le sentier du bois. La premiere est la plus sûre; mais certainement, le sentier est la plus courte; et tu es avec moi.... Cela dit, Onah reprit le bras de Thady, et tous deux descendirent la colline, en tirant vers le bois.

Sûrement Onah ne pouvoit avoir de mauvaises intentions, en préférant le sentier à la grande route; car il étoit raboteux, et resserré par les ronces et les épines, comme celui qui mene au temple de la Vertu; d'ailleurs, Thady occupant involontairement toutes ses pensées, il étoit naturel qu'elle fût toute respect pour les leçons proverbiales données à son enfance; et conséquemment, elle ne pouvoit songer à cette vérité, que, selon les cas, le chemin le plus court n'est pas toujours le meilleur... Cependant lors qu'elle arriva à l'entrée du bois, elle s'arrêta.... *Thady, je n'aime pas à aller à travers le bois; car si quelqu'un étoit attaqué là, quelqu'un pourroit crier une heure entiere, au meurtre, sans être entendu du tout, du tout. — Oh! c'est bien vrai cela,* dit Thady; et ils entrerent dans le bois.

Les oiseaux chantoient doucement, un vent léger causoit un doux murmure, en agitant doucement les feuilles; la terre rafraîchie, exhaloit un

doux parfum ; tout étoit douceur autour d'eux.

Le sentiment dansoit autour du cœur d'Onah, et le sang pétilloit dans les veines de Thady : or, quand le sentiment danse, que le sang pétille, et que l'occasion sourit, nécessairement la prudence s'endort.

Que deviendrois-je, à présent, Thady, si le diable, dit Onah, *vous mettoit dans la tête de profiter de cette occasion pour me ruiner ? — Quelle diable de peur vous avez-là*, répondit Thady ; *ne voyez-vous pas que j'ai le petit cochon sous le bras ? — Fort bien*, répliqua Onah : *il est vrai que vous avez le cochon, mais, Thady, si le diable vous mettoit dans la tête, à présent, de mettre ton cochon de lait sous mon pot... Tu sais bien... que j'aurois beau crier....* Thady comprit que sa crainte avoit bien quelque fondement ; il mit son cochon sous le pot d'Onah ; et il étoit nuit clause lorsqu'ils arriverent au village d'Emiskery.

Cinq mois après, Onah vint à la porte de Thady : une larme perlée, le tribut à la honte, rouloit le long de sa joue : *Oh ! le diable emporte mon pot*, s'écria Onah. — *Et qu'avez-vous, Onah*, demanda Thady ? — *Oh ! le diable emporte ton cochon*, répondit Onah. — *Mais pourquoi pleurez-vous, ma chere Onah*, demanda Thady, en la prenant par la main, serrant sa joue contre la sienne, et lui donnant le baiser

fraternel de la consolation ?.... Onah sanglottoit....— *Je suis ruinée.... Le maudit pot !....— Les maudits pot et cochon !.... Ma mere, et puis mon pere, aussi, ont tout découvert..... Tout le village saura bientôt mon malheur.... Ils m'ont chassée.... chassée de chez nous ; ils ne veulent plus être mon pere et ma mere.... Je ne serai plus l'enfant de personne....— Eh ! mais, Onah, n'ai-je pas une maison, et un chez nous, pour te recevoir*, dit Thady ? *et ne serai-je pas ton pere et ta mere, ma douce Onah ?— Mais, ne m'as-tu pas abusée dans le bois ? Oh ! tu m'as abusée, Thady. — Tu as raison, je le fis*, dit Thady ; *mais je peux aussi faire cesser ton malheur, je te rendrai honnête femme ; et je cours chez le joueur de cornemuse, et chez le prêtre....* Ainsi Thady épousa Onah, et ils vont chaque année à la foire, et ils passent par le sentier du bois ; et Onah y rappelle, sans rougir, à son cher Thady, le jour où il mit son cochon sous son pot.

Adieu, je vais sortir pour faire les petites commissions que vous me donnez dans votre derniere lettre ; elles vous parviendront par la premiere personne de ma connoissance qui passera sur le continent, avec le paquet de dessins et gravures relatives à celle-ci. Jules, trop occupé

du baiser qu'il a placé entre les deux crochets de parenthèse que sa petite main a tracés au bas de votre lettre, a sans doute oublié de joindre sa note à la vôtre : je tâcherai d'y suppléer, dites-le lui, et embrassez-le. Adieu.



LETTRE V.

Londres, le ... 1783.

Si j'avois à faire un choix entre les différentes manieres d'être, qui varient alternativement le tableau du cœur humain, il tomberoit, n'en doutez pas, sur cette heureuse philanthropie, que vous me reprochez presque : le jour s'enfuit si doucement, lorsque l'équilibre des humeurs a monté mes affections morales au ton de l'expansive bienveillance; mon sommeil est si calme, l'instant du réveil si pur.... Oh! je le dis, oui, je le dis, dussiez-vous me taxer de foiblesse; je traiterois, sans hésiter, d'un quart, d'un tiers du peloton de ma vie, pour assurer au reste la permanence de cet état de paix.... Mais changer continuellement de mode, est malheureusement la loi premiere de notre essence physique; nos fibres sont les cordes de l'instrument *homme*; nos sens, les touches du clavier; et la multitude des êtres environnans, les doigts rapides du grand facteur qui l'inventa. D'ailleurs, soyez de bonne foi; lorsque vous avez fait cette réflexion, que la philanthropie tailloit mes plumes, vous lisiez, sans vous en appercevoir, non les lettres de votre ami, mais le journal d'un gagiste des libraires. Si je

voyageois pour rassembler les matériaux d'un livre ; si j'écrivois pour la presse, oh! sans contredit, je serois plus attentif à saisir les vices, et sur-tout les ridicules ; j'étudierois la maniere de M. Mercier, comme Sterne se nourrit long-temps de Rabelais ; et quoiqu'il n'y ait à Londres, ni racoleurs, ni porteurs d'eau, ni L.... de P.... je ferois de cette ville un tableau qui pourroit bien, aussi, aller jusqu'à un huitieme volume ; car elle a des enseignes gigantesque, tout comme Paris ; ses boulangers, comme ceux de Paris, prêtent leurs fours aux cuisinieres des bourgeois, &c. &c. Mais c'est pour moi que je voyage ; mais c'est pour vous que je mets mes observations sur le papier ; et, ayant le choix de la place, dans le cercle des éleves, qui, le crayon à la main, entourent le modele ; c'est, autant que je le peux, du point le mieux éclairé, que j'observe, non en réformateur, non en aristarque, mais en amateur de la bonne nature, les contours heureux, les belles proportions, et l'ensemble de l'être que j'étudie avec l'intérêt de l'analogie. Lorsque mon œil glisse rapidement sur les perfections, et va chercher des défauts dans les détails ; lorsque je m'apperçois que l'aigreur circule dans mes veines, et fait raisonner la joie dans mes nerfs agacés, à l'aspect d'un contour manqué, d'une habitude de corps défectueuse ; et cela arrive, car je ne dois

pas toujours d'un sommeil également restaurant ; mes digestions ne se font pas constamment avec la même facilité : je quitte mes crayons, et vais exister dans un autre cercle où je n'aurai que des sensations momentanées.... Or, si c'est le partisan de la philanthropie, ce n'est pas être philanthrope. ....

Je suppose que vous ne vous attendez pas à recevoir dans cette lettre un tableau de l'existence domestique qui fasse suite avec le sujet de ma derniere ; il faut un peu plus de temps que je n'en ai encore passé ici, pour voir et assurer qu'on a bien vu. En attendant donc que je puisse satisfaire votre curiosité à cet égard, avec la certitude de ne vous offrir que des notions vraies, je vais revenir sur le sujet de ma troisieme lettre, les secours rendus, par la classe opulente, à la classe nécessiteuse, et le terminer.

J'avois été si parfaitement satisfait de la régie de l'hôpital de Londres, que malgré toutes les probabilités que m'en offroit le moral Anglois, je me refusois à en croire le tableau commun à tous les autres ; et fatigué de cette tendance à la négative, produite par le souvenir attristant de nos Hôtels-Dieu, vastes gouffres où la religion consolatrice, la secourable charité, la bienfaisance, &c. existent un peu trop en marbre, et dans les niches de leur façade ; je me présentai, il y a quelques

jours, à la porte de l'hôpital de Saint-Barthelemi. Une matrone en chef voulut bien me servir de guide, elle m'en montra les détails; et si je ne vous les donne pas, c'est qu'au nombre des lits près, et à quelques légeres différences, ce ne seroit, pour le régime intérieur, qu'une inutile répétition. Quant aux moyens d'existence, ils sont les mêmes pour tous; savoir, des donations, des legs plus patriotiques que pieux, dans le sens que les Romains attachent à ce mot, et des souscriptions toujours ouvertes.

Je n'avois point apperçu l'infirme vieillesse dans les salles que j'avois parcourues; j'en fis l'observation à la matrone. Les hôpitaux, me répondit-elle, sont destinés aux seuls malades; la caducité et l'indigence ont des asyles dans chaque paroisse; les uns, sous le nom de maison de charité, sont à la charge des paroissiens, qui s'imposent eux-mêmes une taxe déterminée par le nombre des nécessiteux; les autres, sont des maisons léguées avec des fonds d'entretien à une certaine quantité de malheureux, par des personnes charitables. Si vous desirez voir la maison de charité de ce quartier, je vous y ferai conduire. Je la remerciai, et acceptai son offre.

On tenoit bureau d'administration; j'entrai dans la salle, je m'assis dans un coin, et pendant l'espace d'une heure, je jouis en silence des

scenes les plus intéressantes. Je voyois, d'une part, le sang froid de la réflexion recevoir, sous le caractere de la bonté, les suppliques de l'indigence; et de l'autre, la bonne foi déployer avec simplesse le tableau des besoins: les uns, réduits à un dénuement total, offroient aux ministres de la véritable commisération, le désordre de leurs vêtemens et la foiblesse de leurs membres exténués par le manque d'une nourriture suffisante; d'autres, moins vivement pressés par le besoin, ne réclamoient qu'un secours momentané de pain et d'habillemens; quelques-uns même ne demandoient que des souliers, pour eux et pour leurs enfans, ou du charbon, pour la saison du froid; et tous présentoient leur requête avec une véritable dignité: si la larme pesante rouloit sur la paupiere de plusieurs, ce n'étoit point celle de l'humiliation; je sentois, au caractere de celle qu'elle appelloit sur mes yeux, qu'elle n'étoit formée que par le sentiment paternel, par l'affliction partagée d'une famille souffrante. Oh! qu'il m'eût été doux de pouvoir élever à l'instant une main consolatrice, et dire à tous ces infortunés: c'est moi, venez, c'est moi qui suis l'agent de la providence; approchez, retournez dans vos demeures et portez-y la consolation.... Mais l'orgueil national eût rejeté les secours d'un étranger..... Cette réflexion comprima mon cœur, me rappella

au caractere d'observateur ; je me levai, et abordant un des administrateurs, qui s'étoient approché de la cheminée, je le priai de vouloir bien satifaire la curiosité d'un homme né hors de l'Angleterre, mais naturalisé citoyen du monde par son amour pour ses semblables. Il me regarda un quart de minute en silence : un François, au premier coup d'œil, est toujours un objet fâcheux pour un habitant de cette isle ; c'est une antipathie exprimée, pour ainsi dire, par la constitution, dans le lait donné au premier âge, et mêlé avec les alimens à l'usage du second. Il me regarda froidement ; mais, la réflexion et mon discours me rapprochant de lui, il m'offrit ses services, et, après la tenue du bureau nous passâmes dans l'intérieur de la maison, où je vis, dans de vastes salles, très-proprement entretenues, les âges et les sexes, classés, s'occuper, sous le costume de la médiocrité, des différens travaux dont chacun étoit susceptible. L'humiliation ne couvrit point leurs joues à mon aspect ; la crainte ne resserra point leur cœur à la vue de l'administrateur, et je traversai tous les atteliers sans que la main de la mendicité s'étendît une seule fois vers moi. J'entrai ensuite dans les salles de nuit, où le vernis de la propreté ôtoit à des meubles grossiers la rudesse qu'ils ont pour l'œil délicat d'un homme né dans l'aisance. Nous fûmes de-là dans les cui-

sines, où je ne fus surpris, ni de la qualité des viandes, ni de la blancheur du pain, ayant déja observé qu'on n'en fait que d'une seule espece, pour le grand seigneur, l'artisan, et même le criminel dévoué à la mort.

Satisfait de ces détails, je demandai à mon guide quelle étoit la forme employée pour la répartition de la taxe, sur le produit de laquelle existoit un établissement aussi respectable. — *Elle est simple*, me dit-il, *chaque locataire est imposé au marc la livre du prix de la location, à raison de l'étendue de la paroisse, du nombre et de l'espece plus ou moins nécessiteuse des paroissiens; d'où résulte, que dans quelques-unes, elle n'est pas de plus d'un sou, tandis que dans d'autres elle est portée jusqu'à trois et quatre. — La répartition de la somme totale ne peut être arbitraire et vexatoire, sans doute, puisqu'elle se fait au marc la livre, sur l'exhibition des baux: mais par qui est déterminée cette somme? — Par les contribuables, assemblés, chaque année, pour l'élection des administrateurs. — Et cela se fait sans que le gouvernement s'en mêle? — Nullement: chaque paroisse est, quant à son régime intérieur, une petite république exactement calquée sur le modele de la grande, et opérant de même pour l'élection de ses représentans, dans l'exercice annuel des différens emplois.....* Je félicitai mon

guide d'être né membre d'une société aussi sage dans toutes ses déterminations ; et après quelques remerciemens sur sa complaisance, j'allois prendre congé de lui, lorsque je me rappellai d'avoir vu quelques mendians dans les rues, ce qui paroissoit être contradictoire avec les secours tendus à l'indigence.... — *Votre objection est juste au premier apperçu*, me répondit-il ; *mais considérez que l'amour de la liberté, d'une part, et de l'autre, cette tendance au repos, qui est commune à tous les êtres, doivent faire redouter à quelques-uns les conditions, douces, d'ailleurs ; mais enfin, les conditions auxquelles on est admis ici. — D'accord, cependant le gouvernement pourroit.... — J'entends ; aussi y a-t-il pourvu ; mais en observant de ne pas attenter aux prérogatives des citoyens, dont le mendiant fait nombre comme le duc et pair. Lorsqu'un homme mendie en marchant, nul ne peut se plaindre, il n'est qu'importun, et encore pour qui ? pour l'ame privée de sensibilité seulement. Mais se fixe-t-il devant une maison ? Oh ! alors, le propriétaire, ou locataire, le fait arrêter pour cause de* nuisance ; *les connétables lui demandent de quelle paroisse il est, et le conduisent dans la maison de charité, où il est retenu. — Mais s'il est d'une province éloignée, et cela doit arriver ? — Dans ce cas, Monsieur, il y est transféré, de proche en proche, aux frais*

de ses concitoyens, pour qui cette dépense est la juste punition de n'avoir pas veillé sur la conduite d'un de leurs membres.... Je remerciai de nouveau mon obligeant conducteur, et je me fis mener à l'école de charité de la même paroisse.

La morale, servant de base aux devoirs religieux dans les sociétés qui ont adopté les différentes réformes du christianisme romain, l'éducation de la jeunesse y est un des principaux objets de l'attention générale et particuliere, sur-tout en Angleterre, où les idées d'égalité politique se joignent au sentiment de fraternité. Quoique cette éducation soit divisée en trois classes distinctes, on doit cependant la considérer comme faite en commun; nul enfant n'étant élevé sous les yeux paternels, et les principes, ainsi que la méthode et les détails étant les mêmes pour chaque classe. La premiere est formée par les pensions, dans lesquelles, au nombre de vingt, trente ou quarante, les enfans de qualité, ou tenant à des familles opulentes, sont, depuis l'âge de cinq ans, confiés à des maîtres ou maîtresses, pour la plupart étrangers réfugiés pour cause de religion, qui leur enseignent à lire, à écrire, un peu d'arithmétique, quelques langues étrangeres, et sur-tout les dogmes de la religion anglicane; enfin, selon les sexes, les élémens du latin, ou les ouvrages d'aiguilles: premiere éducation, dont le terme est

à quatorze ou quinze ans pour les filles, qui rentrent dans la maison paternelle; et à seize ou dix-sept pour les garçons qui passent dans une université. La seconde classe comprend toutes les écoles, en général hors de Londres, où la bourgeoisie envoie ses enfans. Aux maîtres de langues près, elles ne different nullement des premieres; les principes moraux et politiques, ainsi que les détails d'instructions y sont exactement les mêmes; mais les idées de fortune rapide n'existant pas pour les maîtres de celles-ci, dont le prix est modique, il en résulte pour eux une attention d'habitude pour l'exercice des devoirs d'un état qu'ils doivent professer toute leur vie, et un avantage réel pour leurs éleves, dont les études, guidées avec plus de méthode et de suite, sont infiniment plus fructueuses que celles des enfans de qualité. Enfin, la troisieme, celle qui caractérise le génie civil de la nation, est fondée et entretenue par la bienfaisance de tous, pour les enfans des plébéïens, qui y reçoivent, sans aucune modification quelconque, les mêmes secours physiques et moraux que présente la seconde.

Les bâtimens de l'école de charité que je visitai, ont à-peu-près la forme de nos maisons religieuses. Ce sont quatre corps de logis, ouverts, dans leur centre, par une vaste cour, autour de laquelle regnent des arcades. L'intérieur de la

maison

maison est divisé en salles de demi-longueur des façades ; celles de travail, où je trouvai les enfans, réunis, sont au nombre de cinq : la premiere, pour la lecture et l'écriture ; la seconde, la troisieme et la quatrieme, pour le latin et l'arithmétique ; et la cinquieme, pour les élémens de l'art de la navigation, dans laquelle ne passent que ceux qui se destinent au service de mer. L'âge fixé pour la réception des enfans est cinq ans, et celui de leur sortie de la maison, quinze ; mais on garde jusqu'à dix-neuf ans ceux de la cinquieme salle, qui, à cette époque, sont placés sur les vaisseaux. Leur costume, aux frais de la paroisse, est uniforme ; une chemise de toile blanche, des bas de laine jaune, des souliers à cordons, des culottes et une soutane de drap bleu, une ceinture rouge de marroquin, et un bonnet à la Hollandoise ; enfin, pour les éleves de la marine seulement, une large plaque d'argent sur la manche du bras gauche, distinction suffisante à cet âge, pour faire naître et soutenir le desir d'embrasser un état qui fait la force de la nation. Les classes sont confiées aux hommes, ainsi que le réfectoire, où ils ne prennent qu'un repas, le dîner, dont les mêts sont aussi variés que les jours de la semaine, tant pour les accoutumer à toutes especes d'alimens, qu'afin que leur estomac ne perde pas de son ressort, par l'habitude

d'une même et uniforme trituration ; d'ailleurs, ces alimens sont toujours de premiere qualité. Le déjeûner et le souper consistent en pain, beurre et fromage ; le troisieme repas vous paroîtra, sans doute, peu substantiel pour cet âge ; mais la raison de cette sobriété, qui est générale, étant la pesanteur de l'athmosphere, chargée de principes gras, atténuant l'activité des fluides ; il seroit dangereux, peut-être, de changer ce régime. Les dortoirs sont confiés aux femmes, comme plus susceptibles que les hommes des soins de détails nécessaires à l'enfance. D'ailleurs vous serez souvent à même de remarquer qu'on n'emploie les hommes dans les fonctions domestiques que pour celles qui ne peuvent rigoureusement point être remplies par les femmes, à raison de la quantité de bras qu'exigent l'agriculture, les arts méchaniques, et sur-tout la marine, dont la consommation n'est pas, à beaucoup près, en mesure avec la population de l'isle. Dans ces dortoirs ils ont chacun, dans une alcove, adossée au mur, un lit composé d'une paillasse, un matelas de crin, une couverture de laine, des draps de toile blanche, deux couvertures de laine, assez grandes pour être mises en double pendant l'hiver, et une courte-pointe de coton. Enfin, les soins qu'on a pour ces enfans, s'étendent jusqu'à leur faire laver le corps à l'eau froide une fois la semaine,

et tous les jours le visage et les mains. Le nombre de garçons, élevés dans cette maison, est de sept cents, non-compris un hospice de trois cents lits, situé à quelques milles de Londres, pour ceux à la santé desquels on croit l'air de la campagne nécessaire. Quant à celui des filles, dont l'école est hors de l'enceinte de la ville pour cette paroisse, mon guide ne put pas me le déterminer.... Quels établissemens! et que l'orgueil de ce peuple, tout excessif qu'il est, seroit bien pardonnable, s'il ne s'appuyoit que sur de tels monumens de bienfaisance.... J'avois passé près de six heures dans ces trois différens asyles; le jour baissoit, je renvoyai au lendemain la visite de deux maisons qui me restoient à voir pour compléter mes observations sur les secours tendus aux divers besoins de l'humanité, et je m'acheminai vers le quartier dans lequel je devois dîner.

J'étois à pied, je m'arrêtai quelques minutes sur la place de Smith-Field, où se tient le marché des bêtes à cornes et à laine. Je me rappellai qu'elle avoit été le théatre des cruautés de Marie, et mon imagination y dessinoit les scenes sanglantes dont le fanatisme avoit été l'agent, lorsque, obligé de changer de place pour livrer passage à un chariot chargé de veaux, mon attention se fixa subitement sur la maniere dont ces animaux sont conduits à la mort; non comme en

France, entassés sur une charrette, mais sur leurs pieds, ou couchés entre des barreaux de divisions. J'avois à côté de moi un homme d'un certain âge, bien vêtu, et dont la physionomie annonçoit un bourgeois renforcé; je le priai de me dire le pourquoi d'une méthode plus dispendieuse que celle de placer ces animaux, liés et couchés les uns sur les autres. — *Parce que s'il est nécessaire de les tuer pour s'en nourrir*, me répondit-il, séchement; et en se remettant en marche, après m'avoir mesuré d'un coup d'œil, *il ne l'est pas de les faire souffrir*.... Un étranger, un voyageur sur-tout, ne doit pas être susceptible. Et si je pinçai les levres, en François, comme il avoit froncé le sourcil en Anglois, je me hâtai de lui faire un quart d'inclination; et marchant sur la même ligne, je lui dis : *Et c'est sans doute par la même raison, de ne pas faire un long supplice d'un mal nécessaire, que cette place est divisée en une multitude de petits parcs, où ils attendent les bouchers sans être étouffés par leur nombre, ou meurtris de coups par ceux qui ont à les séparer?* — *Précisément.* — *C'est donner au sentiment d'humanité une bien grande extention.* — *Ce qui est nécessaire pour ceux qui ne sont pas humains par habitude.* — *Mais pensez-vous, Monsieur, que cette habitude puisse être l'ouvrage de l'exemple?* — *Eh! qui vous parle d'exemples,*

me répondit-il, en s'arrêtant et m'envoyant un coup d'œil plein d'âcreté ? *l'exemple est bon pour les peuples singes.....* Cela portoit trop à-plomb sur les François ; je pinçai encore les levres, et fis un demi-pas en avant pour m'éloigner de cet ours ; mais il continua, et la curiosité me retint.... *Pour nous, sachant faire des loix, nous en faisons. — Quoi, une loi sur les égards dûs aux animaux marchandés par les bouchers ? — Eh ! pourquoi non ?... Voyez-vous cette pierre étendue sur le pavé ? Hé bien, c'est un pilier qu'on a négligé de relever, sur lequel est écrit : Celui qui manquera d'humanité, la loi le forcera à en avoir. — Et oserois-je vous demander de quelle nature est la défense faite ou l'obligation imposée par la loi que rappelle cet avertissement ? — La défense de frapper sans nécessité, sous peine de trois schellings d'amende, pour la premiere fois ; de quatre, pour la seconde ; et d'être conduit en prison à la troisieme.....* Je regardai cet homme avec l'étonnement de l'admiration ; ou, pour mieux m'exprimer, c'étoit la nation entiere que je regardois en lui. Il se méprit au caractere de mon étonnement, et me dit, en me quittant pour entrer dans une boutique : *Cette loi, au surplus, est faite pour des hommes à qui elle convient, et par des hommes qui savoient que le premier mouvement de celui qui a contracté l'habitude de l'hu-*

manité envers les animaux, sera toujours un mouvement de compassion, une utile bénévolence pour le malheureux qui lui offrira l'image du besoin ou de la douleur.... Je le saluai, le suivis des yeux, et ne me mis en marche qu'après avoir parcouru encore une fois de l'œil cette place, où, roi d'Angleterre, j'aurois à l'instant ordonné qu'on érigeât à l'humanité une colonne qui auroit eu pour base la statue renversée de la sanguinaire Marie.

Après dîner, ou, pour mieux dire, après boire; car dîner et boire forment ici deux époques, qui bien que successives et liées, sont cependant distinctes, comme vous le verrez lorsque je vous parlerai de la vie sociale. Après boire donc, le marquis de C.... me proposa d'aller à Coven-Garden, où l'on donnoit une piece nouvelle. Nous étions en costume du matin, et nous nous plaçames au pitt. J'étois à peine assis, que j'eus pour voisine deux bourgeoises de seize à dix-huit ans, chapeaux de taffetas blanc, cheveux blonds, sans poudre; robes de soie, bleu turc, et jupons de basin piqué. J'avançai la tête; elles étoient jolies, et j'arrêtai sur elles un regard très-François.... François!.... Oui, mon amie, François; celui du plaisir, bien différent du regard Anglois, qui, en tel cas, est ou dédaigneux ou cinique: point de milieu, ces enfans de la liberté ne connoissent pas les nuances. Après s'être

agitées un instant, pour prendre un à-plomb commode, l'une d'elles se retourna, et dit quelques mots à deux personnes d'un âge avancé, qui se trouvoient sur le second banc; c'étoient le pere et la mere. Les soins du magasin avoient sans doute été confiés à un commis, et la famille entiere venoit se délasser au spectacle des occupations de la journée. Ce n'étoit pas par complaisance pour le jeune couple que le vieux étoit venu; une égale intention de jouir les amenoit tous les quatre; et chacun étant là pour son compte, le pere et la mere quitterent bientôt leurs filles, dont les vastes chapeaux leur masquoient le théatre: ils se leverent et monterent aux secondes loges. Cette conduite avoit, au premier apperçu, quelque chose de sauvage, qui me blessa; mais la parfaite sérénité des filles m'en offrit bientôt le véritable esprit, et j'en fus trop délicieusement affecté, pour pouvoir en jouir seul. Je regardai le marquis, et lui dis: Vous ne vous appercevez pas de ce qui se passe autour de nous; vous voyez ces deux jeunes personnes, elles sont jolies, dans l'âge des imprudences involontaires; hé bien, leurs parens comptent assez sur leur honnêteté, et sur celle du public, pour ne se croire pas obligés de les garder; ils étoient derriere elles; les voilà actuellement aux secondes.... Le marquis est misanthrope; il repoussa mon inter-

prétation d'un sourire amer, secoua la tête, et je détournai les yeux pour éviter de sa part des réflexions qui m'auroient affligé ; car j'étois heureux : cette confiance des peres, ce calme des filles, m'intéressoient au delà de l'expression ; ils m'offroient l'image d'une parfaite pureté de mœurs ; je faisois des vœux pour que la réserve respectueuse des hommes de tout âge et de tout état, qui entouroient ces deux innocentes créatures, justifiât la sécurité des bons auteurs de leurs jours ; je m'identifiois sentimentalement à cette honnête famille, et je n'aurois pas hésité à m'élancer entre leur vertu et l'insolent qui eût osé l'outrager. Mais c'étoit de ma part une disposition inutile ; la foi publique veilloit sur elles, et leurs oreilles ne transmirent à leur cœur que les seules impressions communiquées par la scene théatrale... Oh ! quelle est celle de nos meres Françoises qui oseroient ainsi laisser ses filles sans chaperon à l'orchestre, ou à l'amphitéatre d'un de nos spectacles ? Quelle est la jeune fille vertueuse qui y resteroit sans inquiétude ? Enfin, quels sont les jeunes gens qui se feroient une délicatesse, ou, pour mieux dire, qui ne se feroient pas un mérite de sonder les principes de l'infortunée qu'une imprudente mere abandonneroit à leur séduction ?... Cette petite anecdote est peu saillante, sans doute, mais elle est caractéristique ;

d'ailleurs, elle base sur une bonhommie qui a des droits à vous plaire; ainsi, la voilà.

Je sortis le lendemain pour voir Betlam, maison destinée aux malheureux qu'un dérangement dans le systême des organes intellectuels retranche de la société, et successivement l'hôpital des enfans illégitimes. Le ciel étoit pur, mais le froid rigoureux; j'osai braver l'usage; je pris une fourrure, et je dus à ce costume d'appercevoir le caractere Anglois sous une facette d'autant plus saillante, que nulle raison personnelle ne pouvoit en rendre l'âpreté particuliere à l'être qui me la présentoit. Au milieu de la foule qui se croisoit sur les trottoirs, je me trouvois en face d'un enfant de douze à quatorze ans, qui en portoit un autre de quatre à cinq. Il apperçut ma fourrure; s'arrêta avec un étonnement mêlé d'effroi, et dit à celui qu'il tenoit dans ses bras : *Oh! à french dogg!....* Cette exclamation, l'âge et l'expression de physionomie, moitié dédaigneuse, moitié courroucée de cet enfant, me frapperent; je l'examinai à mon tour, et la clarté que ce produit de l'éducation jeta sur l'esprit national, fut bientôt augmentée par une remarque qu'un peu de préoccupation m'avoit empêché de faire; c'est que tous les visages prenoient le caractere, plus ou moins fortement prononcé, de l'indignation, en appercevant un étranger assez osé pour porter dans

Londres un costume qui n'étoit pas Anglois. Je le vis, et souris de la petitesse de ces orgueilleux pygmées, qui, s'attribuant partiellement le mérite d'une constitution amenée par les circonstances, se croient, de la meilleure foi du monde, supérieurs au reste des hommes, et joignent à cette ridicule opinion de leur excellence nationale et individuelle, une haine irascible pour les François, à raison d'un sentiment confus d'infériorité à plusieurs égards, qu'ils cherchent à étouffer par celui du dédain. Ces réflexions m'accompagnerent jusqu'à la place de Moorfield, sur laquelle est situé celui des deux refuges de la nature dégradée, que j'allois visiter: je m'arrêtai en appercevant les deux statues, placées sur la porte, qui offrent l'image de cette affreuse infirmité; et un soupir douloureux effaça, en passant sur mes levres, les dernieres traces du sourire excité, l'instant d'avant, par la folie commune.

La façade de cette habitation de douleur ne differe de celles des autres maisons de la place, que par trois pavillons, l'un au centre, orné de quatre colonnes ioniques; les deux autres, aux ailes, de la plus grande simplicité. Ce bâtiment occupe une surface de cent cinquante toises de développement, sur douze ou treize de profondeur. Sa distribution consiste, dans ses différens étages, en une galerie qui regne dans toute la

longueur, pour servir de promenoirs aux malades tranquilles; de chaque côté de cette galerie sont les *cabinets*, de douze pieds de profondeur, sur huit de large, et aérés par une large et haute croisée, garni de barreaux de fer. Une caisse remplie de paille, un matelas, un traversin, des draps et deux couvertures de laine, composent les lits; une chaise, une table et un vase de bois, forment le reste de l'ameublement. Ils ne sont enfermés que la nuit, ou lors des accès de frénésie, pendant lesquels ils sont plus ou moins enchaînés avec des fers revêtus de plusieurs doubles de toile, pour qu'ils n'en soient pas blessés. Les uns n'ont que des entraves, d'autres des menottes; j'en remarquai qui avoient seulement les mains dans de petits sacs rembourrés; et chacun de ces infortunés offroit, dans sa misere, la preuve des soins fraternels dont il étoit l'objet. Leur nourriture est uniforme, et la même pour tous: le matin, du gruau à l'eau et au beurre; à dîner, trois fois la semaine seulement, de la viande et des légumes; les autres jours, du riz au lait, et tous les soirs, du pain et du fromage. Le bâtiment, élevé de trois étages, est divisé, au centre, par un espace de vingt pieds carré, que ferment deux grilles de fer; d'un côté sont les hommes, et de l'autre les femmes. Le nombre des *cabinets* est de trois cents. Cet établissement fut fait par des

citoyens, et ce sont les souscripteurs qui leur ont succédé qui l'administrent. Son institution étant, non de servir d'asyle aux malades, mais d'y travailler à leur guérison, ils n'y sont admis que pour un an; et afin que la paroisse ou les parens de celui qu'on reçoit ne refuse pas de le retirer à l'expiration de ce terme, si la maladie a résisté aux remedes, on exige une caution de cent livres sterlings; d'ailleurs, la maison ne refuse point de continuer le traitement, si la famille consent à payer cinquante livres, ou la paroisse trois, pour chacune des années suivantes. Il y a dans Londres deux maisons de cette espece, Betlam, et Saint-Luc; mais il me suffisoit du tableau de la premiere pour m'assurer que l'humanité Angloise n'avoit pas des soins moins attentifs pour des infortunés, traités, presque par-tout ailleurs, avec une barbarie dégradante pour ceux qui l'exercent; et je me rendis à l'hôpital des enfans illégitimes.

Je me sers de l'expression illégitime de préférence à celle d'enfans-trouvés, qui seroit la traduction littérale de *Foundlings*, parce que la seconde ne peut convenir qu'à des enfans qui ont été exposés et abandonnés; abnégation de la nature qui est, pour ainsi dire, inconnue en Angleterre, et que la premiere rend avec exactitude l'état d'un enfant présenté par une mere

qui ne le confie à la charité publique, qui ne renonce à remplir les devoirs maternels, que vaincue par la nécessité, ce dont elle doit faire preuve, en apportant celles de l'abandon du pere, et de sa propre impuissance.

L'entrée de cette maison, située sur la campagne, à l'extrémité de Red-Lion-Street, est une vaste avant-cour, dont le pourtour est fermé par des bâtimens de vingt à vingt-cinq pieds d'élévation, décorés de colonnes doriques dans toutes leurs longueurs, et servant de lieux de travail pour les enfans. En face est un corps de logis, dont le devant du premier étage est supporté par des arcades, et qui est prolongé, en retour, par deux ailes, à corps doubles, qui ferment latéralement la seconde cour. Il étoit midi, on étoit à l'office, et j'y assistai. Le luxe des premiers bâtimens m'avoit paru déplacé; la somptuosité de la chapelle acheva de me prévenir contre l'administration. Je crus être dans un de nos magnifiques charniers : la recherche, en faveur des gens du monde, qui s'y rendoient en foule, étoit portée jusqu'à des conduits de chaleur, sous le marbre de l'aire; un thermometre placé à côté du ministre pour régler le degré de température, et des voix gagées pour le chant des psaumes; mon cœur se resserroit à cet aspect : heureusement pour les infortunés reçus dans cette maison, l'hu-

manité réfléchie et éclairée, qui préside toujours aux établissemens Anglois, avoit fixé irrévocablement leur existence ; et le vice de la régie n'avoit influé que sur leur nombre, qui n'est nullement en proportion avec les besoins d'une aussi grande ville.

Je vis sortir ces enfans de la tribune des orgues : ils avoient les cheveux coupés en rond, une chemise de toile très-blanche, dont le col étoit rabattu sur les épaules : leur habillement consistoit en un habit et des caleçons de drap brun, assez fin ; un gilet rouge, des bas gris et des souliers à cordons. Le costume des filles est de la même couleur ; et la propreté extrême des uns et des autres, me les eût fait prendre pour des enfans nés de peres aisés, qu'on élevoit à leurs frais et en commun, si le nom de leur asyle ne m'avoit pas été connu. Ils passerent du temple dans les réfectoires, où la qualité des alimens, la blancheur du linge, et le poli de leurs petits ustensiles de table, me surprirent moins que le ton de décence de ceux qui les servoient : les maîtres même, et les maîtresses, ne leur parloient qu'avec une espece de dignité qui m'expliqua comment se développe, dès l'enfance, cette élévation d'ame, qui caractérise en général l'individu républicain. Deux administrateurs parurent au commencement du repas, et goûterent le bouil-

lon, le pain, la viande, les légumes et la bierre. J'avois sur le cœur les superfluités dont l'aspect m'avoit blessé, et je ne les abordai pas; je préférai les services d'une maîtresse, dont le caractere de physionomie avoit fixé mes regards. Elle me conduisit dans les dortoirs, qui sont de très-longues salles, éclairées par des nombreuses croisées, et échauffées par une vaste cheminée. Aux murs, blanchis tous les ans, sont adossés des lits de deux pieds et demi de large, composés comme dans toutes les maisons hospitalieres, et où les enfans sont couchés seul-à-seul. L'habitude de propreté que j'avois remarquée dans l'école de charité est la même pour eux, sous la direction des femmes à qui le district des dortoirs est abandonné pour les garçons comme pour les filles. Les occupations de ces enfans, retirés de nourrice à cinq ans, et mis en apprentissage à douze, consistent, dans l'intervalle de ces deux époques, à lire, écrire et chiffrer; plus, pour les garçons, à fabriquer les bas nécessaires aux deux sexes; et pour les filles, à coudre le linge. Cette maison fut fondée, non par le gouvernement, non par des souscripteurs, mais par un seul citoyen, et malgré une multitude de difficultés, nées de la crainte qu'un pareil établissement n'encourageât le libertinage; fausse opinion qui est encore subsistante: aussi est-il le seul de cette espece, dans le nombre

inimaginable de ceux que la charité a formés dans Londres, pour toutes les modifications de l'indigence. D'ailleurs, je ne doute pas qu'il n'eût suffi à cette grande ville, si les dons, successivement faits par les bienfaiteurs qui ont imité le premier, sans égard au préjugé général, n'avoient pas été, en partie, employés en superfluités de décoration. Le nombre des enfans est de douze cents, toujours subsistant; savoir, six cents dans la maison, le reste en nourrice. On n'en reçoit que des mains de la mere, obligée de se présenter, en personne, avant ses couches, d'exposer à quel point d'indigence elle est réduite, et de prouver ou la fuite du pere, ou son impuissance à subvenir aux frais de nourriture : mais cette démarche, exigée par la prudence, est sans suites fâcheuses pour la réputation de celle qui la fait, dont le nom est non-seulement soustrait au déshonneur d'un enrégistrement, mais oublié, et à jamais inconnu du malheureux fruit de sa foiblesse, à qui on en donne un à volonté, non moins respecté, lorsque l'âge le place en rang utile, que celui de l'homme qui a reçu le sien d'une union légale.

Il n'étoit que deux heures; je résolus de terminer la matinée et mes observations sur les établissemens de bienfaisance, par la visite d'un hospice de fantaisie; passez-moi cette expression, elle

elle vous paroît sans doute blasphématoire; mais si vous pouviez scruter l'intention des fondateurs de plusieurs asyles, dont l'utilité honore d'ailleurs l'humanité, peut-être trouveriez-vous que le mot *fantaisie* n'est qu'un adoucissant de celui qui seul conviendroit au sentiment moteur de la bonne action. Je pris la premiere voiture de place que je rencontrai; et ne connoissant pas les distances, je me fis conduire à cinq milles de-là dans une maison fondée pour quarante-huit ménages, pris dans le second ordre de la corporation des marchands, et dont le titre d'admission est une faillite reconnue malheureuse et totale. J'entrai dans une cour, formée latéralement, par deux ailes de bâtimens, divisées, chacune, en vingt-quatre maisons à deux étages; et dans sa ligne transversale du fond, par un corps de logis double, dont le centre est une chapelle, et le reste, un vaste logement pour les enfans de ceux qui occupent les quarante-huit maisons. Chaque ménage reçoit de la fondation douze livres sterlings par an, et vingt-quatre sacs de charbon; ce qui, sans doute, doit suffire à des gens encore en état de travailler. Les enfans, élevés et instruits en commun, sont habillés, nourris et entretenus de tout. Lorsqu'une femme meurt, le mari conserve le logement et les avantages accordés pour l'un et l'autre; mais si la femme devient veuve, elle

cede son asyle à un nouveau ménage, et va finir ses jours dans une autre maison destinée par le fondateur à celles qui survivent à leur mari. Je demandai à un des maîtres du département de l'enfance, qui me servoit de guide, s'il existoit beaucoup d'établissemens de la nature de celui-ci; et il me répondit qu'ils étoient, pour ainsi dire, innombrables; qu'il y en avoit pour toutes les corporations, et pour tous les genres d'infortune; que je pourrois en voir plusieurs à très-peu de distance de celui dans lequel il étoit employé; que je serois sur-tout infiniment satisfait de la maison des capitaines de navires marchands, que l'âge ou les infirmités mettoient hors d'état de tenir encore la mer. Je m'y rendis, et j'en sortis, en effet, pénétré d'une vénération égale à celle que m'avoient inspiré les refuges de l'indigence, des maladies et de l'enfance. Je verrai encore sans doute, dans des momens de vuide, plusieurs de ces maisons ouvertes aux différens besoins, comme l'hospice des femmes enceintes, celui des filles qui renoncent au libertinage, &c. &c.; mais je ne vous en rendrai pas compte; les tableaux que je viens de mettre sous vos yeux, suffisent à fixer vos idées sur la nature de la sensibilité d'humanité de ce peuple, et sur l'influence de cette espece d'insensibilité, soit dans le système, soit dans le mouvement social.

En sortant de cette derniere maison, je me trouvai assez embarrassé de l'emploi du reste de la journée ; j'étois en chenille, et j'avois vu s'écouler les heures, sans me rappeller que les visites de société sont ici la seule ressource du dimanche, les théatres étant fermés, ainsi que les atteliers d'artistes et les boutiques. Mais vous allez vous arrêter sur cette phrase, et me demander pourquoi les spectacles sont interrompus, précisément aux jours où, en bonne police, ils devroient, au contraire, être multipliés : je conviens que cette bizarrerie est d'autant plus frappante, qu'elle est offerte par des hommes accoutumés à observer et attaquer les besoins jusque dans leurs plus imperceptibles ramifications ; cependant elle perdra, pour vous, ce caractere, lorsque je vous en aurai nommé la cause, qui n'est autre que le profond respect des Anglois pour une religion à laquelle ils tiennent plus par principes politiques que par sentiment, et dont ils observent les préceptes et les rubriques avec une exactitude servile, qui est moins le résultat de la foi, que celui du mouvement routinal de leur imagination, apathique par essence, et à laquelle le seul serrement du besoin a le pouvoir de donner de l'activité.

Ce fut à la clarté des bûchers allumés par la fanatique Marie, et au milieu des flots de sang

versés sur l'autel de la Divinité, que le luthéranisme jeta ses fondemens en Angleterre.

C'est dans les principes d'une croyance intolérante que les derniers maîtres de la nation, les foibles Stuart, puiserent les titres d'un despotisme qu'ils n'étoient pas en état d'exercer impunément; et le souvenir, toujours présent de ces deux époques, jetant un jour effrayant sur le tolérant protestantisme, est d'autant plus cher à ces hommes, si jaloux du nom de peuple libre; qu'enseignant l'égalité fraternelle comme précepte fondamental et de rigueur, il se lie, s'identifie au droit naturel, et grossit la masse de résistance opposée aux entreprise du despotisme royal. Or, ce motif d'attachement reconnu, vous sentirez parfaitement quelle doit être l'attention des Anglois à assurer la durée de leur systême religieux par un respect sans bornes, même pour ses parties les moins essentielles, auxquelles on ne pourroit porter atteinte, sans éprouver bientôt les effets fâcheux et inévitables du relâchement; et vous trouverez la nécessité de ce respect politique dans les conséquences de cette même tolérance qui étant également, pour eux, de précepte divin, entoure la communion anglicane d'une multitude de sectes, plus ou moins nombreuses, dont il seroit possible que l'une d'elles, prenant insensiblement la majorité, ne devînt la dominante, en se liant politi-

quement d'intérêts avec le prince, qui, dès-lors, assuré d'un parti dans l'état, renouvelleroit bientôt les tentatives infructueuses de la derniere dynastie éteinte, et, mieux servi par le génie, enchaîneroit, avec la fierté d'un Henri VII, cette constitution dont les fondations ont été creusées par le torrent des larmes du désespoir.

Vous me demanderez, sans doute, comment les conséquences dangereuses du tolérantisme anglicàn, n'en ont pas déja amené la suppression; en voici la raison: c'est à l'admission de toutes les croyances, que l'Angleterre doit le remplacement de la consommation d'hommes qui font son commerce et ses guerres de mer; de même que ce fut à l'asyle offert aux persécutés, qu'elle dut ses premiers établissemens d'industrie, et qu'elle doit encore le soutien de ses manufactures, en tous genres, qui manqueroient d'ouvriers, comme l'agriculture, de bras, si elle étoit réduite à sa population homogene. Or, vous voyez que si le tolérantisme peut un jour exciter des troubles, d'ailleurs très-incertains, puisqu'ils sont prévus; la nation n'en est pas moins fortement intéressée à le respecter, par l'avantage inappréciable qu'elle en a retiré et ceux qu'elle en retirera aussi long-temps qu'une fausse politique réglera les déterminations des cours catholiques romaines, sur l'objet important de la liberté d'opinion.

Quant à la raison morale de leur exactitude servile à observer jusqu'aux usages relatifs au culte, peut-être vous paroîtra-t-elle contradictoire avec l'opinion que donne du génie Anglois cette multitude d'établissemens qui font de l'Angleterre la patrie des arts. Mais, en les observant de près, ces mêmes établissemens deviendront une preuve de cette raison morale, de cette apathie d'imagination, qui ne peut être vaincue que par le seul besoin; vous verrez qu'ils ne sont le produit que d'une faculté observatrice, étrangere à toute organisation active et véhémente; vous trouverez à chacun d'eux l'empreinte du froid calcul, d'un calcul méthodique, lent et pénible; vous n'y appercevrez, dans aucun, ce caractere sintillant des inventions qui, enfantées par une explosion de l'esprit, se soutiennent par un équilibre fortuit, sans le secours des appuis et d'une base calculée; et remontant de cette observation des résultats à celle des rapports qui lient l'homme moral au physique dans lequel il existe; votre doute se changera en certitude, lorsque vous aurez vu l'Anglois, enveloppé d'une atmosphere épaisse; n'éprouver que rarement de ces transitions subites de température, qui exercent les organes, et les empêchent de contracter l'habitude des mouvemens graduels et inapperçus; lorsque vous aurez vu la faculté sensitive de ses fibres être continuellement émoussée

par des alimens gras, comme le beurre; nourrissans et épaississans, comme les pommes de terre et la bierre; et d'une digestion pénible, comme la viande, qu'ils mangent presque sans mélange de pain. Enfin, lorsque dans l'examen des formes arrondies de l'individu, plus charnues que nerveuses, vous aurez reconnu le résultat d'un systême de fluides, qui, circulant mollement, à raison de leur épaississement, ne peuvent entretenir dans les nerfs, et, successivement, dans les fibres intellectuelles, cette élasticité correspondante, par laquelle les premiers reçoivent et transmettent, en même temps, aux secondes, les sensations réelles, qui réveillent, rapidement, celles qui ne sont plus, et en font des sensations de réminiscence.

Adieu: un Anglois, de ma connoissance, vous portera cette lettre, et ma lettre, un tendre baiser. Je vous recommande toujours mon Jules..... Pardon; je sais bien qu'il est, non le mien, mais le nôtre; et cependant cette recommandation part de mon cœur, et se trouve sur le papier avant que j'aie pu suspendre le mouvement de ma plume; pardon, pardon.

LETTRE VI.

Londres, le..... 1784.

J'AI consacré la semaine derniere à visiter les objets de seule curiosité : je savois que ce seroit un temps perdu pour l'avenir, qu'il s'effaceroit du cercle du passé, avec le souvenir des choses matérielles et sans intérêts qui en auroient marqué les intervalles ; je le sentois, mais j'étois excédé de ne savoir que répondre à ceux, qui, ne sachant que me dire, me demandoient, à la journée, comment j'avois trouvé l'église de Westminster ; si j'avois vu la tour ; quel temps il faisoit, lorsque j'étois monté au dôme de Saint-Paul, &c. &c. et je me suis mis, tout d'une course, dans le cas de ne plus déplaire à la haineuse vanité, qui regardoit ce peu d'empressement de ma part, pour des choses qu'au fait, on voit par-tout, comme un véritable dédain, qui de l'ouvrage retomboit obliquement sur l'ouvrier. Mais cela n'a pas le sens commun, me direz-vous ; d'accord, et cependant cette petitesse de l'orgueil Anglois est tout aussi réelle que la puérilité de la vanité Françoise, qui ne trouve de beau et d'aimable que ce qui est marqué au coin de la France.

Ne connoissant l'église de Westminster que

par ce que j'en avois entendu dire à différens voyageurs qui, sans doute, n'y étoient entrés qu'avec leurs yeux, et qui en étoient sortis avec les seules images matérielles des monumens érigés à des noms illustrés; je la regardois, dans la perspective, comme un des temples de l'immortalité, et m'attendois à y éprouver le tressaillement de la vénération, produit ordinaire des objets qui offrent en même temps les idées de puissance et d'anéantissement. J'en ressentois déja les premieres nuances; à mesure que j'approchois de ce sanctuaire de la mort, mon ame s'isoloit du cercle des vivans; et cette maniere d'être morale, croissant graduellement, je m'arrêtai, avec une espece d'extase, sur le seuil de la porte, en appercevant les médaillons ou sarcophages des hommes sous la forme desquels le génie des sciences avoit illustré le dernier siecle de l'Angleterre. Je les regardois, vraisemblablement, avec des yeux attendris; sans doute, le sourire de l'ame erroit doucement sur mes levres, je le suppose, du moins; car j'étois si suffisamment heureux, que j'avois oublié Westminster, et le reste de ses silencieux habitans, lorsqu'une femme, dont mes yeux n'eurent la faculté de voir ni le costume, ni l'âge, ni la figure, mit fin à cet état, purement intellectuel, en me priant de la laisser sortir : je soupirai, et j'entrai.

L'esprit humain aime les grandes images ; l'amour-propre lui fait redouter les limites ; et croyant grandir en proportion du cercle qu'il cherche à parcourir, la plus vaste étendue est toujours le champ qu'il préfere : mon premier coup-d'œil fut donc, par le seul acte de l'instinct, pour l'ensemble du vaisseau, dont les dimensions sont belles, la coupe majestueuse, le style grave, et l'aspect moral, auguste ; qualité caractéristique des ouvrages en ce genre, construits par nos religieux ancêtres. Cet édifice, qui date de six cent douze, ainsi que la fondation de l'abbaye, fut reconstruit, tel qu'il est aujourd'hui, sous le regne de Henri III, l'an douze cent vingt.

Ramené de l'ensemble aux détails, j'ouvris enfin les yeux sur les images qui m'entouroient, et je fus blessé de leur nombre, comme de la confusion qui régnoit dans leur position : soit par un mouvement d'amour-propre, individuel ou national ; soit par un calcul rapide des probabilités ; je me refusai à croire que l'Angleterre eût produit une pareille quantité d'hommes dont la mémoire méritât d'être conservée, et offerte en exemple aux générations futures ; et me rapprochant d'un des bas côtés, je parcourus plusieurs inscriptions : Quelle surprise ! pour un monument élevé au vrai mérite, j'en trouvai cent, somptueusement érigés à des êtres dont l'existence

ignorée n'eût point laissé de traces sans le ciseau de l'artiste. Placés là au prix de l'or, et non des actes utiles ou éclatans, ils sembloient se rapprocher, se resserrer les uns sur les autres pour faire voile, et cacher aux regards du véritable appréciateur l'urne modeste qui renferme les cendres auxquelles il vient apporter son hommage. Je m'arrêtai; en recevant cette idée, et le dégoût qu'elle m'inspira fut tel, qu'en vérité j'hésitai à continuer la visite des monumens qui pouvoient m'intéresser, comme ceux du général Wolfe, de lord Chatam, du général Cornwalle, &c. faits par ordre du gouvernement, et plus honorables encore pour la nation, que pour ceux dont ils conservent le souvenir.

J'éprouvai quelques mouvemens d'exaltation à la vue des tombeaux d'Elisabeth, de Henri VII, &c. Celui de ce dernier est dans une chapelle en filigrane, qu'il fit construire pour sa sépulture et celle de ses successeurs. Cette magnificence, sans goût, fixa peu mon attention, et je passai, avec un mélancolique empressement, aux cénotaphes érigés à la mémoire de Marie d'Ecosse, et de différentes victimes de la politique, de la haine ou de la religion. La terreur attachée à une fin tragique, croît en raison de l'éloignement qui en sépare celui qui nous en offre l'image; et les grandes qualités d'Elisabeth s'évanouirent à mes yeux de-

vant la tête sanglante de son infortunée rivale. Au surplus, dans ce nombre, pour ainsi dire, infini de tombeaux ou monumens élevés, soit au rang, soit au mérite, soit à l'opulence; il s'en trouve bien peu qui fixe réellement l'attention de l'amateur des beaux-arts; et, au total, je sortis de Westminster assez médiocrement satisfait. Je ne vous parlerai ni de l'usage d'y conserver les figures en cire, genre mesquin qui lie l'idée d'un livide cadavre à celle d'un grand homme, ni de la chaise d'Edouard, dont le mérite se réduit à servir au couronnement des rois, ni de la pierre sur laquelle on vous dit, sans baisser les yeux, que Jacob reposoit sa tête, lors de sa vision des anges montant au ciel et en descendant par une échelle, ni d'une infinité d'autres objets de respect, dont le merveilleux est de cette force-là; et je passe, sans plus de réflexion, à l'église de Saint-Paul, cathédrale de Londres, située, à-peu-près, au centre de la Cité.

L'opinion commune sur cet édifice, l'un des plus beaux de l'Europe, est qu'il offre une exacte répétition de Saint-Pierre de Rome; mais pour être convaincu du contraire, il suffit de se dire qu'il est l'ouvrage d'un homme dont l'amour de la gloire a, seul, pu faire un artiste, et à qui, conséquemment, le titre de copiste devoit rigoureusement répugner. La façade de la principale

entrée, tournée vers l'occident, est un portique à double étage de cent pieds de développement, supporté par des colonnes accolées d'ordre corinthien, de quarante-huit pieds d'élévation. Le fronton qui couronne l'architrave du second étage, de même style, est couvert d'un très-beau bas-relief, représentant la conversion de Saint Paul, dont la statue est placée sur la pointe de l'angle, ayant à droite et à gauche celles de Saint Pierre, de St. Jacques, et des quatre Evangélistes. Le corps de l'édifice, de cent vingt pieds de haut, est surmonté, aux angles de la façade de l'ouest, par deux tours, à colonnes corinthiennes. Les faces du nord et du sud, de cinq cents dix pieds de long, et décorées de pilastres, sont coupées par la traverse de la croix, qu'offre le plan géométral de ce temple. Les extrémités de cette traverse sont terminées par deux portiques, en demi-cercle, servant d'entrées latérales. Au centre de la croix, est un dôme de quatre cents quatre pieds de perpendiculaire, du globe au pavé, sur quatre cents vingt de circonférence, à son ouverture; proportions exactes, quant à la solidité, mais infiniment défectueuses au coup-d'œil. Cet édifice, d'une grande et noble richesse à l'extérieur, est, intérieurement, d'un nud qui glace l'imagination; d'ailleurs, le trop grand jour qui l'éclaire, ainsi que ses rapports avec la coupe et

le style des constructions à l'usage des choses profanes, détruisent ce caractere auguste et imposant qui doit être attaché au sanctuaire de la cause éternelle. J'y visitai quelques prétendues curiosités, comme un modele de l'édifice, exécuté en bois avant ou après la construction ; le plancher de la bibliotheque, dont les pieces, dit-on, ne sont liées par aucune cheville ; un escalier géométrique, &c. pour la vue desquels il y a un tarif de rétribution, ainsi que pour l'église qui n'est ouverte au public qu'à l'heure de la priere. En montant en voiture je jetai un coup-d'œil sur l'espace qui isole ce temple, la principale beauté de Londres, et je fus étonné de son emploi. Sur les trois faces du nord, de l'est et du sud, circule un cimetiere, séparé des rues par une balustrade en fer, et que l'intérêt du prêtre défend contre l'intérêt général. L'avarice n'a respecté que l'emplacement, peu spacieux, qui est devant les marches du grand portique ; à l'ouest, la flatterie s'en étant emparée la premiere, pour y élever la statue de la reine Anne.

De Saint-Paul, je me rendis à l'hôtel du lord Maire, qui n'est qu'une lourde imitation des grands modeles ; et, de-là, à la bourse, nommée *Royal-Echange*. La beauté de son architecture, le style noble et grave des façades intérieures de la cour, formée par quatre ailes, dont les plain-

pieds sont des portiques à colonnes doriques, supportant un mur décoré de pilastres ioniques et terminé par une balustrade en morillons de pierre; les statues de vingt-deux rois, ou reines, dont plusieurs se sont fait agréger comme maîtres dans une des douze corporations de marchands; et enfin le caractere de physionomie, encore plus réfléchi qu'actif, de la multitude d'individus, que j'y trouvai réunis, m'offrirent l'idée d'un centre d'où partent tous les rayons divergeans du cercle général du commerce. Je n'avois vu nulle part un aspect aussi imposant que celui de cette réunion d'hommes, qui, d'un point de la terre, donnoient le mouvement d'industrie, et, pour ainsi dire, la vie à tous les autres. Aussi le sentiment de satisfaction que j'en emportai, me dédommagea-t-il amplement de la stérilité de ceux que m'avoient communiqué Westminster, Saint-Paul, et l'hôtel du lord Maire. La bourse n'est ouverte que depuis midi jusqu'à trois heures; et je pense que c'est à cette époque du jour donné aux opérations combinées du commerce, qu'on doit attribuer l'usage de dîner entre trois et quatre. La cour est, à-peu-près, de cent soixante pieds de long, sur cent quarante de large; les places y sont marquées pour les différentes corporations, et pour les nations; au centre, est la statue de Charles II, et sous les ar-

cades sont celles de Thomas Gresham, fondateur de la premiere bourse, incendiée en *1666*, et de John Barnard, que son amour pour la liberté et sa fermeté, ont rendu recommandable aux Anglois. En sortant de la bourse, j'entrai dans la maison de la banque qui n'en est séparée que par la rue; ce bâtiment n'a de remarquable que le nombre et la disposition de ses salles.

Le lendemain, je commençai mes courses par l'hôtel de la compagnie des Indes, dont les bureaux, les magasins et les salles de vente, donnerent une nouvelle extension à l'idée que j'avois de cette corporation négociante. Je ne vous en offrirai cependant point les détails; s'ils sont intéressans en réalité, ils seroient d'un froid insoutenable dans la description. Après y avoir passé quelques heures sous la conduite d'un des administrateurs, à qui j'avois été de quelque utilité à Paris, et qui s'acquittoit au bénéfice de son orgueil; je me rendis au monument. C'est une colonne de la plus hardie construction, d'ordre dorique, cannelée et creuse; son diametre est de quinze pieds, et sa hauteur de deux cents deux, déterminée par la distance où elle est du point où commença l'incendie de *1666*, dont son intention est de perpétuer la mémoire. Trois inscriptions latines, placées sur trois des faces de la base, et une quatrieme, en Anglois, sur le cordon

don de la corniche, dispensent l'étranger de faire des questions auxquelles répondroit l'ignorance ou la haine fanatique. Celle du nord, dit : Que le 2 septembre 1666, le feu s'étant manifesté à deux cents deux pieds de l'aire de cette colonne, avoit consumé, en trois jours, vingt-trois mille deux cents maisons, quatre-vingt-neuf temples; la bourse, l'hôtel-de-ville, les hôpitaux, les maisons de charité, et généralement tous les édifices publics de vingt-six quartiers, qui couvroient un terrain de quatre cents trente-six arpens, percés de quatre cents rues.... Quels siecles ! Oh quels siecles d'angoisses, que trois pareilles journées! Cette image, offerte sur les lieux de la réalité, me donna une telle commotion, que je ne peux pas même me rappeller ce que j'ai éprouvé. Ce fut sans doute un bouleversement total; oui, car je me souviens, mais c'est tout ce qui en est resté dans mon souvenir, que je fus obligé de lire deux fois l'inscription du sud, malgré ce que son début a de frappant : *Charles II, fils de Charles Premier, le martyr*, &c. Je n'aime point ces monumens conservateurs des actes honteux à une nation. Il me semble que lorsqu'elle a eu le malheur d'en commettre, on devroit, à l'instant du repentir et de la réparation, en effacer jusqu'aux plus imperceptibles traces; retrancher même, sinon du calendrier, du moins des an-

nales, le jour où il s'en est commis un, afin que les générations sachent seulement que ce jour fut un jour de calamité publique, et qu'elles ignorent à jamais la nature du crime, car il n'est pas douteux qu'on se détermine bien difficilement à un forfait qu'on croit sans exemple. Cette inscription dit : que le roi déchargea de toutes impositions les familles incendiées ; qu'il engagea le parlement à affecter le produit de la taxe sur le charbon de terre, à la reconstruction des édifices publics ; qu'il fit tracer des rues plus larges que les anciennes, des marchés plus spacieux ; qu'il obligea à rebâtir en briques, et que tout fut réparé en trois ans.... Celle de l'ouest indique les deux époques, assez indifférentes, où la colonne fut commencée et achevée. Enfin la quatrieme inscription, en langue vulgaire, pour être à la portée de tous, mérite une traduction servile, parce qu'ayant été placée par le premier froissement de la douleur ; sous Charles II, effacée par la prudence, ou du moins par un intérêt qui en prenoit le masque ; sous Jacques II, et remise par la politique ; sous Guillaume III, elle explique cette généralité des sentimens haineux qu'on remarque dans les individus de cette nation. En effet, comment pourroient-ils regarder comme un vice une affection mo[illegible]le dont le corps social leur donne l'exemple ? et comment craindroient-

ils de s'y livrer hautement, lorsque l'intérêt la développe en eux? « *Ce pilier a été érigé en mémoire perpétuelle du terrible incendie de cette ville protestante, tramé et exécuté par la perfidie et la malice des catholiques, au commencement de septembre, l'an de grace 1666, afin de pouvoir exécuter l'exécrable complot fait pour extirper la religion protestante, détruire l'ancienne liberté Angloise, et introduire le papisme et l'esclavage.* » C'est ainsi que l'exemple d'une haine irascible est journellement offert aux Anglois, dans un systême de constitution dont le but semble être de les forcer à une réunion politique, par un isolement d'affections du reste des hommes; et que cet exemple présenté à tous les âges, comme à toutes les classes, devient l'excuse, et même la raison d'aveu, des haines individuelles..... Cette colonne commence à se ressentir du mordant des années; on montoit, autrefois, à sa sommité, par un escalier à colimaçon, pratiqué dans son intérieur, mais on n'en permet plus l'usage; c'est, du moins, ce qu'on me répondit lorsque je demandai à le voir.

Du monument, je me fis conduire à la douane, dont la façade se développe avec une majesté qui répond parfaitement à l'importance de cet édifice, où viennent se soumettre tous les vaisseaux qui entrent dans la Tamise. Le matériel de ce lieu

ne fut cependant pas ce qui fixa le plus particulièrement mon attention ; le moral de ceux qui, la loi à la main, y exerçoient une fonction, odieuse en elle, étoit trop disparate avec celui de nos employés, de tous grades, pour n'être pas remarqué. En Angleterre, le douanier, étant l'agent de la nation et non le gagiste d'une compagnie de traitans, conserve la dignité d'un homme qui n'a ni à rougir de l'existence civile qu'il reçoit, ni à mériter une augmentation de salaire par des vexations au bénéfice de ses maîtres.

De-là, je fus à cette forteresse, si généralement connue par le nombre effrayant des illustres victimes de la loi, de la haine, ou du caprice, qui en sont sortis pour monter sur l'échafaud. Elle prend sa dénomination, peu exacte, de *tour de Londres*, d'une tour carrée, placée au centre, et qui, dans l'opinion traditionelle, fut construite par Jules César. Elle est située sur la rive gauche de la Tamise ; son mur d'enceinte n'a guere qu'un mille, et sa destination renferme plusieurs objets que je visitai l'argent à la main. D'ailleurs, si, nulle part, l'étranger n'est admis sans rétribution, du moins Londres lui offre-t-il cet avantage, de ne pas craindre les taxations arbitraires, avant de frapper à une porte, il connoît le tarif du lieu. Le premier objet qui me fut offert est une ménagerie, sur laquelle je jetai un coup-d'œil si froid et si ra-

pide, qu'il ne m'en reste d'autre souvenir, que celui d'un assemblage d'animaux féroces. Le second, est l'attelier de la monnoie, où, au désavantage du siecle présent, je remarquai une extrême différence entre les derniers coins gravés et ceux des temps antérieurs; je les regardois alternativement; je les rapprochois; je cherchois à en classer les dégradations: mon guide s'en apperçut; c'étoit un des graveurs du royal attelier; il étendit la main sur les coins, et me dit, en rougissant : *Nous sommes payés à la journée, Monsieur; le peuple ne calculant la valeur des pieces que par celle du poids, le prince, pour qui la fabrication est sans bénéfice, est forcé d'y mettre la plus grande économie.* J'avois blessé l'amour-propre de cet homme; je me hâtai de lui dire : *De l'économie! je vous plains, elle est la torpille des artistes.* Il me fit une inclination; et après quelques secondes de silence, il ajouta : *Et c'est par une suite de cette économie, que les refontes sont infiniment rares; aussi, nul royaume de l'Europe ne vous offrira autant de faux-monnoyeurs que celui-ci, où ils n'ont pas besoin de contrefaire le coin du roi; la majeure partie des pieces répandues dans le commerce étant usées jusqu'au poli; d'où s'est introduit l'usage de ne point recevoir de monnoies d'or sans les peser, malgré la perte du temps qui en résulte, pour le vendeur sur-tout...* Le troisieme objet de curiosité

est la chambre des régales, où sont conservés la crosse d'or de Saint Edouard, la couronne qui sert au couronnement des rois, le diadême et les bracelets des reines; le sceptre de paix, l'épée de clémence, dénomination assez singuliere; l'aigle d'or dans lequel est conservée l'huile destinée à l'onction des rois, &c. &c. Je m'attendois à un miracle sur ce dernier objet; j'en provoquai l'historique, mais il n'y eut pas moyen..... Je m'arrêtai long-temps dans la salle des cuirassiers, où sont les portraits de tous les rois d'Angleterre, depuis Guillaume de Normandie; je me plaisois à rapprocher de leur physionomie les événemens marquans de leur vie et de leur regne. Je passai ensuite dans l'arsenal, qui contient des armes pour soixante mille hommes; des trains d'artillerie, et des machines meurtrieres, plus ingénieuses qu'utiles, comme un mortier qui éleve neuf bombes à la fois; un engin, qui lance trente carcasses d'artifices, &c. Je fus assez surpris d'y trouver un instrument de torture; et mon guide s'appercevant du regard fixe que j'arrêtai sur cet objet, se hâta de me dire qu'il n'étoit que de simple curiosité; je souris de la crainte de cet homme, autant que de la singularité de l'expression; et je sortis de cette inutile forteresse après m'être arrêté deux ou trois minutes devant la porte des *Traîtres*, ainsi nommée parce qu'elle ne s'ouvre que pour les pri-

sonniers que l'on conduit à Westminster-Halle par la Tamise. Cette porte, en elle, n'étoit qu'un massif de pierre; mais, par sa dénomination, elle devint pour moi un objet intéressant : elle étoit le tableau magique dans lequel se succédoit rapidement une foule d'ombres dont les malheurs avoient autrefois ému les fibres sentimentales de mon être; et je les avois encore sous les yeux et dans le cœur, lorsque, monté en voiture, mon laquais me demanda mes ordres : alors, elles s'évanouirent; mais avant de lui répondre, je jetai un dernier coup-d'œil sur cette forteresse que j'avois parcourue avec la plus froide indifférence; et la disposition de mon ame lui donna un aspect intéressant qui, désormais, sera inséparablement lié à son souvenir.

Il me restoit deux heures de loisir, jusques à celle du dîner; je les employai à visiter le quartier et la synagogue des Juifs; qui jouissent, chacun à raison de sa conduite civile, de la considération suffisante à les identifier au corps national; dans lequel, cependant, ils n'ont qu'une existence tacitement légale. Ces Juifs sont, en grande partie, une émigration Espagnole et Portugaise, et conservent encore une teinte, très-sensible, du caractere distinctif de leurs anciens compatriotes; ce qui est dautant plus extraordinaire que leur maniere d'être, active et commerçante, les pla-

çant bien plus près du génie spéculateur des Anglois, que de la morgue indolente des Espagnols; il semble que la lime de l'exemple n'eût dû trouver aucune résistance en eux.

Le *Museum Britanicum*, par lequel je commençai ma troisieme journée, est un bienfait du gouvernemenr, qui acheta des héritiers du duc de Montagu, l'hôtel que ce seigneur, puissamment riche, avoit fait construire, moins pour satisfaire un luxe personnel, que pour embellir la capitale de sa patrie. Il est situé dans Great-Russel-Street, à l'une des extrémités de la ville, et consiste en une vaste cour carrée, fermée, sur la rue, par un portique intérieur, latéralement, par le commun, servant aujourd'hui de logement à huit docteurs, attachés à l'établissement, et, dans le fond, par un corps de logis double, dont les appartemens extérieurs donnent sur un vaste et très beau jardin. L'escalier du centre est grand et noble, les murs et le plafond de sa cage sont peints par le célebre la Fosse; enfin, les appartemens vastes, élevés et parfaitement éclairés, n'auroient pas été distribués avec plus d'intelligence, si l'architecte avoit prévu la derniere destination de son ouvrage; et c'est de tous les édifices privés, car il faut le juger sur l'intention de l'artiste; c'est de tous les hôtels de Londres, celui qui approche le plus de la perfection en ce genre. Le vestibule contient

des monumens en pierres blanches, et en basalte, apportées de l'Egypte et de l'Arabie par différens voyageurs. Ces monumens, jusqu'aprésent indéchiffrés, sont plutôt des preuves de l'existence des arts chez les nations détruites, que des moyens d'agrandissement pour les connoissances modernes; et je ne leur donnai qu'une courte et vague attention. Le rez-de-chaussée est occupé par différentes bibliotheques, qu'ont successivement léguées les souverains, des grands seigneurs, et des gens de lettres. La premiere piece de l'étage supérieur offre les armes, habillemens et ustensiles des nations sauvages chez lesquelles a voyagé le capitaine Coock. La seconde et la troisieme, contiennent une collection d'histoire naturelle et d'oiseaux, empaillés avec soin, mais foiblement, très-foiblement caractérisés. Dans la quatrieme et la cinquieme, est le cabinet d'antiquités de M. le chevalier Hamilton, acquis par le gouvernement au prix de huit mille guinées, et auquel on peut attribuer la révolution faite dans le goût Anglois, pour les belles formes qui distinguent aujourd'hui quelques-unes des manufactures nationales. Dans la sixieme, sont les manuscrits rassemblés par le chevalier Cotton, et journellement augmentés de dons précieux, quoique moins conséquens. Enfin, le reste des pieces, en très-grand nombre, est rempli par un seul corps de biblio-

theque que le gouvernement a payé vingt mille livres sterlings; et si l'on ne peut pas encore dire que le *Museum Britanicum* est le sanctuaire de toutes les connoissances; on peut, du moins, prévoir qu'il le deviendra; la vanité faisant de la majeure partie des voyageurs Anglois, autant de correspondants des arts et sciences; rarement éclairés, mais opulens, et en état d'enlever successivement aux peuples voisins les monumens épars, qui, placés dans le dépôt national, assurent à leur nom un asyle contre l'oubli. Il étoit deux heures lorsque je sortis du musée, et je réduisis l'emploi du reste de la matinée à la visite de quelques églises qui se trouvoient sur la ligne que j'avois à parcourir pour me rendre chez moi.

L'attention des Anglois à éviter tout ornement analogue au culte des images, ayant dégénéré en excès, ils se dédommagent du nud intérieur de leurs temples, par un luxe extérieur, dont la magnificence, presque toujours sans accord avec les proportions de l'édifice, ordinairement peu vaste, devient d'un choquant que n'affoiblit point l'idée de l'être auquel on en applique l'hommage. Toutes les églises; cependant, n'offrent pas le même défaut d'intelligence; quelques-unes, construites par de véritables artistes, auroient pu servir de modeles aux autres, comme celle de la place de Coven-Garden, où le célebre Inigo Jones

fit preuve de son goût raisonné, en préférant une noble simplicité au luxe des colonnades et des bas-reliefs, qui n'appartient qu'à des édifices majeurs, tels que Saint-Paul, *Royal-Exchange*, Sommerset-Housse, &c. et de son génie, en terminant son ouvrage par un comble qui se soutient sans le secours des piliers. L'intérieur des temples est, à-peu-près, le même pour tous : c'est un carré long, dont l'aire est couverte de bancs clos; on y entre par trois passages, l'un au centre, les deux autres sous les tribunes qui regnent à dix ou douze pieds d'élévation, le long des bas-côtés, et qui sont garnis de bancs, en gradins : au-dessus de la porte, est un buffet d'orgues; aux deux tiers du passage du centre, sont la chaire du ministre et le pupitre du chantre qui entonne les psaumes; et dans le fond, ordinairement isolé par une balustrade, est la table de communion. Enfin, l'homme ne déposant point sa nature physique à l'entrée des temples, les besoins, attachés à cette nature l'y accompagnant, et les principes de la religion anglicane ne lui faisant pas un devoir de molester son être pour plaire à son auteur; on trouve dans toutes les églises modernes, un très-grand poêle pour corriger l'âpreté du froid, et des marche-pieds en paille nattée, pour intercepter l'humidité du pavé.

Je fus, avant-hier voir le jardin de Vaux-Hall, situé à demi-lieue de Westminster, au sud de la

Tamise. C'est un vaste terrain planté d'arbres, dont les alignemens forment de superbes et très-agréables promenades. Devant ce petit bois d'agrément, est un espace circulaire, fermé par des loges de huit à dix pieds de long, sur sept ou huit de profondeur, décorées, chacune d'un grand tableau, et garnies de bancs, et d'une table pour ceux qui veulent souper. Au centre est un amphitéatre, où se placent les musiciens et chanteurs, et sur la gauche un immense salon, où se réfugient les promeneurs, en cas de pluie. Le salon, les loges, l'emplacement circulaire, et les allées du bois, excepté deux ou trois, sont éclairés par quinze ou dix-huit cents lanternes. Les statues, en petit nombre, ne méritent qu'un rapide coup-d'œil; les peintures des loges sont médiocres, mais les deux tableaux du salon qui représentent, l'un, le triomphe de la marine Angloise, l'autre, la conquête du Canada par le général Amherst, sont d'une grande beauté; et le plaisir qu'ils me firent, comme morceaux de composition et d'exécution, dicta vraisemblablement ma réponse à un gentilhomme Hanovrien, avec lequel je faisois cette course. *Les Anglois*, me dit-il, *n'ont pas moins d'actions éclatantes à mettre dans leurs annales que les autres peuples de l'Europe; mais, en vérité, ils multiplient tellement les trophées, que l'étranger répugne à leur rendre*

hommage. — Je ne suis pas cet étranger, lui répondis-je, en souriant; *la modestie n'est pas moins louable dans un corps que dans les individus, cela est incontestable; mais je crois que sous le régime républicain, la jactance du gouvernement a principalement pour but d'exciter cette exaltation de l'esprit qui fait les héros; et, en faveur de ce motif, je pardonne à l'Angleterre ce grand nombre de monuments d'orgueil, quoique érigés, pour la plupart, aux dépens de l'amour-propre François....* Ce jardin n'est ouvert que l'été, alors il rassemble toutes les classes de citoyens; et si la gaieté, étrangere au physique, comme au moral Anglois, n'y communique pas aux sens ce léger délire qui est une nuance momentanée du bonheur, la beauté grave du lieu, la tranquille satisfaction de chaque individu, perdant doucement ses heures de repos, et le sentiment d'égalité qui permet à l'ame de l'indigent de jouir même de l'aspect de l'opulence, donnant à toutes les physionomies une expression calme, doivent faire, de ces assemblées, un tableau vraiment intéressant; ce fut, du moins, l'idée que je me formai des belles nuits de ce jardin, en parcourant à pas lents des beautés que l'âpre hiver réduisoit au seul trait. L'entrée de Waux-Hall, destiné à tous les états, ne coûte qu'un schelling; mais le thé, les raffraîchissemens et les soupers y sont d'un prix excessif. Comme aux

spectacles, et dans tous les lieux d'assemblées publiques, on n'y connoît ni gardes, ni moyens de police; le citoyen est sous la protection des citoyens, et nuls troubles, nuls tumultes n'en font souhaiter l'emploi; mais, autant l'individu est à l'abri de toute insulte dans l'enceinte du jardin, autant il doit craindre le trajet de l'espace qui le sépare de sa maison; si son peu de fortune lui interdit la ressource d'une voiture; alors il n'est plus protégé que par les Watch-Mans; et, comme je vous l'ai dit, dans une de mes précédentes lettres, les vols se commettent souvent entre deux gardes, sans que ni l'un ni l'autre en soit averti.

Je revins à Londres, très-satisfait des lieux que j'avois visités; je déposai mon compagnon chez lui, et je me fis conduire à Renélagh, autre jardin construit sur la rive gauche de la Tamise, près de Chelséa: quoique publique, cette promenade n'est cependant fréquentée que par deux classes de citoyens, la noblesse et la bourgeoisie opulente; et on y va plutôt pour faire partie du spectacle, que pour s'y promener. Les jardins sont peu spacieux, mais très-variés et parfaitement éclairés. Le salon est une magnifique rotonde de près de deux cents pieds de diametre, sur trois étages d'élévation. Sa décoration, éclairée par la multitude de lumieres qui jaillissent, soit des lustres, soit des cordons symétriques, doit

offrir un coup-d'œil ravissant ; l'aire est couverte de bancs et de tables, assez espacés pour ne point gêner ceux qui s'y croisent en tous sens. Le pourtour du rez-de-chaussée est divisé en loges, séparées par des colonnes qui supportent l'étage supérieur. Chaque loge contient une table et des sieges, pour se reposer et prendre le thé, le café ou le chocolat, seuls alimens qu'on y délivre ; et dans le fond est une statue peinte à fresque, dont le nom sert de renseignement pour les rendez-vous. Le second étage, décoré de pilastres, est également divisé en loges ; mais dont des treillages ferment, à volonté, le devant ; et le troisieme est un attique, formant galerie seulement. A l'un des points de la circonférence de ce salon est un amphithéatre pour un orchestre. Le prix d'entrée est une demi-couronne, trois livres tournois. Le costume des promeneurs, moins simple que celui du Waux-Hall, n'est cependant pas parure ; et ce demi-négligé me paroît devoir donner un charme de plus au tableau.

Tels sont les principaux objets que le matériel de Londres offre à la curiosité des voyageurs. Vous serez peut-être étonné de ne pas trouver dans leur nombre, le palais du roi, celui du parlement, l'hôtel-de-ville, ceux des spectacles, &c. La raison de cet apparent oubli, est que j'ai cru ne devoir vous entretenir que des édifices qui, par

leurs rapports avec la belle architecture, ont des droits à l'attention de l'amateur des arts. Les autres n'ont de remarquable que leur destination. Le palais Saint-James est un amas informe de bâtimens, en briques, sans accord, sans ornemens et sans ordre d'architecture : Charles Premier en avoit fait commencer un, celui de Witte-Hall, qui eût été un modele pour l'Angleterre, peu riche en édifices du bon genre; mais abandonné à sa mort, il n'en existe que le pavillon qui lui servit de prison, et ses successeurs habitent l'ancien palais, dont l'extérieur annonce plutôt une manufacture que l'habitation d'un souverain. L'hôtel-de-ville, nommé *Guild-Hall*, n'offre rien de plus magnifique; son importance, cependant, auroit dû le soustraire à l'absorbant des idées générales de simplicité : il est le siege de différentes cours de judicature; le lieu d'assemblée pour l'élection des maires, aldermans et autres officiers de la Cité, ainsi que de ses quatres représentans aux communes, et celui de différentes cérémonies et fêtes publiques. Je ne fus pas plus satisfait de son intérieur que de sa façade; il n'a de remarquable qu'une très-vaste salle, barbarement décorée de deux hideux géans, grossiérement sculptés en bois. On y voit aussi les portraits de quelques lords maires, et deux monumens en marbres, dont l'un, celui de M. Pitt, mort comte de

Chatam,

Chatam, me flétrit le cœur. Son époque fut la déclaration de l'avant-derniere guerre, et son motif, l'avantage que retira l'Angleterre de la nature de cette déclaration, proposée par M. Pitt. Vous savez que la maniere dont elle se fit fut de s'empater de tous les navires François qui se trouvoient en mer, désarmés sur la foi des traités: Oh! je vous avoue, que cette sanction donnée par la nation entiere à une violation aussi manifeste du droit des gens, est, dans ma façon de penser, un trait bien caractéristique. Qu'un ministre se permette de sacrifier ses principes d'équité à l'intérêt général, je le plains, comme une victime dévouée à l'intérêt général; mais que tout un peuple applaudisse à un manque de foi; qu'il érige en monument sa coupable reconnoissance, et que par les honneurs rendus à un ministre criminel, il encourage ses successeurs à n'avoir pour mesure de leurs déterminations politiques, que ses seuls intérêts; c'est ajouter au mépris des loix primitives de l'honneur une insouciance, non moins coupable, de l'opinion des hommes. D'ailleurs, l'aspect de ce monument me blessa sans m'étonner; devenu marchand, le peuple Anglois ne peut, désormais, avoir d'autre principe animateur que le plus vil des intérêts; et à Londres, comme à Carthage, l'amour de l'or doit trafiquer indifféremment des actions humaines et des ver-

tus morales, comme des productions de la nature et de l'industrie. Montesquieu l'a dit de la rivale de Rome, et le tableau de l'existence de toutes les sociétés marchandes confirme cette affligeante vérité.

Adieu : je vous embrasse, vous et Jules, avec toute la tendresse d'une ame aimante par essence. Adieu.



LETTRE VII.

Londres, le ... 1784.

LORS de mon voyage dans le nord de l'Europe, mon premier soin, en arrivant à Berlin, fut, non de vous envoyer le portrait gravé du roi de Prusse, mais de faire copier aux trois crayons, et par un véritable artiste, le portrait le plus ressemblant de ce prince; parce qu'en effet, en lisant mes lettres sur le système politique, militaire et social des Prussiens, il étoit intéressant d'avoir sous les yeux les traits, et sur-tout le caractere de physionomie de l'homme dont le génie avoit modifié leur organisation civile, leur avoit donné un mouvement nouveau, et le maintenoit, l'accéléroit ou le ralentissoit sur le thermometre des circonstances. Je n'avois pas cru nécessaire de vous faire passer la figure de George III; mais, puisque vous le desirez, vous le trouverez dans mon premier paquet, avec ceux de M. Fox, et du lord Nord, ses ministres.

J'ai enfin terminé mes recherches sur le théatre Anglois, et vais vous en offrir le précis. Les pieces de ce théatre qui ont été faites avant 1592, étant tombées dans un oubli qui a enveloppé jusqu'à leur titre, il paroît que Dryden a eu raison de

regarder Shakespear, qui travailla à cette époque; comme le pere des muses tragique et comique de l'Angleterre. Tout ce qu'on peut recueillir des siecles précédens se réduit au nombre des salles de spectacles, à la forme de deux, aux temps où elles s'ouvroient, et à la composition des troupes de comédiens: il y avoit dix théatres dans Londres, quatre nommés maisons privées, et six sous le titre de théatres publics.

Deux de ces salles de spectacle étoient permanentes, les autres changeoient d'emplacement au gré des comédiens, qui dressoient ordinairement leur théatre dans la cour d'une auberge, sous la protection d'un grand seigneur. Les théatres stables étoient, pour l'hiver, la maison privée de Blak-Friars, où l'auditoire étoit en général bien composé; et, pour l'été, le globe, situé au sud de la Tamise, dans une enceinte, intérieurement circulaire, et extérieurement exagone, partie couverte en roseaux, partie à ciel-ouvert; les représentations s'y donnant pendant le jour: le prix des places étoit de six sous au parterre, et de douze dans les loges; pour ces deux théatres qui appartenoient à la même troupe, dont les membres, long-temps qualifiés du titre de valets du lord. Chambellan, prirent, en 1603, celui de valets du roi. La distribution de toutes les salles étoit la même; un théatre, occupant la quatrieme par-

tion de l'intérieur ; un orchestre, assez étroit ; un parterre, garni de bancs ; et, dans le pourtour, des loges qu'alors on nommoit chambres. Indépendamment de ces places, les beaux esprits et les critiques, en trouvoient sur les deux côtés de l'avant-scene, où le prix des chaises étoit de six et douze sous, et où les valets de théatre leur apportoient des pipes et du tabac, comme à ceux qui étoient dans les loges. Le théatre étoit, comme le plancher des maisons particulieres, jonché de roseaux. La toile étoit un rideau, supporté par une tringle de fer, ainsi que celui d'une tribune ou balcon, placé dans le fond du théatre, et sur laquelle se débitoit la majeure partie des dialogues. Il n'y avoit point de coulisses ; Inigo Jones, fameux architecte du regne de Charles Premier, offrit à Oxford, dans la représentation d'une farce, la premiere décoration mouvante, connue en Angleterre. Jusque-là, toute la méchanique des théatres se réduisoit à une trappe pour les diables ; et un fauteuil suspendu pour la descente perpendiculaire, et l'ascension de Dieu, de la Vierge et des Saints. Dans la piece de Henri VIII, lorsque ce prince est surpris dans son cabinet, par le duc de Norfolk, la direction de la scene, volume premier, édition de 1623, imprimée sur le manuscrit de Shakespear, porte : *Que le roi tirera le rideau, c'est-à-dire, l'ouvrira ; il sera assis, et*

paroîtra lire attentivement. Ce qui prouve qu'au temps du Corneille de l'Angleterre, il n'y avoit encore ni coulisse, ni changement de décorations; en effet, celui des lieux n'étoit indiqué que par un écriteau accroché à la muraille du fond, ou par des rideaux, qui, tirés, découvroient des acteurs supposés être dans un endroit différent de celui qu'occupoient les derniers acteurs disparus; ou enfin, par des meubles qu'on apportoit selon l'indication qu'en donnoit l'auteur dans son manuscrit, comme un lit de repos, pour désigner une chambre à coucher; des coussins, s'il s'agissoit de représenter la salle où s'assembloit le sénat Romain, &c. &c. D'ailleurs, si le génie de la méchanique étoit encore à se développer, le ridicule des moyens employés n'en étoit pas moins généralement connu et senti; sir Philip Sidney, écrivant sur le théatre Anglois, disoit: *Tantôt vous voyez trois dames se promener en disant qu'elles vont cueillir des fleurs; et voilà le spectateur obligé de croire la scene métamorphosée en jardin. Un moment après d'autres acteurs viennent dans le même endroit, s'exprimer comme s'ils étoient battus par la tempête; et vous devez croire que vous entendrez le siflement des vents, que vous avez sous les yeux une mer en courroux, des rochers, un vaisseau qui s'entr'ouvre, &c. &c...* Au surplus, l'usage ordinaire étoit de tendre la scene en noir, pour les

tragédies : le ciel étoit peint en bleu, et le théatre éclairé par un lustre, auquel succéderent des plaques de bois, garnies d'une bobeche en fer-blanc, qui ont subsisté jusqu'en 1765, au retour du voyage que le célebre Garrik fit à Paris.

Le nombre des personnages introduits dans chaque roman théatral, avant Shakespear, et par lui, obligeoit les acteurs à se reproduire, ce qui a lieu encore, quelque considérables que soient toujours les troupes. L'orchestre n'étoit composé que de trompettes, cors et hautbois : avant qu'on tirât le rideau, la musique donnoit trois fanfares, qu'on appelloit des sons ; ensuite paroissoit un acteur, enveloppé d'un manteau noir, qui débitoit un prologue, et la piece étoit constamment suivie d'un épilogue. Les acteurs portoient des perruques et des masques, lorsqu'ils avoient à rendre des rôles de tyrans ; et jusqu'en 1655, ceux de femmes furent remplis par des hommes. Kinaston, comédien du dix-septieme siecle, fut cité par un auteur contemporain comme *une parfaite beauté théatrale. Il faisoit*, dit cet auteur, *une telle illusion, particuliérement dans les rôles d'Antiope et d'Aglaure, que lorsque madame Beterlon, la premiere femme qui ait paru sur le théatre Anglois, et celles qui l'imiterent, offrirent au public des objets de comparaison ; il ne perdit rien de sa réputation.*

L'usage d'une petite piece, après la grande, n'étoit point connu, non à raison de la longueur de celle-ci, puisqu'elle étoit toujours suivie d'un divertissement donné par des sauteurs, des joueurs de gobelets ou des danseurs à la Moresque; mais parce que les auteurs ignoroient encore l'art de renfermer dans de petits cadres assez d'incidens pour rendre l'intrigue intéressante. Après l'épilogue, on faisoit une priere pour le protecteur de la troupe, pour le roi et pour la reine; d'où, sans doute, est venu l'usage de mettre dans les affiches des spectacles la priere : *Vivant Rex et Regina.*

Il paroît, par un ouvrage intitulé : *L'Ecole des abus*, que les représentations se donnoient particuliérement les dimanches et jours de fêtes; d'où je suppose que c'est le luthéranisme qui a proscrit cet amusement pendant les jours du Seigneur, d'autant qu'on voit que l'usage en subsistoit encore la troisieme année du regne de Charles Premier, par un passage d'un auteur contemporain. Au temps de Shakespear, le spectacle commençoit à une heure, et fut retardé jusqu'à trois en 1667. Ce genre de plaisir étoit fort suivi, et on se rendoit dans les salles de très-bonne heure pour y avoir place; c'est du moins ce qu'indique une ancienne satire, sur le vacarme qu'y faisoit le peuple, en fumant et buvant de la bierre au pitt, pendant que la noblesse jouoit aux cartes dans les

loges. Les comédiens formoient une compagnie d'associés, dans laquelle chacun d'eux étoit vraisemblablement classé par le talent. Les auteurs vendoient leurs pieces aux comédiens; et le prix fixé par l'usage étoit, ou vingt *nobles*, valant six livres treize sous sterlings, ou le produit de la troisieme représentation.

Telle est la premiere époque du théatre Anglois, qui a subsisté dans toute sa barbarie jusqu'en 1765 ; d'ailleurs les changemens dus à Garrik, après son retour de Paris, ne l'ont pas, à beaucoup près, mis en ligne avec le nôtre ; l'établissement d'un spectacle François à Londres, pourroit, seul, l'élever au degré de perfection dont nous offrons inutilement l'idée aux voyageurs de cette isle ; et la haine nationale rejette ce moyen hors du cercle des possibles.

Les salles des spectacles de Londres sont, aujourd'hui, réduites à trois; Drurylane et Coven-Garden, ouvertes l'hiver, et Hay-Market, à la clôture des deux autres. Quoique modernes, ces salles n'ont point cette coupe arrondie qui satisfait la vue et procure au spectateur une position commode; elles sont peu spacieuses et de forme carrée. La construction des loges est grêle, la décoration mesquine, et l'ensemble n'a ni la gravité, ni le majestueux qui doivent caractériser un édifice public. La distribution des places differe

peu de celle de nos petits spectacles du boulevard : un parterre, garni de bancs, trois étages de loges sur les côtés, et trois galeries graduelles dans le fond. Quant au ton qui y regne, celui de nos spectacles forains est infiniment plus décent; on chante, on siffle, on hurle, on boit, on mange des oranges, et on en jette l'écorce droit devant soi, sans intention, d'ailleurs, d'insulter celui dont la joue en est atteinte, et personne ne s'en formalise.

Le théatre est assez profond, et les décorations d'une grande vérité; mais, par une bizarrerie inimaginable, leur mouvement en est encore à la premiere idée, malgré les modeles offerts par l'étranger, et le degré de perfectibilité où l'art de la méchanique est porté en Angleterre : les coulisses, les fonds, les pieces détachées, tout est lourdement poussé, traîné ou retiré; et le défaut d'unité de temps et de lieux, commun à tous les ouvrages dramatiques Anglois, nécessitant quelquefois, jusqu'à vingt-cinq, trente et quarante changemens de décorations, dans le cours de la même piece, il résulte que loin de concourir à l'illusion, elles alterent l'intérêt en montrant toujours l'histrion sous le masque et le costume du héros au sort duquel la sensibilité alloit s'attacher. A ce premier défaut s'en joint un second plus choquant encore; c'est l'extrême insouciance des acteurs sur la vraisemblance des entrées, des sorties, des scenes muettes

et des *aparté* ; ils entrent presque toujours par la premiere coulisse, qui est une porte, et souvent ensemble, par les deux côtés opposés, sans que rien ait précédemment indiqué le pourquoi de cette rencontre à point nommé. Au dernier couplet de la scene, ils commencent à reculer respectivement jusqu'à la coulisse d'entrée, s'ils doivent sortir séparément, ou ils s'y acheminent par des pas de côté, s'ils ont à disparoître ensemble ; et le grand art des sorties est de calculer tellement les pas à faire, que le dernier mot soit articulé et entendu du spectateur au moment où il perd de vue les acteurs. Alors, on entend le son d'une cloche destinée à avertir les acteurs qui doivent paroître, et qui, après avoir laissé la scene déserte pendant quelques minutes, entrent comme ceux qu'ils remplacent, sortent de même, et jettent sur l'action un froid que dissipent, à peine, les monologues sublimes, et les scenes vraiment pathétiques, dont abonde le théatre Anglois. L'expression de la scene muette semble leur être inconnue, défaut d'autant plus frappant, qu'ils sont extrêmement grimaciers, et toujours au-delà du sentiment ou de la pensée, par le jeu de la physionomie, sans accord avec l'habitude du corps, dont les mouvemens, rarement naturels, toujours sentant l'étude du miroir, ne sont cependant jamais agréables. Quant aux *aparté*, c'est le dernier

degré du ridicule. Lorsqu'un des acteurs veut se parler à lui-même, les autres le devinent, se retirent obligeamment, quelquefois même dans le fond du théatre, ou ils se promenent, et reviennent quand le couplet est achevé. Enfin, tel est le peu de connoissance que les acteurs Anglois ont de la délicate civilité qui constitue le bon ton, que lorsqu'un des interlocuteurs quitte la scene, s'il ne se trouve pas placé du côté par lequel il doit sortir, c'est toujours la ligne la plus droite qu'il prend; et sans égards, ni au rang, ni au sexe, il passe gauchement devant ceux qu'il laisse. Quant à la déclamation, qui ne m'est nullement familiere; et au mérite des acteurs, qui n'ont été formés ni en France, ni pour des François, je ne peux vous parler que de l'impression qu'ils ont faite sur moi, et sous ce rapport, je ne vous en donnerai qu'une idée désavantageuse : aux applaudissemens qu'ils reçoivent, un étranger hésite à leur refuser le titre de grands comédiens, et cependant ils ne le sont point pour lui. Je ne les ai sentis tels que dans les situations, les seules situations où ils ont à peindre les violentes commotions de l'ame : Oh! alors, il est incontestable qu'ils ont, de plus que les comédiens François, une décomposition du visage, et deux ou trois sons, qui ajoutent un trait au terrible du geste, de l'attitude et de la voix. Ces sons, imités, je crois, par M. Gluck, sont, je ne saurois

le définir autrement, le cri de miséricorde que jette une ame douce, parvenue au dernier période des souffrances. La premiere fois qu'ils frapperent mon oreille, je me sentis trop violemment froissé, pour songer à les analyser; mais y réfléchissant quelques jours après, et me rappellant qu'ils n'étoient point nouveaux pour moi, qu'ils étoient familiers aux Anglois en général, sur-tout aux femmes, je voulus absolument en connoître la cause, et la trouvai enfin dans leur physique. En effet, c'est incontestablement à la seule habitude que chacun de nos organes doit d'exceller dans un des genres qui lui sont propres; or, l'habitude des accens plaintifs ne peut être contractée que par une nature foible et craintive; et le peuple, qui possede à un certain point la faculté des accens implorans, ne doit être doué que d'une très-petite portion de courage naturel ou de tempérament. Le lion blessé rugit, la biche aux abois répand des larmes.

L'Angleterre a, dans ce moment-ci, trois sujets admirés: madame Sidons, dont le talent n'a de bornes que le goût national; M. Anderson, qui n'a pas profité autant qu'il l'auroit pu de l'étude du célebre Garrick, et madame Cratfort, dont la réputation est sinon usurpée, du moins un peu outrée. Quant à leur génie, indifférent, en lui, pour le voyageur qui n'arrête ses réflexions sur les individus que comme sur des parties qui constituent

un tout intéressant, il ne fixeroit point mon attention, si la maniere de l'apprécier ne devoit pas me donner la mesure de celui des Anglois, relativement aux ouvrages dramatiques. Les comédiens ici, ont eu, dans tous les temps, l'abusive prérogative d'arranger, à leur gré, les pieces même du grand Shakespear; d'y ajouter ou d'en retrancher des scenes entieres. Si, en effet, cet étrange droit étoit considéré comme une émanation de la liberté anglicane, qui veut que chacun fasse de sa propriété ce que sa raison, ou sa manie lui suggere; ma réflexion s'arrêteroit sur eux; je ne pourrois juger que leur seul génie, par la maniere dont ils corrigent les ouvrages de leurs poëtes. Mais, si les comédiens, quoiqu'acquéreurs, et très-réellement propriétaires des pieces de théatre, ne sont cependant que les complaisans du peuple qui leur donne du pain; alors, la même mesure qui me donne une exacte connoissance de leur génie, me servira à apprécier celui des spectateurs; et lorsque je verrai dans le roi Léar, de Shakespear, retrancher le mariage de Cordelia avec le roi de France, moyen sentimental, par lequel le poëte amene la guerre en Angleterre, et comble, par une défaite, la mesure des malheurs de ce prince; lorsque je verrai substituer à cet incident naturel et noble, une froide intrigue entre cette princesse et le fils du duc de Glocester; lorsque je verrai cette Cor-

delia, que Shakespear occupe en France à armer les sujets de son époux contre des sœurs ingrates et atroces envers leur pere; lorsque je la verrai, travestie par les comédiens en vagabonde pastourelle, errer dans les montagnes, tout exprès, pour y avouer une romanesque tendresse à son amant qu'elle y rencontre caché sous des haillons de fou-mendiant; lorsqu'au lieu de voir l'octogénaire Léar succomber, enfin, avec dignité, sous le dernier coup du sort qui lui ravit Cordelia : j'appercevrai ce prince au fond d'un cachot, étendu sur la paille du vil scélérat, avec sa fille, prisonniere comme lui; et frémissant à l'aspect du bourreau qui paroît suivi de trois valets, tenant des cordes pour l'étrangler. Lorsque je verrai ces bourreaux le saisir dans les bras de Cordelia, le tirailler; et cependant le combat, ou, pour mieux dire, ce dégoûtant débat finir par la mort de deux de ces vils personnages, tués par un vieillard qui peut à peine se soutenir; enfin, lorsque je verrai terminer toutes ces scenes, décousues, invraisemblables et révoltantes, par un froid mariage de la princesse avec son amant; je dirai que Shakespear n'est senti ni par les comédiens, qui le mutilent, ni par les spectateurs, qui, non-seulement le souffrent, mais y applaudissent, et souvent avec enthousiasme. Je dirai que les honneurs de l'apothéose décerné à ce grand homme, lui ont été offerts par

l'orgueil, et non par le sentiment, sur la parole de quelques hommes de lettres et des étrangers, et non par le cœur et le génie d'une nation évidemment insensibles à ses véritables beautés.... Aussi, s'ils ont eu un Corneille, ils sont encore à attendre un Moliere, un Racine, un Crébillon, et un Voltaire.

Adieu : j'ai fait partir, samedi dernier, une petite caisse contenant les œuvres complettes de Richardson et de Fielding ; elle est à l'adresse du C.... G.... marquée D T. *Livres.* Vous trouverez une bien grande différence entre l'original et la traduction ; cependant quelques soient les beautés nouvelles que vous y appercevrez, ne croyez pas être en état d'apprécier ces ouvrages à leur juste valeur ; ils n'ont point été faits pour vous, ils renferment une infinité de détails moraux et philosophiques, qui, présentés sous des usages locaux, qui ne sont point dans votre maniere d'être d'habitude, ne frapperont aucune de vos fibres, ou ne leur feront raisonner que des dissonances ; et vous ne sauriez les juger pleinement sur les affections éprouvées : d'ailleurs, malgré cette impuissance à leur assigner la place qui leur appartient dans les archives du génie, vous les reconnoîtrez infiniment supérieurs à ceux de nos innombrables romanciers. Le roman, en France, étant encore courbé sous la verge de l'opinion,

n'est,

n'est, en quelque façon, qu'un enfant désavoué de l'imagination, avec lequel le lecteur badine, mais en secret, mais sans oser convenir qu'il a le goût des romans; et dès-lors, nuls motifs d'efforts pour perfectionner un genre qui, dans l'opinion générale, ne peut classer l'homme de lettres qu'au dernier rang de la littérature. En Angleterre, au contraire, l'imagination lente et froide du lecteur, même adolescent, ne s'élevant jamais entre la réflexion et le trait moral de chaque incident; et le roman étant considéré comme le tableau-exemple des vertus privées, le romancier, devenu moraliste, écrit pour les mœurs, dédie son ouvrage à la nation, le présente à tous les âges; et, commandant à la reconnoissance, reçoit le tribut d'éloge qui doit lui former des successeurs dans la carriere qui l'a conduit à l'immortalité. Adieu, mille et mille, et encore mille tendresses à vous et au bien-aimé Jules: Adieu.



LETTRE VIII.

Londres, le..... 1784.

TOUT ce qui a un but moral est épuré par l'intention; ne soyez donc pas effarouchée, mon amie, des scenes dans lesquelles vous allez m'appercevoir. Je n'avois encore considéré les Anglois que sous les faces toujours éclairées; j'ai consacré la journée d'avant-hier à l'observation de celles dont l'œil délicat est repoussé par la grossiéreté ou l'opprobre. Je sortis le matin pour visiter les tavernes à bierre; et enveloppé d'une redingotte propre, mais commune aux ouvriers, j'entrai dans une vaste salle basse, dont l'ensemble matériel fixa ma premiere attention. Les tables, les bancs, les vitres, les pots d'étain, tout, généralement, étoit d'une propreté égale à celle des meubles d'un café. Le plancher étoit sablé, et nulle odeur de lie de vin ou de bierre, ne corrompoit l'air de ce rendez-vous de la derniere classe des citoyens : je ne fus pas long-temps à en reconnoître la cause, l'extrême incommodité attachée à l'usage du charbon de terre, qui nécessite l'ensemble des habitans de cette isle à une propreté portée jusqu'au travail ; cependant, comme j'en jouissois, je leur en fis machinale-

ment un mérite ; car c'est en vain qu'on a contracté l'habitude des réflexions ; le *moi*, ce puissant *moi*, est toujours le moteur des premieres vibrations qui constituent les affections morales : on peut bien rire de lui, lorsqu'il a déraisonné ; mais l'empêcher de prendre le premier la parole ; oh ! c'est la chose impossible. Et je sus confusément bon gré aux Anglois, d'être ce que leur imposoit l'absolue nécessité, parce que je jouissois des avantages de cette propreté forcée.... Je demandai de la bierre, je me plaçai devant une table, le dos au mur, et mes yeux se fixerent sur les êtres, nouveaux pour moi ; dont j'étois entouré.

A ma droite étoient quatre compagnons artisans, qui raisonnoient, avec gravité, sur de petits événemens particuliers à eux. Ces événemens étoient tels que des François en eussent ris aux éclats ; mais le pot de bierre se vuidoit inutilement ; la gaieté n'étoit point au fond. A ma gauche se trouvoit un homme de cinq à six pieds de circonférence ; à courte et large perruque rousse, le chapeau sur la tête, l'air froid, les mains dans ses poches, les jambes écartées, et l'esprit, ma foi, je ne sais où ; car il m'offroit une parfaite image de la matiere en repos ; il ne fumoit, ne buvoit, ni ne lisoit ; cependant il existoit ; et rapprochant de sa maniere d'être celle

que j'avois remarquée dans une foule d'individus Anglois que, jusque-là, j'avois cru des penseurs, je me sentis subitement entraîné par l'idée que cette existence apathique pourroit bien être une maladie nationale. A deux pas de cet homme, sur le même banc, étoient trois matelots et un artisan : ils lisoient, chacun pour son compte, les feuilles du jour ou de la veille, et paroissoient être respectivement nuls les uns pour les autres, jusqu'au moment où l'un d'eux, plaçant son papier sur la table, prenoit le pot de bierre, avec l'air distrait de la réflexion, le portoit à ses levres, et le présentoit ensuite à son voisin. Plus loin étoit un grouppe de marins, les uns debout, les autres assis, accoudés sur une table, et la tête en avant, écoutoient avec intérêt un nouveau débarqué : quatre ou cinq cochers de places buvoient ensemble de l'eau-de-vie, debout, le fouet sous le bras, regardant apathiquement autour d'eux, ne proférant pas une parole, et ayant l'air d'être tout eau-de-vie, comme la statue de l'abbé de Condillac étoit rose en respirant les parfums de cette fleur, avant le développement du second, troisieme, quatrieme et cinquieme sens : vis-à-vis quelques porte-faix et plusieurs matelots raisonnoient avec véhémence, mais sans confusion, sur les conséquences du bill de M. Fox, pour la compagnie des Indes, et ce

fut sur ce petit cercle que s'arrêta mon attention. Il me paroissoit bien extraordinaire d'entendre traiter des matieres de cette importance, par une classe de citoyens que sa maniere d'être sociale semble devoir vouer à la plus crasse ignorance. Quelle fut ma surprise, lorsque sous l'âpre style de la grossiéreté, je trouvai, si-non l'éloquence parlementaire, du moins la justesse du raisonnement. Il n'y avoit que quatre ou cinq personnes qui parloient dans ce cercle, objet de mon étonnement; et ne pouvant; peut-être par amour-propre, me persuader que ces hommes, dont les connoissances politiques feroient honte à la majeure partie de ce qu'on appelle homme instruit dans la bonne compagnie de France, fussent réellement des ouvriers, gagnant leur vie d'un travail manuel; je m'arrangeois pour croire que ceux que j'entendois étoient des émissaires de l'un et l'autre parti, lorsque la scene et mes idées changerent tout-à-coup, par les suites d'un démenti donné à un de ceux qui discutoient, par un homme qui, jusque-là, le coude sur la table et le menton dans sa main, avoit écouté en silence, et avec l'air d'un assez tiede intérêt. Après quelques imprécations respectivement lâchées contre les partisans du roi et ceux de Fox, les injures devinrent personnelles; ils se défierent, sortirent, choisirent des seconds, mirent habits

bas, et se battirent devant la porte, au milieu d'un cercle dont je faisois partie, et dans l'enceinte duquel étoient les deux seconds, non pour se battre en même-temps, mais pour juger les coups, et relever promptement celui des deux champions qui étoit porté à terre. Ceux-ci me parurent devoir être parfaitement exercés à ce genre de combat, qui est soumis à des regles de rigueur : les deux champions, changeant alternativement de position, ont les bras dans un mouvement continuel : l'un élevé et plié horizontalement à hauteur du visage, est opposé aux coups portés ; l'autre, également plié, mais tombant, et le coude en arriere, lance le poing fermé contre la poitrine ou le visage de l'adversaire ; d'ailleurs le coup est bon et loyal, quelque partie du corps qu'il atteigne ; mais il est mauvais, s'il a été porté, ou lorsque l'ennemi chanceloit, ou pendant qu'il se relevoit ; ce qui est décidé par les seconds, qui, dans ce cas, le discutent. S'ils s'accordent à trouver le coup déloyal, alors le combat cesse, et les huées des spectateurs punissent le coupable : mais s'ils sont d'avis opposé, ils se battent à leur tour. Le combat duroit depuis près de dix minutes ; les deux champions étoient tombés chacun trois ou quatre fois, et on distinguoit à peine l'expression de leur visage, meurtri et ensanglanté, qui, jusque-là, n'é-

toit point celle d'une fureur aveugle, mais d'un courage réfléchi, quoique grossier, et même un peu féroce : l'un des deux fit un saut en arriere, et demanda quartier : je crus que l'adversaire alloit l'abandonner à la risée, en chantant sa victoire par des bravades ; quel fut mon étonnement lorsque je le vis lui tendre la main, secouer fortement la sienne, expression d'attachement chez les Anglois de tous rangs ; et que je les entendis se réconcilier avec un ton d'estime, qui me fit d'autant plus d'impression, que l'objet de leurs éloges respectifs n'étoit ni la force, ni l'adresse qu'ils venoient de déployer, mais la seule valeur. Oh ! ce dernier trait me confondit, et je rentrai dans la taverne, peut-être, oui, peut-être, humilié, de trouver dans cette classe abrutie une noblesse naturelle, si rare dans la sphere d'où nous daignons à peine jeter un regard sur elle.... ; je le sentois et d'autant plus vivement, que la veille chez un homme de qualité, j'avois été témoin de la scene la plus dégoûtante. Un grand seigneur, qui n'est point Anglois, avoit amené chez lui, la semaine derniere, une fille : et quelle fille, bon dieu ! précisément du coin de la rue ; car c'est toujours dans le sérail des cochers de fiacres que ce grand seigneur jette le mouchoir, par goût, dit-il, autant que par économie. Pendant qu'on le déshabilloit, la future

dispensatrice de son bonheur comparoît tristement la masse informe des chairs putréfiées qu'elle auroit à animer ; et le jeune Hercule qui faisoit le service de la chambre ; elle soupira, mais ce soupir ne tempéra point le froissement de ses sens que pressoit le dégoût, qu'électrisoit le desir ; et le besoin prenant étourdiment la parole, il lui échappa un éloge sur la taille d'espoir du nerveux domestique. Ce n'étoit pas tout-à-fait une comparaison ; mais le noble orgueil du maître la fit à l'instant pour elle, et il grinça des dents ; (c'est sa maniere d'exprimer les légers mécontentemens qu'il éprouve.) Le lendemain, ce laquais fût trouvé d'une gaucherie assommante, le surlendemain, on le trouva un sujet très-réellement détestable ; et le troisieme jour, on lui apperçut un ton avantageux qui tenoit de l'impertinence : on croyoit même l'avoir surpris regardant alternativement les jambes gorgées du grand seigneur, et sa jambe noblement prononcée ; d'ailleurs, on étoit sûr de l'avoir vu rire devant un miroir pour admirer ses dents, immédiatement après avoir resserré les fils du ratelier de son maître... Enfin, le cinquieme ou le sixieme jour, ... mon étoile m'avoit malheureusement conduit chez lui ; il m'avoit gravement conté ses importans sujets de plaintes ; je lui avois très-sérieusement répondu qu'il étoit de toute impossibilité qu'un valet osât

se croire quelque avantage sur lui, même physique ; il avoit rugi, m'avoit fort assuré qu'il lui feroit baisser pavillon ; me le répétoit encore..... Le laquais entre ; son maître lui lance un regard foudroyant ; et le foible baisse les yeux : il range la toilette de monseigneur ; prend son faux toupet, le regarde : (hélas ! il ne songeoit qu'à en réparer le désordre ;) mais le monseigneur croit qu'il le compare, avec orgueil, à la belle chevelure qui pare sa tête ; il le croit, rougit, pâlit, se leve, va à lui, prend l'à-plomb du combat, et lui dit, en balbutiant de fureur : *Vous avez deux pouces de plus que moi, je le sais ; mais je suis plus fort que vous, et je vous le prouverai.* Je frémis ; je crus qu'il alloit lui proposer de *boxer ;* mais cette crainte fut gratuite ; en s'abaissant jusqu'à lui, il n'entendoit pas se départir des avantages de son rang ; lui prouva qu'il étoit un grand seigneur, en lui lançant un coup de pied dans le ventre ; et le battu s'étant retiré, en maudissant, à coup sûr, la nécessité où il étoit de manger du pain ; le vainqueur revint à moi, triomphant ; je respirois ; j'ouvrois déja la bouche pour faire entendre à son esprit quelques paroles calmantes ; mais j'avois été prévenu par le sentiment de la supériorité, qui s'étoit chargé du soin d'appaiser la tempête de ses humeurs ; son front s'étoit éclairci ; les plis téné-

breux de ses sourcils étoient disparus ; les mouvemens convulsifs de ses membres avoient cessé, et il ne subsistoit plus qu'un léger tremblement de levres, et quelques flocons d'écume qu'il rassembla et avala... Je le quittai ; le soir je le trouvai à la sortie du spectacle ; il m'aborda, et m'entretint de sa victoire.... Hélas ! elle n'étoit que trop bien gravée dans ma mémoire.... Je reviens à mes plébéïens... ; tout le monde étoit rentré ; j'examinai la figure calme des spectateurs ; et l'usage de ces combats me donna l'explication de la fierté froide et courageuse, qui faisoit la base de leur physionomie. J'avois cependant encore un je ne sais quoi à satisfaire sur cet objet ; je n'éprouvois pas cette calme jouissance qui est attachée à l'entiere connoissance de la chose observée ; et me repliant sur moi-même, je m'apperçus qu'il me restoit des doutes sur la plénitude de courage que j'aurois desiré trouver dans ces hommes qui fixoient mon attention d'une maniere aussi satisfaisante : alors je cherchai à rassembler les idées isolées qui m'avoient été précédemment offertes ; je les rapprochai, les comparai, les liai avec celle du moment, et je ne doutai bientôt plus d'avoir saisi le véritable caractere de leur valeur, en les regardant comme craignant essentiellement la mort, et bravant, par calcul, la douleur des coups ; mais ce n'étoit qu'une opinion, et.......

hélas ! oui ; .... et je sentis mon esprit rapidement croisé par le desir d'être témoin d'un combat à outrance entre ces mêmes champions, et sous les yeux des mêmes spectateurs. ... Quel desir ! .... je tressaillis bientôt de trouver une pareille inhumanité dans ma nature ; et repoussant les idées qui l'avoient fait naître, je ne cherchai pas à approfondir une opinion qui peut être sans fondement, mais qui a du moins bien des probabilités pour appui.

Cet incident avoit rompu le cercle politique ; il ne se reforma pas ; et ceux qui l'avoient composé s'étant dispersés autour de différentes tables, je les vis presque tous s'emparer de quelques papiers publics ; alors je me rappellai la maison de charité où j'avois vu des enfans d'artisans ; et ne pouvant douter que les neufs dixiemes des individus qui m'entouroient n'y eussent reçu l'éducation que j'avois admirée, je ne fus point étonné de l'emploi qu'ils faisoient de leurs momens de repos, dans un lieu qui, en France et partout ailleurs, est le réceptacle de l'ivrognerie et de la plus dégoûtante crapule.

En payant la bierre que j'avois fait semblant de prendre, je m'apperçus que le maître parloit françois à une femme que je supposai être la sienne ; et je lui demandai, dans cette langue, pourquoi je n'appercevois pas de buveurs déterminés dans sa

salle. Il me répondit qu'il étoit de bien bonne heure pour voir des gens gris ; que d'ailleurs l'ivresse étoit assez rare les jours d'œuvres. — Et pourquoi, je vous prie, les jours de fêtes sont-ils donc privilégiés ? — Parce qu'il n'y a des oisifs que ces jours-là ; que le dimanche il n'y a pour le peuple ni travail, ni spectacle, ni même de papiers-nouvelles. — J'entends, il n'a pour ressource que la bierre et l'eau-de-vie ; ce n'est pas assez, et c'est trop : mais comment ceux qui se sont enivrés *le dimanche, n'y reviennent-ils pas le lundi ? — Parce qu'ils ont bu plus par occupation que par goût....* Cette distinction, de la part d'un cabaretier, me frappa ; je le regardai fixement ; et oubliant l'objet de mes questions, je lui demandai s'il étoit Anglois ; .... j'aurois voulu qu'il me répondît qu'il étoit François.

Il étoit onze heures, je me rendis près de la Tour, sur les bords de la Tamise, et j'entrai dans un canot pour me faire conduire au pont de Westminster, d'où je projetois d'aller faire un tour de promenade au parc Saint-James. Un seul matelot conduit ordinairement ces frêles barques ; il s'en présenta deux, sans doute pour me demander un prix plus considérable que le salaire fixé par l'usage. Dans tout autre moment, j'en eus fait sortir un, et avec un ton sec, peut-être même dur ; mais les choses ne nous affectent pas tant

en raison de leur nature, que des dispositions morales et physiques dans lesquelles nous nous trouvons; et mû à la bénévolence, soit par les scenes qui venoient de se passer sous mes yeux, soit par le punch que j'avois pris dans un café; et qui portoit une douce chaleur dans mon sang; je souris en me disant tout bas: ces gens-là sont les mêmes que ceux de la taverne, et sont honnêtes à leur maniere; ils me rendroient la guinée que j'aurois laissé tomber sans m'en appercevoir, et ils me font, sans scrupules, la petite excroquerie d'un scheling, qu'ils croiront fermement avoir gagné par la forme..... Nous nous trouvâmes bientôt au milieu de la Tamise, où les canots se croisent en tout sens, et presqu'en aussi grand nombre que les hommes sur les trottoirs des rues. Cela me donna, au premier coup-d'œil, un léger mouvement d'inquiétude; mais je fus bientôt entiérement rassuré par l'adresse des rameurs, et sur-tout par la douceur des expressions dont ils se servoient pour s'avertir et se demander passage : c'étoit toujours la priere et le remerciement. Vous sentez combien cela dut me paroître nouveau, à moi, François, qui suis accoutumé à n'entendre proférer au peuple, et particuliérement au peuple marinier, que des propos brusques et dégoûtans, des juremens et des imprécations de toutes especes. Voilà, me

dis-je, le produit du concours de l'éducation, du gouvernement et de la morale religieuse. En France, le despotisme des riches s'exhale, au moindre mécontentement, en propos avilissans pour l'homme du peuple qui l'a excité; et ce langage servant de modele au dernier, il l'emploie, à son tour, vis-à-vis ses égaux, mais en le corrompant. En Angleterre, l'homme du peuple, respecté en paroles par le gentilhomme, qu'il repousseroit à coups de poings s'il en étoit vexé, a pour son semblable la même urbanité qu'il trouve dans ses supérieurs. En France, le jeune plébéïen croît et se forme dans la boutique, l'étale, ou le chantier d'un pere déja abruti, et il y prend sa bassesse et son idiome ordurier. En Angleterre, le fils de l'artisan entre dans une école publique, où, sous les couleurs de l'égalité, il reçoit, non-seulement des mœurs, non-seulement une idée vraie des devoirs sociaux, mais la faculté d'entretenir, par la lecture, le sentiment de ces vérités. Dans bien des pays, la religion isole les hommes, en ne les invitant à l'amour du prochain que comme par obligation seconde. En Angleterre elle le leur prescrit rigoureusement, et comme vertu premiere.

Je pris terre au-dessous du pont de Westminster, et je me rendis au parc Saint-James.

C'est un emplacement de huit cents pieds de long sur quatre ou cinq cents de large, au milieu duquel est un bassin en canal, creusé entre deux prairies, fermées de palissades, où paissent habituellement des vaches qui fournissent du lait aux promeneurs. A l'une des extrémités sont la trésorerie, l'amirauté et le logement des gardes à cheval qui en forme la principale entrée. A l'autre est le palais de la reine, qui étoit l'hôtel de Buckingham, acheté par le prince régnant, pour soustraire sa veuve au désagrément de l'usage, qui oblige les reines douairieres à sortir du palais Saint-James à la mort du roi, pour aller finir leurs jours dans un simple hôtel. Au centre, à droite, est le palais Saint-James, qui n'est qu'une immense maison en briques, sans nulle espece de décorations; et sur la même ligne sont les hôtels du prince de Galles et de différens lords, d'une part, et de l'autre, Green-Parc, où l'on ne se promene point; enfin, le côté opposé n'offre que des maisons de particuliers.

Cette promenade, aussi fréquentée les jours de fêtes, que le sont à Paris les jardins du Palais-Royal, des Tuileries et du Luxembourg, étoit déserte dans le moment où j'y entrai. Le soleil étoit pur, sans nuage, l'air calme, mais le froid excessif; et je marchois au très-grand pas, le

visage baissé dans les revers de ma redingote ; et les mains dans mes poches ; car l'usage des manchons est interdit aux hommes de tous rangs ; lorsque je fus presque heurté par une femme, qui, la tête baissée, et les yeux absolument couverts par son chapeau, suivoit, en sens contraire, la même ligne que moi. Avant même d'appercevoir qu'elle étoit bien vêtue, je lui fis, en balbutiant de froid, mille et mille excuses, et je continuai ma promenade. Mais à dix pas de-là, je fus fâché de ne pas savoir si elle étoit jolie ; j'aurois été bien-aise qu'elle le fût..... Pourquoi cette fantaisie ? En vérité, je n'en sais rien ; mais je le souhaitois ; cela se trouvoit machinalement en moi, peut-être parce que le froid sec de l'atmosphere rendoit mes fibres plus électricques ; et comme si j'avois pu découvrir dans sa démarche quelque indice de ce que je desirois, je m'arrêtai et me retournai ; mais elle en avoit fait autant, et nos yeux se rencontrant, chacun de nous reprit sa premiere direction. Je n'étois pas à l'extrémité du parc, que je ne songeois déja plus à cette femme ; et je revenois sur mes pas, aussi étranger à son idée que si je ne l'avois point rencontrée, lorsque je l'apperçus faisant un second tour d'allée ; j'en ressentis quelque plaisir ; et à six pas d'elle, je portai la main à mon chapeau pour la saluer ; mais elle me dit en fran-

çois :

çois : *A l'angloise ! à l'angloise ! il fait trop froid.* Je suppose que, d'après cette cavaliere invitation, vous me voyez, sans que je vous le dise, en pleine conversation avec la belle, et vous ne vous trompez pas : c'étoit, en effet, une dame de facile abord, et qui parloit parfaitement la langue françoise. Je la traitai cependant avec quelques égards, qui m'étoient inspirés par une certaine tournure d'idée et d'expressions qui n'avoient rien de son état. Je ne voyois qu'un bas de visage qui promettoit; nous étions seuls, et j'avançai la main pour soulever son chapeau, en lui disant : *Permettez que je m'assure de ce que je desire....* Mais elle retira fiérement la tête, et me répondit : *Non, non, tenez-vous, je vous prie, pour tout assuré. — Oh ! je vous en demande bien pardon ; mais j'ai le défaut de ne croire à la beauté que sur la parole de mes yeux. — Hé bien, vous vous en corrigerez en ma faveur ; car vous croirez sur la mienne, ou vous douterez toujours. — Toujours est effrayant ; — et cependant à la lettre....* Ce ton me parut piquant, et je lui demandai si je pouvois la suivre. — *Volontiers*, me répondit-elle; *mais à vingt pas seulement. — Hé bien, à vingt pas, soit.....* Elle me sourit; et passant dans une autre allée, elle sortit du parc par un passage qui donne sur Charing-Cross. Je la vis entrer dans une maison, et je la suivis;

elle m'attendoit dans le corridor, et me dit, à demi-voix, de ne point parler pour qu'on ne s'apperçût pas que j'étois étranger ; je fus sensible à cette attention ; car je me doutois bien que je n'étois pas chez elle, mais dans un *bagno*, maison publique pour ces sortes de rendez-vous. Elle demanda un appartement, et on nous conduisit dans une chambre fort propre : un lit, un fauteuil, quelques chaises, une table et un petit miroir en formoit l'ameublement. Le garçon de service attendoit sur la porte, dans une attitude honnête et respectueuse, les ordres pour le dîner. — *Que desirez-vous*, me demanda-t-elle ? — *Ce qui sera le plus de votre goût. — Hé bien, des cotelettes de veau et des choux-fleurs. — Oh ! cela est bien bref. — Cela est suffisant ; d'ailleurs vous verrez que ce léger repas sera aussi cher qu'un souper fin en France. — Vous avez donc fait des soupers fins en France ? — Non, mais je l'ai oui dire....* Elle ordonna ; et lorsque nous fûmes seuls, j'enlevai son chapeau. Jugez de ma surprise : au caractere vif, décidé et absolu qu'elle m'avoit montré au parc, je m'attendois à trouver une brune piquante, des yeux noirs, une attitude de tête altiere : .... rien de tout cela ; c'étoient de grands yeux bleus, animés par des sourcils demi-bruns ; une bouche ni grande ni petite, dont le sourire exprimoit la volupté du sentiment, et un

ensemble de traits dont l'accord et le repos offroient le calme de l'innocence. Elle se méprit sur le motif de mon étonnement, l'attribua au prompt effet de ses charmes, sourit, et me dit : *Vous ne m'en croirez cependant pas davantage, une autre fois, sur ma parole....* Il y auroit eu trop de finesse dans cette phrase, si j'avois laissé à mon imagination le soin de lui donner sa valeur ; je ne lui répondis que par cette exclamation : *En vérité, voilà une céleste figure !* .... Mais l'intervalle que j'y avois mis lui ayant sans doute indiqué que j'avois senti, et feint de ne pas entendre ce qu'elle avoit voulu me dire, elle me regarda tristement, et fut mettre son mantelet sur le lit. Je la suivis des yeux, et en prenant une chaise, il m'échappa de dire, à quart de voix : *Mon dieu ! quel dommage !* Elle l'entendit, et répéta : *Oh oui, quel dommage !* Je la regardai avec étonnement, et ma surprise augmenta en la voyant rougir. Elle reprit son chapeau, que j'avois jeté sur la table, et vint s'asseoir au coin de la cheminée. Je la regardois ; je regardois le feu ; je la regardois encore...... *Qu'est-ce qui se passe en vous*, me dit-elle ? — *Oh ! mille, une foule d'idées auxquelles vous n'entendez rien.* — *C'est m'apprécier bien peu....* Je rougis, car je n'avois pas eu l'intention de la mortifier.... — *J'ai voulu dire qui ne vous intéresseroient pas.* — *Non, non, votre visage m'en*

dit plus que vous ne croyez. — *Ma foi, s'il ne vous dit pas que vous êtes charmante, il n'est pas mon interprete ; il ne le sera plus, et je le casse aux gages.* — *Cassez-le donc ; car il me dit que, loin de me trouver charmante, vous me trouvez trop bien.* — *Trop bien !* — *Et oui ;... trop bien.... pour mon état.* — *Laissons ce sujet ; vous lui donnez une teinte sérieuse, trop disparate avec l'intention qui nous rassemble.....* Nous entendîmes apporter le couvert ; elle se leva légérement, prit, remit son mantelet, et vint se rasseoir. Lorsque nous fûmes seuls, je lui demandai pourquoi ce manteau. — *Parce qu'on venoit nous servir.* — *Et vous vous êtes mise en représentation.* — *Non, mais j'ai voulu éviter à ce garçon des idées d'indécence.* — *Ha, ha, ... je supposois qu'il étoit, comme son maître ou sa maîtresse, dans le secret de notre rendez-vous....* Elle baissa les yeux... Un embarras, que je n'ose nommer pudeur, se répandit sur toute sa personne ; et ce ne fut qu'après un court silence qu'elle me répondit : — *Oui, sans doute ; cela ne peut pas être autrement ;.... mais, s'il est possible de ne pas y joindre des pensées directes,... des images,... en vérité,* dit-elle avec impatience, *je ne sais quelles peuvent être les manieres de vos femmes du monde ; mais je ne me fais point à voir tous les étrangers témoigner le même étonnement.* —

Etonnement doit être en effet le mot ; car vous conviendrez qu'une pareille délicatesse n'est placée que chez la jeune fille qui lutte contre le préjugé, ou chez la femme qui cede au sentiment. — Si elle leur sied bien, pourquoi vous choqueroit-elle en nous ? — Parce qu'elle n'est qu'un masque, dont on apperçoit les cordons. — D'accord ; mais ce masque couvre une difformité. — Une difformité ! — Oui, la turpitude de l'ame.... Chaque réponse de cette fille me surprenoit et me choquoit ; je ne voulois pas lui appercevoir de jugement, je ne le voulois pas ; de l'esprit, de l'amabilité, de la gentillesse, mais de la réflexion, cela me déplaisoit en elle ; et, pour mettre fin à cette conversation, je lui dis, en me levant et faisant un tour dans la chambre : *Difformité, turpitude, tout ce qui vous plaira ; mais j'aime le franc libertinage, moi. — Oh ! vous n'êtes pas vrai, vous n'êtes pas vrai ; et vous auriez de la peine à me persuader que vous êtes familiarisé avec ces sortes de rendez-vous....* Pour le coup je n'y tins plus, et j'éprouvai un tel dépit de trouver dans une courtisanne une justesse d'idée, et une pénétration qui eussent mérité un culte de latrie dans une femme honnête ; que, pour toute réponse, je lui lançai le regard le plus déconcertant : on servit, et nous nous mîmes à table. Nous avions l'air très-embarrassé ; elle, des

moyens d'amuser un homme aussi fantasque; moi, de l'injustice de mes procédés, qu'au fait cette malheureuse fille ne méritoit pas, et que je me reprochois. Heureusement la diversion que fit le dîner nous remit un peu : et pour entamer une conversation dans laquelle je n'eusse aucun frais à faire, je lui demandai à quoi, à quel événement elle devoit la pureté d'une langue qui n'étoit pas la sienne; et elle me fit l'histoire de sa vie avec une grace, un intérêt, et sur-tout un laconisme qui lui imprimoit le caractere de la vérité.

Née de parents catholiques Romains, existans d'un commerce de détail, elle avoit été envoyée, à l'âge de sept ans, dans un couvent de Saint-Omer, en apparence pour y être élevée dans la croyance de ses peres, et réellement dans l'espoir qu'elle pourroit y prendre du goût pour l'état religieux. Mais une dame Angloise, pensionnaire dans cette maison, et dont on ignoroit la premiere existence, la prit en amitié, la rapprocha insensiblement d'elle, et fut sa véritable institutrice. Elle lui communiqua ses goûts; et ses plaisirs se réduisants à la lecture des ouvrages philosophiques, sa pupille en connoissoit parfaitement la morale lorsqu'elle la perdit; elle avoit alors dix-neuf ans. Livrée à elle-même, la jeune personne rechercha ses compagnes. L'une d'elles recevoit fréquemment la visite d'un frere; elle le vit, lui

inspira du goût, et ne tarda pas à en éprouver un, d'autant plus vif, que ses principes philosophiques l'autorisoient; le jeune homme appuyant l'offre de son cœur de celui de sa main. Bientôt elle se détermina à le suivre; on contrefit l'écriture du pere; et une premiere lettre timbrée de l'Angleterre, prévint la supérieure sur le rappel de la fille; à trois semaines de-là, une seconde annonça le prochain passage d'une dame qui vouloit bien se charger d'elle; et quinze jours après une femme d'un certain âge se présenta au couvent, remit une troisieme lettre, paya le terme échu, fit quelques présents de la part du pere, et enleva la victime, qui, passant, le même jour, en Angleterre, vint se cacher dans Londres. D'abord une masse de bonheur qui l'écrasoit, et puis de plausibles prétextes lui firent supporter sans inquiétudes les délais que son amant apportoit à son mariage. Mais enfin, elle devint pressante; et le jeune homme, naturellement honnête, s'y fût déterminé, si la mort ne l'eût enlevé. Tant que les moyens de subsistance durerent, il fut l'objet du désespoir de cette fille; mais les ressources manquant tout-à-coup, l'image de sa perte fut effacée par celle des besoins. Sa femme-de-chambre vivoit avec le laquais d'un militaire qui occupoit le second étage de la maison qu'elle habitoit: le maître fut instruit de la dé-

tresse où se trouvoit la jeune personne ; il conçut des espérances ; et les secours qu'il offrit avec délicatesse, les réaliserent sans le concours de l'amour. Après un an de liaison, la guerre appella l'amant en Amérique ; et sa maîtresse manquant une seconde fois du nécessaire, fut conduite, par la faim, du lit mystérieux du plaisir jusqu'au parc Saint-James, qu'elle fréquente depuis dix-huit mois.

Quoique le narré de cette fille portât l'empreinte du vrai, quoique le charme pressant de l'intérêt fût répandu sur toutes les masses de ce court tableau, je n'avois cependant été que foiblement ému ; la philosophie resserre le cœur ; et défavorablement disposé, je n'écoutois que de l'esprit, je n'étois attentif qu'à la marche de la nature. Nous sortîmes de table, le feu étoit ardent ; elle tira son mouchoir de sa poche, et le tenoit devant ses yeux. J'entendis sonner quatre heures ; je devois aller prendre le comte de *** pour le spectacle, et ma toilette n'étoit pas faite ; je pris son mouchoir avec l'air de la distraction ; je le tins un instant ; je me levai, et en me promenant dans la chambre, je nouai une guinée dans l'un de ses angles : je le lui rendis sans affectation, et elle le mit dans sa poche ; mais le moment d'après le feu la fatiguant encore, elle le reprit, sentit le nœud, jeta les yeux dessus, me

regarda, me tendit la main, et serra la mienne.... Oh ! mon amie..... Entendez-vous bien tout ce qu'exprimoit ce langage muet ?...... Cent fois dans cette même chambre, à cette même place, elle avoit reçu plus que je ne lui donnois; ...... mais elle l'avoit reçu comme le prix de ses faveurs, comme un salaire gagné : et.... oui; ...... ce que je lui offrois avec délicatesse avoit le caractere du bienfait, étoit reçu par son cœur, qui, dans la plénitude de ses sentimens, ne pouvoit peindre sa reconnoissance que par un regard et une légere pression de main. Que ce langage me parut énergique ! Je l'attirai doucement à moi; elle se leva : un second mouvement la plaça sur mes genoux, et je la considérai quelques secondes dans ce rapprochement. Ma main étoit toujours dans la sienne; je sentis qu'elle avoit, par intervalle, de légers mouvemens convulsifs; et l'intérêt pressant mon cœur de toutes parts, je ne pus retenir cette exclamation : *Pauvre infortunée !* Elle tressaillit; mais ses yeux rencontrerent les miens, qui lui offroient le tribut d'une fraternelle compassion, et la source de ses pleurs s'ouvrant sans efforts, elle laissa tomber sa tête sur son bras, appuyé sur mon épaule... Que sa douleur étoit touchante ! Calme, comme celle de la vertu malheureuse, son sein étoit à peine oppressé; les pénibles sanglots ne gonfloient point

les muscles de son col ; .... oui , ... oui , ... en vérité, elle ressembloit à la foible innocence, vaincue par l'affliction.... Je la contemplois avec un délicieux attendrissement ; mon bras gauche entouroit son corps ; je la pressai doucement du bout de mes doigts, et elle entendit que cette sentimentale pression lui disoit : *Pleure, pleure, pauvre infortunée ; et puisse-tu ne jamais répandre d'autres larmes.* Elle l'entendit, serra affectueusement ma main droite qui étoit encore dans la sienne ; et cette éloquente expression de reconnoissance, rapidement portée de fibres en fibres, retentit dans toutes les cellules de mon cœur ; je sentis un nuage se former sur mes yeux ; il s'épaissit ; quelques larmes s'en échapperent, tomberent sur sa gorge..... Oh ! quelle fut la sensation qu'elles lui firent éprouver ! .... Sa tête se releva avec vivacité ; ses pleurs s'arrêterent ; elle me fixa avec un caractere que je ne saurois définir ; s'arracha de mes bras ; fit quelques pas ; me regarda avec une douceur qui porta le désordre dans tout mon être ; alla prendre son mantelet ; ouvrit la porte ; me regarda encore ; et suffoquée par les sanglots, franchit le seuil, et disparut.

J'étois sur ma chaise, d'où je l'avois suivie des yeux ; j'y restai près d'un quart - d'heure, abymé dans un chaos d'idées qui se précipitoient et disparoissoient les unes sous les autres, avant

d'avoir été reconnues. Enfin, je sonnai, et demandai où étoit la dame avec laquelle j'avois dîné : on me répondit qu'elle étoit sortie depuis quelque temps ; je fis signe qu'on se retirât ; et froissé par la rapidité des différentes suppositions que permettoit cette fuite, je portai brusquement la main sur ma montre, sur ma bourse ; je pensai, involontairement, il est vrai ; mais, enfin, je pensai que peut être : .... je ne peux achever : vous entendez ; d'ailleurs ma sensibilité lui fit bientôt réparation ; avant la fin de cette vile recherche ; je m'écriai, en regardant la porte : *Je la soupçonne !* Et peut-être, et vraisemblablement, c'est la crainte de séduire un homme honnête, qui la force à fuir les bras de son consolateur... Je pris mon chapeau, je sortis, je me rendis, à pas lents, chez moi, et de-là chez le comte. Il me trouva triste, m'en demanda la cause ; mais je n'eus garde de lui en faire part ; ce n'étoit point de la tristesse ; je jouissois de la teinte mélancolie qui enveloppoit mon ame ; et je ne voulus point la mettre au hasard de la disposition dans laquelle elle se trouvoit. Il n'en est pas de même avec vous ; la mer nous sépare ; en vous écrivant, je jouis sans distractions ; et à l'époque d'une réponse, cette petite aventure ne sera plus dans mon souvenir qu'un songe à demi-effacé, dont il me coûtera peu de faire le sacrifice à votre opi-

nion. D'ailleurs, ce n'est pas comme tableau sentimental que je vous le présente ; mais comme une image et une preuve de la durée certaine des idées morales de la premiere enfance. Cette infortunée avoit été élevée en France ; et cependant vous voyez à quel point le caractere national est saillant, est tranchant en elle : c'est l'habitude des réflexions à travers les écarts de l'esprit, ce sont les douces vibrations de la sensibilité, au fort du désordre du cœur ; enfin, c'est le respect pour la décence, au sein même du libertinage, et du libertinage sanctionné par la loi, puisqu'elle se tait sur le commerce public des faveurs, s'il n'est accompagné d'aucun autre désordre civil, comme le vol, &c. Or, selon moi, rien ne démontre mieux combien un code de maximes préjugés, est nécessaire pour la classe nombreuse qui ne raisonne point. Si ces maximes de conventions n'arrêtent point sur les bords de l'abyme celui qui est, ou attiré par de vaines illusions, ou poussé par l'irrésistible besoin ; elles l'accompagnent du moins dans sa chûte ; et, comme un nuage protecteur, l'enveloppent, le cachent aux regards, retardent le mouvement, et quelquefois lui donnent un terme. Ici, par exemple, le voleur ne cesse point d'être citoyen et pere de famille ; après avoir fait, dans le silence de la nuit, le coupable et dangereux métier que lui ont fait

embrasser le besoin et les circonstances, il rentre dans le lit conjugal, reprend au jour les insrrumens de sa profession ; et après avoir donné à ses enfans l'exemple du travail, leur donne, à l'heure de la priere, celui de la piété..... Aussi je ne doute point que l'influence de l'éducation Angloise ne soit telle, que si, à l'imitation des Romains, le gouvernement créoit des censeurs, on verroit bientôt les mœurs de ce peuple s'épurer ; et c'esr alors qu'il pourroit, avec raison, regarder sa constitution comme la base inébranlable de l'organisation républicaine, à laquelle il tend..... Mais..... qu'il est loin ! oh ! qu'il est loin encore de faire emploi des moyens raisonnés ! Plus orgueilleux que fier des qualités morales qu'il tient, et ne tient que du seul concours de trois agents fortuits, la constitution, la religion et l'éducation, il semble être absolument indifférent à leur conservation : il voit le vice en attaquer hautement les racines, et non-seulemenr il le souffre, mais il y applaudit. Je ne vous en offrirai pour preuves, ni ces papiers publics qui sont le dépôt général des poisons corrupteurs de l'esprit et de l'ame ; ni cette multitude innombrable de laïs qui marchent la tête levée, et que la loi respecte, par le fait, comme des êtres qui ne font qu'user de leur propriété ; mais le cynisme des théatres nationaux, de ces sanctuaires

de la vérité ; où la sagesse se place dans l'optique, pour que ses rayons atténués réchauffent, sans les irriter, des cœurs trop foibles pour en soutenir le contact : mais les enseignes des marchands, destinées à parler aux yeux des deux sexes et de tous les âges..... Depuis quelques jours on donne Arlequin Guliver, pantomime en trois actes, au théatre de Coven-Garden. Le héros ; après avoir séjourné chez les Liliputiens, se rend chez les Géants, dont la ville est une parfaite copie de la capitale Angloise. Il est nuit lorsqu'il y arrive ; il apperçoit un Géant Walchman, endormi dans sa guérite ; il allume du papier au feu de sa lanterne ; le place sur le pied du Géant ; et bientôt, aux hurlemens affreux de ce garde, éveillé par la douleur, accourent les habitans d'une maison voisine, sur les murs de laquelle est écrit, en transparent, le mot *bagno*. Je vous ai dit ce que c'étoit qu'une maison ainsi dénommée ; et vous savez conséquemment que, dans la langue angloise, ce mot est, sous ses rapports, l'entier équivalent du mot *B*..... dans l'idiome françois. Or, concevez vous qu'au dix-huitieme siecle, au centre de la portion du globe la plus éclairée, il existe une nation chez laquelle, sur un premier théatre, devant des citoyens de tous les âges, de tous les sexes et de toutes les conditions, on expose le nom ordurier du repaire des débauchés

les plus crapuleux ? Concevez-vous que, non content d'offrir aux regards ce mot, dont, à la rigueur, les filles et les femmes pourroient ignorer, ou feindre de ne pas connoître la signification dégoûtante, on ose leur en donner l'explication, en faisant sortir, pêle-mêle, de cette maison, des créatures en coëffes de nuit et demi-nues; et des hommes, les uns en robe de chambre, les autres en chemise ? Enfin, croirez-vous que ce tableau révoltant est toujours accueilli avec toutes les démonstrations d'une satisfaction générale ?... Adieu, la présidente part après-demain; elle veut bien se charger de ma lettre : je lui dois quelques momens agréables; acquittez moi, je vous prie, autant que vous le pourrez pendant le court séjour qu'elle fera à Paris. Ce n'est pas un être extérieurement essentiel; coulée dans le moule de la futilité, elle a la forme du prisme : mais, en vérité, son physique étoit combiné pour les qualités solides; elle ne pouvoit pas pratiquer ici les vertus domestiques; elle n'étoit pas dans son cercle : d'ailleurs, ces vertus dans la grande compagnie, sont à Londres comme à Paris, réputées bourgeoises et ignobles; mais elle les appercevoit avec plaisir; elle éprouvoit une satisfaction vivement sentie, en s'assurant qu'elles formoient la base de la maniere d'être des Angloises; elle en parloit presque avec émotion; et je vous assure

que si un observateur eût fait le journal de sa vie ; les pages qui contiendroient son séjour en Angleterre, seroient d'un véritable intérêt.... Je n'ose pas vous dire qu'elle a été motalement Angloise à Londres ; vous seriez capable de crier à l'anglomanie, peut-être même au premier chef ; je le pourrois cependant, sans être, non, en vérité, sans être ni Anglomane, ni épris d'une beauté Angloise, et, dans elle, de tout sexe Anglican.... Adieu, Jules recevra, par la même voie, des miseres que j'ai cru pouvoir l'amuser ; dites-lui que sur chacune d'elles il trouvera un baiser. Adieu.



LETTRE

LETTRE IX.

Londres, le . . . 1784.

Les Anglois, ma bonne amie, ne different pas moins de nous par l'existence privée, que par la forme et la décoration de leurs demeures. Généreux et magnifiques, lorsqu'ils croient être observés, ils sont, derriere leurs murs, d'une économie qui approche de la lésine. Une ou deux servantes chez le bourgeois; un lourd valet de plus chez le particulier aisé; et un cocher chez l'homme opulent: voilà, en général, la composition des maisons, dans laquelle, autant qu'on le peut, on donne la préférence aux femmes, non, comme je l'avois supposé, au premier apperçu, pour ne pas enlever à l'agriculture, à la marine et aux atteliers de manufactures, des bras dont le nombre total est insuffisant; mais à raison, 1°. de la proportion des gages, moindres pour les femmes, que d'ailleurs il ne faut point habiller; 2°. de la nourriture, plus coûteuse pour les hommes; 3°. d'une taxe d'une livre sterling imposée sur chaque domestique mâle. Ce dernier motif, au surplus, ne sera pas de longue durée; on parle déja d'étendre l'impôt sur l'un et l'autre sexe; et la motion qui en a été faite passera en bill dans la prochaine session.

La cuisine n'est pas soumise à un calcul moins sévere : on n'y connoît point les mêts composés; la marmite, le gril et la broche, sont, à-peu-près, les seuls ustensiles à l'usage des cuisinieres; et le menu d'un repas de cérémonies, ne va guere au-delà de deux plats de résistance, et quelques assiettes volantes, qui sont des poudings et des légumes, relevées par un dessert qui consiste, selon la saison, en fromage ou en fruits.

Enfin, le costume, aussi économiquement raisonné que tout le reste, n'admet, pour les hommes, que le simple habit de drap; point d'étoffes de soie, point de galons, point de broderies; et si l'artisan est distingué par les déchirures, les taches et la mal-propreté qui tient à son travail, le commis de magasin, marchant sur les trottoirs à côté d'un lord ou du premier ministre, peut être pris pour l'égal de sa seigneurie, si la nature lui a donné un physique heureux. L'habillement actuel est donc, pour tous, un frak à longs revers étroits, un gilet croisé, dont l'ouverture des poches est placée sous l'estomac, pour garantir ce qu'on y met de l'incroyable adresse des filoux; des culottes noires ou de couleur ambiguë; des bas jaspés, du très-beau linge, et un chapeau dont la forme varie à l'instant où elle est adoptée en France; car, je vous le répete, l'antipathie des Anglois pour leurs voisins, est telle

que la crainte d'avoir quelque chose de commun avec eux, esr toujours une raison suffisante pour abandonner ce qui est reçu, quoique souvent reconnu d'une utilité réelle et non remplaçable. D'ailleurs, il n'en est pas de même pour les femmes; le desir de plaire, co-existant, dans ce sexe, avec sa foiblesse physique et sociale, lui fait adopter nos modes; mais pour ce qui est de parure seulement : tout ce qui n'est pas en vue, est encore soumis au calcul économique, comme les jupons piqués, qui sont en étoffes de soie et de couleurs, pour éviter les frais de blanchissage; les souliers qui, hors les grands jours, sont en peau de chevre; les gants qu'on porte en toile, pour qu'ils puissent être savonnés, &c., &c.

Les Anglois sont dormeurs, non à raison d'un grand exercice de corps, mais de la densité spécifique de l'atmosphere qui les enveloppe. Ils se levent assez tard, et déjeûnent en famille, avec du thé extrêmement fort, adouci par quelques gouttes de crême froide, et des tartines de beurre. Les hommes sortent ordinairement après ce premier repas, pendant lequel un ou deux papiers-nouvelles les ont mis au courant des événemens et de la situation du moment des affaires générales; objet unique de la conversation : ils se promenent, font des visites, ou vaquent à leurs affaires jusqu'à trois heures. Les femmes sortent

O 2

aussi à pied, pour prendre l'air, courir les boutiques et les ventes; mais beaucoup moins que les hommes, étant retenues chez elles par les occupations domestiques, dont les ouvrages d'aiguilles remplissent les momens d'intervalles, peu employés à lire, si ce n'est les papiers publics, ou les romans; lecture qu'elles goûtent infiniment, à raison, je crois, de cette affection mélancolique, qu'on peut regarder comme inséparable de leur nature.

Lorsque les hommes sont rentrés chez eux, on sert le dîner : le linge de table est beau, ou, pour mieux dire, la nappe; car on ne connoît point l'usage des serviettes; d'où résulte la nécessité de manger avec une extrême propreté. Les ustensiles sont une cuiller à bouche, pour la soupe, que chacun fait sur son assiette, en rompant du pain dans le bouillon qu'on lui sert, et qui est communément sans corps; le degré de cuisson n'étant calculé que sur le point de saveur que doit avoir la viande, peu succulente par elle-même, d'ailleurs le bouillon ne se met guere sur la table, que lorsqu'il s'y trouve des étrangers. Une fourchette à manche rond et à deux pointes d'acier, pour manger les morceaux solides, portés à la bouche, de la main gauche, immédiatement après que chacun d'eux a été coupés de la droite, toujours armée d'un couteau, et un couteau à lame

fort large et arrondie par le bout, pour prendre, comme avec une truelle, les sauces et mêts sans consistance. Ces deux derniers ustensiles ne pouvant être essuyés à défaut de serviettes, et conséquemment mis sur la table sans tacher la nappe, qui sert jusqu'à ce que l'air lui ait fait perdre son blanc; on les tient à la main aussi long-temps qu'on garde la même assiette, qui est changée avec eux, lorsqu'on les met dessus en croix : et de l'usage de tenir toujours le couteau et la fourchette à la main, ce qui nécessite un alongement de bras très-fatigant, est résulté, sans doute, l'habitude de s'appuyer sur la table.

S'il se trouve des convives au dîner, la nappe étant enlevée pour le dessert, on donne à chaque personne un couvert plus petit, une jatte de verre pour se laver les mains, et une serviette d'un pied carré. Le dessert fini, les femmes se levent, passent dans le salon, et on remplace tout ce qui est sur la table par deux verres à pied devant chaque homme, et une certaine quantité de carafes de flint-glace, remplies de vin. Elles sont étiquetées et placées devant le maître de la maison, sur de petits plateaux ronds, doublés de drap, pour les faire glisser autour de la table, dont le parfait poli est plus agréable à l'œil, que ne le seroit la nappe la plus blanche. On porte d'abord quelques santés générales, ce qui a quel-

que chose de patriarchal ; ensuite on boit à volonté, se levant, sans cérémonies, pour satisfaire, derriere un rideau, les demi-besoins qui surviennent ; et la séance s'étant prolongée sans ivresse, on se rend, enfin, dans le salon, où la maîtresse de la maison, assise devant une table à thé, remplit des tasses que présente un domestique. Ce thé, par la force qu'on lui donne, supplée à l'usage que nous faisons du café, pour la digestion. On en prend plusieurs tasses, souvent même avec des tartines de beurre ; et, pour indiquer qu'on n'en prendra plus, on met la cuiller dans la tasse, en la plaçant sur la table. Les Anglois ont une infinité de ces petits usages de conventions pour se dispenser de parler. Le thé pris, et le cercle étant formé, les femmes y sont à-peu-près nulles, à moins qu'elles ne parlent affaires ou politique ; l'imagination des hommes étant essentiellement froide, et peu exercée aux idées légeres et d'agrément, leur conversation n'a communément pour objet que ce qui est d'un intérêt premier. A dix heures et demie ou onze heures, la journée finit, et le souper est plus sobre encore que le dîner.

Quant à la vie morale, elle est, en général, douce et calme, peut-être même un peu apathique. Les bonnes mœurs en écartent les querelles de la jalousie, et la suprématie des hommes, celles qui pourroient naître des différences d'hu-

meur. Le mari suit ses affaires, tous en ont, parce que tous, ou à-peu-près, commercent ou spéculent : la femme veille sur les détails de l'intérieur, dont elle est peu distraite par des liaisons de plaisir, ne recevant guere que sa famille, les amis intimes de son mari, et ceux avec lesquels il a des rapports d'intérêts ; assemblage peu dangereux pour le cœur. Les fils, long-temps éloignés de la maison paternelle par l'éducation, y rentrent, il est vrai, à l'époque du développement des passions, et avec un esprit décidé d'indépendance ; mais occupés, soit au commerce, soit à remplir les devoirs d'une profession quelconque, soit à partager les affaires du pere ; et, sur-tout, retenus par le frein de l'exemple, ils songent d'autant moins à secouer la chaîne paternelle, qu'elle est infiniment légere dans le système Anglois, qui calculé, dans toutes ses parties, par le fanatisme de la liberté, s'en repose absolument, pour le respect filial, sur l'influence de la morale religieuse. Les filles, aussi, plus respectueuses que les enfans servilement soumis à ceux qui leur ont donné le jour, étant satisfaites de la liberté dont elles jouissent, et qu'elles savent devoir perdre, en grande partie, en se mariant, n'ont pas même l'idée d'en abuser, s'identifient précairement à la tige dont elles ne sont que des rameaux, toujours au moment d'être détachés par

le mariage, et concourent, jusqu'à cette époque, à l'harmonie de la petite société, dans laquelle réside, sinon le bonheur, maniere d'être chimérique, du moins le calme, et souvent l'union, consolatrice des commotions inévitables qui lui viennent du dehors. Enfin, les domestiques, car s'ils sont honnêtes, ils font réellement partie de la famille, aux termes de l'Evangile; les domestiques, traités avec des ménagemens qui, en France, nous paroîtroient ridicules, forment un accessoire intéressant dans le tableau de la vie privée, par leurs soins attentifs et raisonnés pour tout ce qu'on est dans le cas d'attendre d'eux; ce qui est d'autant plus frappant pour l'étranger, que les égards et les services que lui-même il en reçoit, portent un caractere de bénévolence, qu'on ne peut plus attribuer qu'au desir de plaire à leurs maîtres, depuis que ces derniers ont aboli l'usage de faire payer les gages de leurs gens par ceux qu'ils accueilloient dans leurs maisons. Cette douceur des Anglois, pour une classe d'hommes, dont en France, nous ne faisons guere plus cas que de nos animaux domestiques utiles, me rappelle une caricature qui, sous le masque de la plaisanterie, appesantit la verge de la critique sur l'une et l'autre nation. Elle représente un carrosse, attelé de six forts chevaux à tous crins: le maître est en habit brodé, a ses cheveux dans une bourse, ce

qui, à Londres, costume spécialement un François; ceux du cocher et des laquais, sont liés en queue, maniere non moins énormément ridicule que celle de la bourse; et au bas de la gravure est écrite cette prose rimée.

> O barbares Anglois ! qui du même couteau
> Coupez la tête aux rois, et la queue aux chevaux;
> Nous, François, plus humains, laissons aux rois leur tête,
> Et la queue à nos bêtes.

Telle est la maniere d'être morale du cercle domestique, moins orageuse que la nôtre, sans doute, mais non plus heureuse; la douce égalité n'y régnant, comme dans la grande famille, qu'en apparence seulement. En effet, vous devez voir que le despotisme masculin en a combiné tous les mouvemens pour l'être qui y fait objet, l'homme: que la femme n'y est qu'un agent subordonné, destiné, comme le reste des rouages qu'il renferme, à produire un résultat utile au seul principe qui les dirige; et dès-lors plus de bonheur sans nuages; plus de jouissances entieres et pures, même pour l'homme que trouble inévitablement le sentiment de son injuste empire. En France, les femmes sont également soumises aux caprices des forts; mais l'essence aimante de leurs maîtres les rend souveraines à leur tour. Je compare l'existence des Angloises à une douce végétation; cependant je me suis apperçu et assuré qu'elles sentent

de temps en temps que la loi de la nature est contrariée pour elles; que ces hommes pour qui elles existent, ne mettent pas dans la balance le contrepoids de l'équilibre; mais grace au magique pouvoir de l'habitude, elles ne le sentent que confusément, sans desir déterminé de s'éclairer sur leurs droits, méchaniquement persuadées que leur bonheur est attaché à la maniere d'être prescrite par l'usage, l'exemple et la religion.... Je fus, il y a quelque temps, voir, sur les onze heures du matin, le cabinet de tableaux d'un homme chez lequel j'avois dîné plusieurs fois. J'étois avec un Genevois de mes amis; nous ne trouvâmes point le maître du logis, mais la maîtresse nous fit ouvrir les appartemens, et vint nous joindre demi-heure après, suivie d'un domestique, portant du chocolat. Je ne l'avois point encore entendu parler François; elle nous salua dans cette langue, et soutint la conversation sans recourir à celle de son pays. Je la regardois, je cherchois à deviner le pourquoi du secret qu'elle m'en avoit fait, peu d'accord avec les honnêtetés dont elle m'avoit toujours comblé; il me sembloit que la premiere de toutes auroit dû être de s'énoncer dans une langue dans laquelle elle perdoit moins que moi dans la sienne; et je m'arrêtai à l'idée que sa retenue avoit été une déférence pour la haine nationale de ses compatriotes, dont l'accueil

étoit moins hospitalier qu'orgueilleux ; et qu'alors, n'étant plus sous leurs yeux, elle cessoit de s'assujettir à feindre un dédain qui n'étoit pas en elle. En effet, non-seulement elle parloit François, mais ses regards, le son de sa voix, son ensemble, tout en elle, avoit un ton d'aisance, un je ne sais quoi de naturel, que, soit réalité, soit prévention de ma part, je n'ai jamais remarqué dans une Angloise en conversation avec un François, et cette idée mit de la gaieté dans mon esprit.

La gaieté est communicative lorsqu'elle est douce ; le Genevois se mit bientôt à mon diapason, et la jeune femme aussi, mais autant, seulement, que le lui permettoit le défaut d'habitude. Elle étoit jolie, sans rouge ; les éclairs qui sillonnoient de temps en temps ses joues, la rendirent charmante ; je le lui dis, mais avec tout le ménagement nécessaire pour une femme qui, peut-être, ne se l'étoit jamais entendu dire ; elle rougit, baissa les yeux, et après une demi-minute de silence, elle dit : *Mon Dieu ! que les François doivent de reconnoissance au climat qu'ils habitent, pour la gaieté qui les empêche d'être jamais malheureux...... Oui, le sérieux même d'un François est toujours l'expression du calme qui succede à la joie....* Cette réflexion étoit, évidemment, un triste retour qu'elle faisoit sur les hommes qui l'entouroient : elle pinça je ne sais

quelles fibres de mon cœur, mais leur vibration fut mélancolique, et la conversation prit une teinte sentimentale. Madame S..... étoit assise sur un grand sofa, et adossée contre la joue droite; j'étois dans un fauteuil, à côté de la joue gauche, et mon ami, vis-à-vis, à l'angle de la cheminée. Les usages François prirent rang dans la conversation; l'existence des femmes étoit ce qui intéressoit le plus la jeune Angloise; elle écoutoit, son attention avoit le caractere, sinon de l'envie, du moins, du regret; et m'en appercevant, j'entremêlois aux détails qu'elle me demandoit, des souhaits de la voir un jour dans ce cercle, des offres de services que me disputeroient tous mes compatriotes, et de fraîches esquisses des plaisirs qu'elle y trouveroit. L'amour n'y jouoit de rôle que sous un voile à plusieurs plis; cependant elle le reconnoissoit sous la gaze avec laquelle je l'introduisois: elle sourioit, rougissoit, soupiroit, même, je crois; se penchoit en avant et se rapprochoit insensiblement du milieu du sofa. Le Genevois, depuis quelque temps, n'étoit plus pour rien dans la conversation; son esprit erroit avec ses yeux sur les chef-d'œuvres de l'art qui décoroient les murs du salon; il se leva, pour les admirer de plus près, et nous n'y prîmes pas garde: la porte d'une seconde piece, également tapissée de tableaux, se trouvoit en-

tr'ouverte; il y entra; et nous ne nous en apperçûmes pas. Cependant, quelque chose disoit tout bas en nous que nous étions seuls; car je devins plus véhément; car la jeune femme franchit le point-milieu du sofa. Son corps, obliquement incliné en avant, gagnoit insensiblement du terrain, pendant que son esprit voyageoit, tourbillonnoit, sous la baguette de mon imagination, dans le cercle des heureux d'un peuple galant par essence: enfin, son coude se trouva sur le bras du sofa. Son attitude, penchée, offroit à mes regards le plateau d'une gorge élastique, qui sembloit faire effort pour briser la prison de gaze qui l'enfermoit; sa tête, en avant, me présentoit de grands yeux noirs, lançant avec vélocité des gerbes de bluettes; ses joues, d'une peau fine, unie, et transparente, avoient alternativement l'éclat du lis, et l'incarnat de la rose; et ses levres, entr'ouvertes, laissoient échapper une haleine pure, mais embrasée par la vapeur éthérée d'un sang en ébulition.... Volupté! volupté! raisonnoient, retentissoient chacune de ses fibres, sous les mains de la nature.... Et, bientôt, incendié, moi-même, par ce soufle que je respirois à longs traits.... Oh! pardon, pardon, mon amie, le ciel m'est témoin que jamais l'idée du crime n'a reposé sur mon cœur.... J'étois entré en homme de paix dans cette maison; et cependant.... Cependant j'allois

en être le perturbateur, si mon compagnon ne se fût fait entendre.... Au surplus, vous comprenez que le tableau de l'existence morale que je viens de vous offrir, n'est pas celui de toutes les familles, mais de celles seulement qui, par l'effet du mouvement constitutionel, et de ses deux coopérateurs, la religion et l'éducation, ont conservé l'ancienne maniere d'être nationale. Le reste, les nobles et les grands, qui, viciés par les exemples qu'ont apportés leurs voyageurs, ne different nullement de ce qui compose nos cercles corrompus; le reste, ne valant pas que je vous en entretienne, je me tairai sur eux, comme je l'ai fait sur les hôtels, en vous parlant des maisons; et je me contenterai, pour vous donner cependant une idée de la haute qualité, de vous envoyer la traduction d'une satire de Genning, qui n'étant point, comme celles de Juvenal et de son copiste Boileau, un portrait outré dans lequel l'homme le plus vicieux peut refuser de se reconnoître; remplira le double objet, de vous offrir un tableau de la vie des gens du grand monde, et de vous donner une idée de l'esprit des satiriques Anglois.

LA MODERNE LADY.

Lady Henriette avoit, à peine, atteint sa dix-huitieme année, que par les soins des plus habiles

maîtres, elle s'étoit rendu propre tout ce que l'art a inventé pour embellir la nature. Et si, passant des mains de l'homme à talens dans celles d'une mere éclairée, la connoissance des devoirs moraux eût terminé sa brillante éducation ; sans doute elle eût mérité et obtenu le double hommage de l'admiration et du respect. Mais cette mere, produit futile d'un monde léger, ne pouvoit lui offrir qu'un modele des airs et du ton d'une femme de haute qualité ; elle les prit, et s'élançant dans le cercle où sa jeunesse, ses graces, et sur-tout la nouveauté, alloient briser les autels de celles qui y régnoient déja, et lui en élever un de leurs débris, elle y vit chacune de ses heures s'écouler et disparoître sur l'aile rapide d'un amusement. Les déjeûners, les ventes, usoient la matinée ; la toilette, les spectacles, l'assemblée, rapprochoient les deux points de la soirée ; et les plaisirs, la joie bruyante de *brag*, prolongeoient sa fugitive existence, malgré les réclamations de la silencieuse nuit.

Henriette étoit heureuse ; son bonheur, il est vrai, n'étoit qu'une série d'illusions, qui devoient s'épuiser ; mais ces illusions disparoissoient sans avoir appliqué la lime du remord sur son cœur : l'amour avoit inutilement dirigé sur lui ses traits les plus légers ; moins rapides que le mouvement du tourbillon qui l'entraînoit, ils tomboient, sans

force, avant que de l'atteindre. Cependant, la mode, l'impérieuse mode, lui imposoit rigoureusement, sinon de sacrifier à ce Dieu, du moins d'envoyer des victimes à son autel; et forcée de jouer la coquetterie, elle se détermina, enfin, à prêter une apparente attention au bourdonnement des êtres frivoles qu'attiroit son état éphémere: une feinte modestie adoucit le refus du mouchoir, que sa *grace*, milord duc, lui jure n'avoir encore jeté ni dans les cours étrangeres, ni même parmi les belles des trois royaumes : un air de tête accueille le compliment du colonel *brodé*, qui la flatte d'un sourire, en parcourant avec importance les détails de sa parure : un regard de bonté rassure le timide enseigne, qui lui parle mystérieusement : elle n'est amere que pour le seul écuyer, dont l'or et les soins ne sont pas épurés par un titre; pour l'insensé Harry, qui n'écoutant que l'ambition de s'allier à la haute noblesse, brise son cœur, autrefois simple et tendre, et oublie, aux pieds de la fierté dédaigneuse, les sermens faits à la douce et crédule Polly, qui, dans le sein d'une mere vertueuse, s'instruit encore des moyens d'assurer le bonheur de l'époux qu'elle croit posséder bientôt; de cet Harry qu'appelle son cœur, et qui n'est plus digne de recevoir sa main.

Cependant l'automne de Lady Henriette approchoit; les faux plaisirs, à son insu, avoient dévoré,

dévoré, pour elle, le second âge de la vie; les nuages se formoient, grossissoient, s'accumuloient sur son horizon; elle fit encore un pas, et la scene fut changée: négligée par ses adorateurs, en bute aux tracasseries des femmes, épuisée par les veilles, et maltraitée par le jeu, elle se replie pour la premiere fois sur elle-même, et voit, en frémissant, sa fortune chancelante, sa santé presque détruite, et sa réputation totalement perdue. Elle ne recevoit plus que les démonstrations d'une considération d'urbanité; ses nerfs, fortement agacés, réalisoient sur son être physique toutes les angoisses des maux de l'imagination; et les fournisseurs, de toutes especes, remplissoient de plaintes et d'imprécations *l'air qui corrodoit son sein:* dans cette position d'autant plus cruelle, qu'elle n'avoit point été prévue, que rien même ne lui en avoit encore offert l'idée; le désespoir lui nomma sir Harry; elle tressaille: Harry! un écuyer! Mais la nécessité parloit, Harry étoit riche; et l'orgueil enfin, l'orgueil fléchit sous le joug de plomb du besoin.

Mais quelles douceurs pouvoient avoir les caresses d'un époux présenté par le désespoir? L'humiliation est dans le cœur d'Henriette; son être n'est susceptible d'aucune joie; elle attend: cependant, elle appelle ces transports réservés au lit nuptial, et dont elle a mille fois entendu faire

des descriptions brûlantes : hélas ! ils n'appartiennent qu'à l'ame chaste et tendre ; et furieuse d'être condamnée à la privation, elle repousse l'honneur, fuit la couche qu'elle a glacée, croit à des maîtres plus capables, et se prostitue par curiosité. Impatiente de trouver la goutte cordiale que le ciel a jeté dans notre coupe pour faire passer la dégoûtante potion de la vie, elle essaie des hommes de tout état : le sémillant petit-maître est remplacé par le rustre des champs ; l'étudiant en droit succede au gigantesque capitaine Irlandois, et le ministre au tein frais, lui fait oublier l'exténué *roué*...... Mais un délire convulsif, précurseur de la honte, est tout ce qu'elle trouve dans les bras de la fausse volupté ; et les vicissitudes du jeu, fixant ses regards avides, elle vole à cette nouvelle erreur.

Lady Henriette avoit joué par ton, elle joue par avarice : elle avoit dérangé sa fortune ; elle entraîne son mari dans sa ruine, et bientôt des obligations, des engagemens, sont suivis de jugemens et d'exécutions ; ses diamans, sa vaisselle, ses meubles, sont saisis ; son carrosse et sa chaise *à glands dorés*, éprouvent le même sort ; elle est forcée d'abandonner la ville pour le château solitaire *que lui conserve la loi*, et une voiture de louage y conduit la malheureuse Henriette.

Elle part : jamais le pavé qui conduit à *Tiburn* n'avoit gémi sous un poids ni plus affligé, ni plus coupable : elle dit un éternel adieu à ces rues qui lui sont si connues ; elle envie, même à la mendicité, la faculté de les habiter ; l'humiliation et le regret lui font alternativement baisser et lever les stors : enfin, paroît la campagne, la campagne tant redoutée, et son malheur lui paroît plus certain. Cependant elle entend encore le bruit confus et mourant des voitures, qui se perd dans l'éloignement, les trépidations de son oreille le lui répetent, quoiqu'il n'existe déja plus pour elle ; et tenant encore, par l'organne de l'ouie, aux lieux de sa félicité passée, son ame reste un instant suspendue sur l'abyme qui l'attend : mais la vibration cesse, elle tressaille, recueille son attention, frémit, roule dans les profondeurs du vuide.... Infortunée ! le cri lugubre de l'effroi la dévance dans sa chûte, et redouble l'horreur du silence qu'il trouble : ses nerfs se roidissent ; les traits actifs de la douleur croissent, avec la rapidité de l'éclair, toutes les régions de son être.... Elle n'est plus qu'un composé d'angoisses...

Mais des chants rustiques vibrent sourdement ses fibres, et, par degrés, la rappellent à la lumiere : ses paupieres se replient lentement ; elle jette un regard sombre sur la campagne ; elle voit ses paisibles habitans se livrant avec sérénité à

leurs travaux agrestes ; les couleurs douces de ce tableau agissent mollement sur ses sens ; elle s'émeut, ses pleurs coulent, et son ame est moins oppressée. Mais, bientôt, l'aspect d'une habitation la replonge dans une morne apathie ; elle a cru voir les murs de son dernier asyle, les murs qui vont la dérober au monde,... et qui ne pourront la cacher à elle-même.... Elle les apperçoit, enfin.... Le curé, le marchand du village, et son humble fermier, se présentent à la portiere *pour saluer son arrivée.* Elle les fixe, et l'orgueil refuse un retour de civilité à des révérences faites sans graces : elle voit ses vassaux, exprimans leur joie en dansant autour des feux allumés sur son passage ; et son cœur fermé à tout sentiment doux, repousse, avec aigreur, l'image du naïf intérêt de ces hommes, trop obscurs pour la flatter. Elle jette un coup-d'œil sur les murs, tapissés d'ifs, de sa triste demeure, et se précipite dans leur enceinte, en dévorant les larmes de rage auxquelles ses yeux étincelans refusent un passage.

Parvenue, avant le temps, au déclin de la vie, instruite par le passé, maîtrisée par le présent, il semble que l'époque des réflexions devoit être venue pour Lady Henriette ; mais non, son ame, combinée avec l'erreur, dans le creuset de l'habitude, est, désormais, inépurable. Trop fiere pour convenir de ses torts, elle méconnoît la

main qui s'appesantit sur elle : ses nerfs, desséchés par les veilles, et corrodés par la débauche, portent-ils la douleur dans son physique, et le désordre dans son moral, dénué de principes ? c'est sur la nature, la nature qui fut si prodigue à son égard, qu'elle se répand en invectives : éprouve-t-elle l'étreinte du besoin, ou, seulement, l'impuissance d'humilier, par un faste insultant, la douce et timide compagne du baronnet, son voisin ? elle maudit l'étoile qui présida à son destin ; et passant de l'injustice à l'impiété, elle ose même accuser le ciel ; ce ciel qui, cependant, daigne lui accorder l'heure du repentir. Enfin, trop malheureuse pour soutenir plus long-temps la solitude d'elle-même, trop orgueilleuse pour vivre avec ses égales, trop indolente pour s'occuper, trop coupable pour prier, évitant, évitée, privée même de sa derniere consolation, du bas plaisir d'insulter la femme du pauvre curé, désormais blasée sur ses impertinences ; l'orgueil, *désappointé*, marque son heure ; elle invoque le dernier des crimes, reçoit, avec transport, le honteux lacet qu'il lui présente, et son adieu au monde est un sourire de rage....

Je comptois terminer ma lettre par ce tableau de l'existence, plus ou moins marquante de la haute qualité ; mais je crains qu'il ne réfléchisse sur votre ame une teinte trop sombre ; et pour

vous en distraire, je vais vous offrir une esquisse prise dans la classe mitoyenne; elle vous donnera une idée de cet esprit de réflexion qui caractérise le génie Anglois, de l'affection sentimentale qui en est le produit, et de l'influence que cette affection, constamment appliquée à chaque circonstance, doit avoir sur les enfans, dans l'éducation silentieuse de l'exemple.

FRAGMENT.

. . . . Le capitaine proposa un tour de promenade sur les bords de la Tamise; Marie et moi, nous y consentîmes; et après un quart-d'heure de marche, nous nous assîmes sur un tertre. Près de nous étoit une vieille épine blanche, sur laquelle le mâle d'une grive voltigeoit de rameaux en rameaux, comme agité d'une pénible attente; sa compagne parut apportant de la nourriture à ses petits, et sa joie fut aussi visible que l'avoit été son inquiétude: la femelle entra dans le buisson, et le mâle, élevant sa tête vers le ciel, exprima, par une mélodie véhémente, sa reconnoissance envers le Créateur, pour la subsistance providencielle de sa petite famille.

Mais le bonheur est-il le partage des êtres mortels? Depuis l'insecte éphémere, jusqu'au prétendu chef-d'œuvre de la création, chaque ani-

mal a ses infortunes, tous sont le jouet du sort: deux petits garçons s'approcherent du buisson, et le timide oiseau suspendit ses chants; les enfans apperçurent le nid, et avant que je pus prévenir le ravage; car je me levai dans ce dessein, ils en avoient arraché les petits habitans. La femelle avoit rejoint son mâle, les ravisseurs s'enfuirent avec leur butin, et le couple infortuné remplit l'air de ses cris douloureux.

Les enfans disparurent, et l'espoir disparut avec eux. Les malheureux parens s'abattirent sur le buisson, y resterent quelques momens en silence, à côté l'un de l'autre; et, tout-à-coup, guidés par un mutuel désespoir, ils s'envolerent ensemble, loin de la scene de leur misere.

En vérité, dit le capitaine, *il y a quelque chose de cruel dans le malheur domestique dont nous venons d'être témoins; et si je trouvois mon fils coupable d'un tel vol, je le punirois aussi sévérement que s'il eût volé un temple....— Mais... oui*, dit Marie, *c'est une espece de sacrilege, on devroit apprendre aux enfans à l'avoir en horreur! le premier, le plus essentiel devoir des parens est de leur inculquer les préceptes de l'humanité..... L'humanité prépare à tous les tendres sentimens; elle ouvre l'ame aux saints devoirs de la morale et de la religion. — Oh! je dois un tribut à vos sentimens*, dit le capitaine,

en saisissant une des mains de Marie, et la pressant sur son cœur, il la porta ensuite à sa bouche, et la baisa avec une chaste dévotion. Une larme étoit tombée sur la main de Marie; elle tira son mouchoir pour l'essuyer; mais elle la regarda, ne se pressa point, et un rayon du soleil couchant la prévint : il enleva la larme jusqu'à la région céleste, où elle fut placée sur l'autel de la grace comme un monument de la bénignité humaine.... — *C'est notre devoir*, dit le capitaine, *d'en user avec compassion envers tous les animaux; ils vivent, ils ont du sentiment; ils sont reconnoissans.... Ceux qui sont domestiques ont, ou de l'affection pour leurs maîtres, ou des qualités qui nous récompensent largement des soins que nous prenons d'eux.....* — *Mais*, répliquai-je, en réfléchissant au malheur de la pauvre grive, *il est un bonheur particulier aux animaux; la tendresse paternelle de ceux-ci n'est que momentanée; et leur douleur, en perdant leurs petits, si elle est excessive, du moins ne dure que peu de temps; au lieu que pour l'espece humaine, un tel malheur produit toujours une douleur permanente, qui, souvent même, se termine par la mort.* — *Grand Dieu!....* s'écria le capitaine, *lorsque nous réfléchissons sur les cruautés de l'espece humaine, exercées par des nations qui se vantent de connoître cette maxime :* Ne fais pas

à autrui ce que tu ne voudrois pas que l'on te fît; *par des hommes qui se vantent de connoître les principes de la morale, et les sublimes vérités de la religion ; cette idée doit, à mon opinion, nous rabaisser infiniment à nos yeux, et nous placer, oui, nous placer au-dessous des animaux : en effet, voyons-nous, même les plus féroces d'entre eux, vivre du sang et des larmes de ceux de leur espece ?* ... — *Je m'apperçois*, répondis-je, *que vous êtes vivement affecté de la conduite des Européens, relativement aux enfans malheureux de l'Afrique : j'ai souvent réfléchi sur notre cruauté envers ces peuples, d'abord en les transportant loin de leur pays*, et *puis en exerçant sur eux des horreurs qui dégradent la nature.* — *Il n'y a qu'une raison à donner à cela*, dit Marie, *et je la prendrai dans Laurence Sterne : Les pauvres Negres n'ont personne qui ait intérêt à les défendre.* . . . .
. . . . Adieu : en lisant ce fragment à Jules, observez le sans affectation, et rendez-moi compte, je vous prie, de l'impression qu'il aura faite sur son ame : Adieu.

P. S. Je reçois dans le moment votre lettre du 16, et ne vois pas trop ce qui a pu engager nos journalistes à insérer dans leurs feuilles le paragraphe des papiers Anglois, dont vous me

demandez la clef : il n'étoit nullement à l'adresse des François, et n'a dû être entendu d'aucun. L'intention de l'auteur étoit d'offrir à la vanité de ses compatriotes l'hommage d'une comparaison flatteuse entre les voyageurs Anglois, en général magnifiques, et les voyageurs François, Italiens, Espagnols, &c. communément fort économes. En conséquence, il prend son modele étranger dans la personne du grand seigneur Fr.... dont je vous parlois dans ma derniere lettre, et l'oppose au plus riche particulier des trois royaumes, en l'associant avec le duc de Betford, pour le voyage de la Chine. D'ailleurs, pour sentir l'amertume de ce parallele, il faut connoître l'existence que le grand seigneur étranger a dans Londres : il sort le matin la tête affublée d'un chapeau à bord rogné, le corps dégoûtamment couvert d'une redingotte d'artisan, d'un gilet en lambeaux, d'une paire de culotte, autrefois noire, dont les trous multipliés livrent passage aux pans d'une chemise couleur de suie ; ... et sous ce costume, il court, jusqu'à quatre heures, les boutiques des brocanteurs, où il n'achete que lorsqu'il parvient à arracher quelques sous de rabais de la commisération du marchand trompé, qui croit faire la charité à quelque pauvre diable. Chargé de ses emplettes, il rentre chez lui, mange sur un angle de table un morceau, ou les

restes d'un morceau de veau cuit au four, et donne ensuite audience aux ouvriers qu'il a fait travailler, et aux porte-faix qui ont aidé à porter ses marchandises. Jusque-là son ton a été constamment d'accord avec son costume; mais alors il prend celui de grand seigneur pour en imposer au moment du paiement. Quelques-uns s'étonnent, et reçoivent, en tremblant, la moitié du prix convenu avec Alexis B.... C'est le nom de son valet qu'il prend toujours dans les boutiques; d'autres, en le nommant respectueusement milord, tiennent ferme, le citent, le traînent et le font condamner à la cour de conscience, tribunal où sont portées les causes des misérables, sommairement jugées sans le secours des procureurs. Ensuite il se rend toujours, sous les mêmes haillons, au parterre d'un des deux spectacles, y digere au sein d'un lourd sommeil; en sort, prend sous les portiques une des créatures qui a occupé les loisirs des porteurs de chaises; la mene chez lui. .... et le lendemain n'apporte nul changement à sa honteuse existence.

Quant à la comtesse de C. ... je ne peux me charger de votre commission, elle est partie la semaine derniere pour la Hollande.

Quant à votre *forté-piano*, il a été transporté avant-hier à bord d'un des paquebots de Calais: vous ne sauriez imaginer la peine que j'ai eue à

faire concevoir au facteur la forme, le mouvement et l'intention des deux accessoires que vous desiriez y faire adapter. Supérieurs pour l'exécution imitative et routinale, les Anglois résistent à l'amour du gain, comme à la réputation, lorsqu'il s'agit d'un méchanisme qui ne leur est pas familier. Souvent, même, ils ne daignent pas prêter la moindre attention aux idées neuves qu'on leur offre, soit qu'ils s'avouent la peine qu'ils ont à concevoir, soit que circonscrits dans le cercle du calcul des bénéfices, ils regardent les modifications, les variétés de formes, comme une surabondance de moyens dont ils peuvent se passer; et, de-là, nul goût dans les productions de l'industrie Angloise; mais, aussi, une perfection de fini qui ne laisse rien à desirer. D'ailleurs, il ne faut cependant pas s'attendre à la trouver dans tout ce qui sort de leurs mains, tout étant raisonné, et raisonné par l'intérêt personnel, les ouvrages de commande sont constamment inférieurs à ceux de magasins; et la raison, peu délicate, de cette différence, est que les premiers sont déja achetés lorsque l'acquéreur les examine, et que les derniers doivent être attentivement examinés avant que d'être marchandés : oui, marchandés; car c'est une erreur de croire que la bonne foi des détaillans Anglois en ait fait tomber l'usage dans les boutiques de Londres; l'esprit mercan-

tille y est, comme par-tout ailleurs, la mesure de la probité du vendeur.

Si les marchands Anglois ont conservé plus long-temps que les nôtres la bonne foi qui caractérise, en général, les agens du commerce intérieur chez les peuples agricoles, ils l'ont dû au rapprochement d'époque des deux révolutions, schismatique et sociale, qu'a éprouvé l'Angleterre: et si quelques-uns en offrent encore l'exemple, on ne peut l'attribuer qu'à la ferveur religieuse que protegent le combat des sectes tolérées, et la connexité des principes politiques lutériens, avec la constitution de l'état. En effet, commandés par la religion morale qu'ils venoient d'embrasser, qu'ils professoient au milieu des persécutions, et qui fixoit sur eux les regards du monde chrétien, pouvoient-ils se dispenser de soumettre à ses préceptes généraux l'esprit de commerce qui s'empara bientôt après de la nation? pouvoient-ils, lorsqu'ils s'apperçurent des premiers effets produits par cet esprit destructeur de toutes qualités morales; pouvoient-ils se dispenser de faire des efforts réels pour retenir cette probité chancelante qui avoit été un attrait de plus pour le fantôme qu'ils poursuivoient? Et forcés, successivement, de se reconnoître incurablement corrompus, n'ont-ils pas dû s'appliquer à conserver, du moins, l'extérieur des vertus qui les avoient honorés? Oui,

ils l'ont dû ; ils l'ont fait ; mais, blasés enfin, par l'habitude du remords, et entraînés par l'amour exclusif de l'or, devenu, chez eux, le dispensateur de la considération ; ils ont secoué le manteau déja entr'ouvert de la bonne foi ; ils l'ont rejeté, et la légalité des moyens n'a plus été que dans leurs résultats bénéficiels.

Cependant, il seroit fautif de ranger tous les marchands Anglois sur la même ligne ; il en est, en petit nombre, il est vrai ; mais, enfin, il en est qui, malgré la pression de l'esprit dominant, conservent ce caractere d'équité qui fut longtemps celui du corps entiers des négocians ; comme dans la masse des citoyens on retrouve encore, et en assez grand nombre, de vrais modeles de ces vertus premieres qui ne sont point du peuple Anglois, spécialement ; mais des peuples agricoles, en général, et qui ne se sont conservés en Angleterre que par l'influence majeure, d'une religion purement morale, qui combat et modifie sans cesse l'esprit spéculatif, et plus ou moins exclusif, qui anime tous les individus.

Mais vous ne manquerez pas de me demander pourquoi je mets une différence aussi tranchante entre la masse des citoyens, et le corps des marchands, puisque je conviens que tous spéculent, et que le correctif du vice destructeur des qualités sociales, est le même pour les uns que pour les

autres. Je préviens votre question, et y satisfait: la religion, sans doute, et ses préceptes, sont les mêmes pour chacun d'eux; mais leur influence est plus ou moins puissante, selon le moins ou plus de résistance qu'oppose l'intérêt de l'individu sur lequel ils agissent: cela doit être, cela est; et c'est d'après cette regle que je crois pouvoir déterminer, quant à l'existence morale, le rang que chaque classe de citoyens occupe dans l'état.

En commençant par les plus corrompus, les marchands, fabricans et détaillans, qui sont les agens premiers du commerce; les artisans, que le manque de bonne foi des fabricans tient dans un état continuel de guerre; les négocians, qui ne bénéficiant que par des spéculations sur les échanges, basent toutes leurs opérations sur la surprise; les matelots et le bas peuple, qui, courbés sous le besoin, par la cherté des vivres et comestibles que détermine la surabondance du numéraire, cherchent dans la ruse, l'escroquerie et le vol, à s'approprier quelques parcelles du superflu des riches; et à raison du peu de peines, des moyens, en emploient le produit à oublier momentanément, au sein de la débauche et des désordres, une condition nécessiteuse et misérable: les militaires, qui n'étant point, selon l'expression vulgaire d'un proverbe Anglois, *les chiens du meûnier, mais ceux du moulin*, sont citoyens

quoiqu'en habits bleus ou rouges, et ne feroient qu'une seule et même classe avec les bourgeois, si l'oisiveté ne les livroit pas à la corruption de la galanterie, presque inconnue chez ceux-ci : les bourgeois, qui, bien qu'inapperçus dans le cercle général, et peu stimulés par les besoins factices, sont tourmentés par la soif de l'or, commune à tous, et agiotent, spéculent, sont trompés, apprennent à tromper et trompent à leur tour. Enfin, les habitans de la campagne, qui, moins honnêtes qu'ils ne l'étoient, par l'effet de l'exemple dont les rayons pestilentiels se prolongent jusqu'à eux, conservent, cependant, l'ancienne maniere d'être morale, ont des mœurs, traitent avec bonne foi, et sacrifient encore à la justice.... Tel est le classé des différens ordres de l'état, tous viciés, mais en plus ou en moins, par l'esprit dominant, l'esprit exclusif de négoce, que nous envions, en aveugles, à nos *millionnaires* voisins, que redoutoit Sully, que protégea Colbert, et dont nous sommes heureusement défendus par l'orgueil du corps nombreux des nobles.

Adieu : je répondrai aux articles quatre et cinq de votre lettre par un billet que vous portera le marquis de S..... Il part, enfin, et médiocrement, très-médiocrement satisfait de l'Angleterre, c'est-à-dire, de milady A...., qu'il a voulu brusquer, et dont il n'a obtenu, malgré l'orgueil qu'elle

qu'elle mettoit à enchaîner un homme aussi véritablement aimable, dont il n'a obtenu que des distinctions de coquetterie, des préférences plus qu'équivoques, et de détestables dîners : voilà le mot des diatribes qu'il ne manquera pas de se permettre sur les Anglois : je vous le dis ; mais, de la sagesse dans le persiflage, je vous en supplie.



LETTRE X.

Londres, le....., 1784.

ASSEZ ordinairement intercepté par l'épais nuage de fumée qui s'éleve, se balance, et se renouvelle avant que d'être dissipé, le soleil est, pour les habitans de Londres, ce qu'un cicomore, crû sur les bords d'un ruisseau, et solitaire, au milieu d'une vaste plaine qu'incendient les feux de la canicule, est pour le voyageur asiatique. Ils soupirent sur son absence, tiennent pour favoris de la nature les peuples qui, sous un climat doux, jouissent d'un ciel pur; lui rendent une espece de culte naturel, en allant au-devant de ses rayons; et le jour où cet astre paroît dans tout son éclat, est qualifié glorieux; *glorious day.* Cet hommage, indiqué et rendu par le double besoin physique et moral, ne m'étoit point échappé; et j'attendois l'époque des premieres promenades générales avec d'autant plus d'impatience, que je ne doutois point d'y retrouver l'homme de la nature, l'homme agité par l'irrésistible gaieté que produit, à son insu, la fermentation tempérée de ses humeurs; l'homme, enfin, instantanément heureux, dans ce même individu Anglois, que le climat, les alimens, la constitution politique, le

régime social, la religion et l'exemple, rendent méthodique et froid, même au sein de la dissipation.

Je l'espérois, et me fis conduire avant-hier à la porte de *Hide-Parc*, qui s'étend sur une ligne d'un mille et demi ou deux, de la barriere de *Piccadily* jusqu'au charmant village de *Mariborne*. Il étoit midi; les rayons du soleil, quoique encore obliques, avoient une chaleur active; un foible courant d'air sembloit ne combattre ces rayons que pour en rendre la présence plus précieuse, par le rappel idéal des ouragans de l'hiver, à peine disparu; les ruisseaux avoient recouvré leur limpidité, et le gazon, d'un verd naissant, exhaloit un parfum balsamique; les chevaux hennissoient; les molécules de l'atmosphere étoient vibrées par les sons tumultueux de la voix de l'homme; tous les sens étoient exercés, et j'éprouvois pleinement le contact des objets environnans, malgré la mélancolie qui est devenu le mode de mon ame, depuis la mort de la pauvre marquise de L......: je sentois un principe éthéré, un principe quelconque, circuler avec mon sang, en diviser les globules; tout mon être se dilater, mes organes acquérir un accroissement de facultés; j'étois physiquement heureux; et appercevant la colonne poudreuse des promeneurs, je doublai le pas, comme poussé par l'espoir de trouver en

eux un peuple d'analogues ;.... mais je cherchai inutilement les symptômes de la satisfaction qui m'agitoit, dans les yeux de cette multitude d'individus, des deux sexes, de tout âge, et extraits des seules classes opulentes.... Impassibles, pour ainsi dire, au brouhaha, à l'impulsion du mouvement physique ; toutes ces ames, privées de leur moteur ordinaire, auquel elles sembloient avoir échappé pour un instant; toutes ces ames étoient dans un apparent repos d'inertie, le même pour toutes, quoique nuancé par la physionomie d'habitude de chaque individu : l'orgueil de la coquette, emportée dans un char élégant, avoit le froid national de l'indifférente douairiere, tuant le temps au fond d'une somptueuse berline, lentement traînée sur une ligne parallele ; le lord goutteux, le millionnaire sans desirs, n'arrêtoient qu'un regard terne et sans intérêt, sur le spectacle dont ils faisoient partie ; les *boucs* du haut ton, gauches imitateurs de nos inimitables *roués*, croisant, avec la rapidité de l'éclair, les nombreuses files de voitures, sembloient n'être occupés que du soin d'exercer leurs chevaux pour les courses de *Hay-Market*..... Tous portoient le même caractere ; tous avoient la même maniere d'être morale ; le mouvement, le plaisir, les passions, la saison nouvelle, ce soleil, objet de leur culte du moment ; rien ne paroissoit agir sur leurs sens;

ils sembloient n'éprouver que de foibles et inapperçues sensations, ne se rendre compte que du seul sentiment apathique de l'existence.... Celui qui m'animoit s'affoiblit; il s'éteignit; je revins sur mes pas; et, François, et, homme, n'appréciant mes semblables, *en premier mouvement*, que par le degré d'analogie ou d'utilité qu'ils m'offrent, j'allois être injuste, j'allois, ou pour mieux dire, le dépit, prononcer désavantageusement sur ceux-ci, lorsqu'un fragment de conversation, entre deux promeneurs, me remit en mains la mesure de l'équité; et je me dis, tout bas: ils ne sont pas François, ils sont hommes, et, comme tels, soumis, ainsi que nous, à la loi de compensation, promulguée par la nature à l'époque de la formation des êtres: vices et vertus; qualités et défauts.... *Eh! quel ange du ciel*, dit un des deux promeneurs, *pourvut à votre subsistance? — La charité chrétienne, plus puissante que le premier des besoins. — La charité! sur un groupe de rochers inhabités! — Oui, il restoit trois biscuits au lieutenant; il pouvoit les garder; il pouvoit me les refuser sans inhumanité.... Il m'en présenta deux; je les donnai à mes enfans; et le lendemain, sur les dix heures, nous profitâmes de la récompense qu'il en reçut; un vaisseau Hollandois passa à vue, apperçut nos signaux et sa chaloupe....* Je regardai le second interlocuteur;

c'étoit une femme de trente à trente-cinq ans ; ses yeux, l'action animée des muscles de son visage ; sa main droite, pressant sa poitrine, exprimoient la vive et *religieuse* reconnoissance dont elle narroit le titre... et je soupirai ; ... oui... Vous ne connoissez pas, mon amie ; non, ce n'est point dans le cercle aimable, léger... je n'osè dire, et presque pervers ; dans le cercle du plaisir, qu'on peut éprouver, jouir du charme sentimental attaché à l'aspect de ces modeles des vertus du premier âge des sociétés, dont nous n'aurions, depuis long-temps, aucune idée, si nos romans poétiques ne nous en conservoient le souvenir.

J'attendois ma voiture à la porte du parc, lorsque je vis le docteur ***, aujourd'hui évêque de ***, descendre de la sienne ; nous nous abordâmes, et il me proposa de faire un second tour de promenade avec lui ; il étoit en simarre ; je remarquai que son costume ne lui attiroit point les égards respectueux qui lui étoient dûs, dans mon opinion... *Le clergé Anglican*, me répondit-il, *satisfait d'obtenir l'estime sentie dûe à la régularité cléricale, ne prétend point à de vaines démonstrations que le peuple, dans ses fausses idées d'égalité, croit devoir refuser, et refuse, non-seulement aux grands, mais aux princes, mais souvent au roi lui-même....* Quoiqu'à l'abri de tout soupçon d'orgueil, car je ne connois pas

de créature plus personnellement modeste que le docteur; il blessa cependant mon amour-propre, et ma réplique fut une trépidation du dépit..... *Ce parallele peut être exact, Milord, mais je n'apperçois point dans sa premiere division, le fruit supposé de vos voyages; le bienfaisant cosmopolisme, lénitif, si précieux, de la double antipatie nationale et religieuse. — Ah! vous m'avez bien mal entendu, si vous avez cru que c'étoit l'individu que je condamnois dans vos ecclésiastiques; à Dieu ne plaise; je les plains, sans doute; mais il ne m'arrivera jamais de condamner des hommes qui ne font que céder à la puissance suprême du régime social qui les a modifiés à leur insu. — Suprême, Milord.* — Il rougit.... *J'ai voulu dire irrésistible; et, en effet, sont-ils donc autre chose que ce que les circonstances environnantes ont voulu, et veulent qu'ils soient? — Dans ce cas, vous conviendrez que ceux qui résistent à l'influence de ce régime, ont un mérite qui doit réfléchir sur le corps entier. — Réfléchir! eh! que m'importe à moi, Monsieur, qu'importe à tous un mérite inutile à la société?* Oui, *inutile est le mot; car vous conviendrez, vous-même, que le nombre de ceux qui échappent aux principes pestilentiels de cette influence, est si petit, communément formé par une classe si obscure, qu'en vérité il est inapperçu. Le prêtre Anglois, n'étant,*

sachant qu'il n'est que le ministre des autels ; s'apperçoit constamment dans la masse générale à l'existence sociale de laquelle il concourt individuellement, et sans autre mérite que le militaire, le commerçant, l'agriculteur, &c. Le prêtre marié, étant citoyen par les rapports sociaux qu'établit entre lui et la république, la future admission de ses enfans dans les différens ordres de l'état ; et se trouvant susceptible de bonnes mœurs, par la satisfaction licite du vœu de la nature, le même pour tous, et pour beaucoup, supérieur à la raison ; le prêtre marié craint et évite d'entacher un nom que doit conserver sa postérité ; enfin, le prêtre Anglican, soumis aux loix ecclésiastiques, mais primitivement et indissolublement lié par la loi civile, la chérit comme la protectrice de ses droits personnels et généraux, et la redoute comme le juge actif et inflexible auquel il doit compte de toutes ses actions, les cléricales exceptées, dont la connoissance et le punissement ou la louange, sont attribués aux cours ecclésiastiques..... *Telle est, Monsieur, la maniere d'être du corps sacerdotal Anglois ; et l'influence de cette maniere d'être sur l'individu qui s'est consacré au service des autels. Or, jugez si j'étois fondé à vous dire que le clergé Anglican differe beaucoup de celui de France. — Rien de plus certain, Milord ; voilà de bien sages moyens de modification ;*

mais quels sont ceux qui en assurent l'efficacité? — Quels ils sont? En premier lieu, l'éducation qui, plus morale que la vôtre, non seulement ouvre l'ame à toutes les vertus, mais y grave le respect d'habitude, qui est la seule base solide d'une bonne vie. En second lieu, l'agent commun à tous les hommes; l'intérêt personnel qui, en Angleterre, impose l'exemple des mœurs au pere de famille, exige du citoyen la pratique des qualités sociales, et force le prêtre à une régularité sans laquelle il ne peut prétendre aux honneurs de l'église. — Je me rends, et sens parfaitement quelle doit être, sur les mœurs générales, l'influence d'un corps dont les membres respectés dans le temple, comme les organes de la parole de Dieu, et hors des temples, comme des modeles de vertus, abstraction faite des foiblesses inévitables de l'humanité, ont nécessairement une action d'autant plus puissante sur les esprits, qu'ils ne peuvent inspirer le découragement, n'étant, dans le grand cercle, que simples citoyens, parcourant les cases de la vie commune à tous, courbés sous les mêmes passions, travaillés par les mêmes intérêts, et n'ayant pour résister et agir que la même somme de moyens. . . . .

. . . .

. . . .

Ceci me rappelle que je ne vous ai point parlé

des militaires, en vous offrant le tableau de l'existence privée des Anglois; et accoutumé à les regarder en France comme formant un corps, distinct par son esprit particulier, isolé par son essence passive sous la volonté d'un seul, et influant sur les mœurs par le reflet des siennes, que sanctionne la considération dont il jouit par le choix et le nombre de ses membres; vous pourriez prendre mon silence pour un oubli : je reviens donc sur cet objet. Les seuls pairs du royaume étant *nobles-mans*, *hommes nobles*, et tout le reste *commoners*, plébéïens, les militaires Anglois n'ont aucun droit à la distinction civile accordée à la noblesse; et constamment apperçus par leurs compatriotes sous le point de vue de simples citoyens, sont sans influence quelconque, sur l'opinion et la maniere d'être imitative. Assemblés en corps d'armée, chacun d'eux, il est vrai, chef, subalterne et soldat, est un atome faisant partie de l'arme offensive et défensive, dont le prince se sert contre les ennemis de l'état; et, comme tel, adopte l'esprit, obéit à la loi du corps auquel il est identifié. Mais rentré dans sa patrie, et quoique encore enrégimenté, l'esclave du despotisme des camps reprend ses droits, redevient partie du souverain effectif, renonce à l'esprit de licence, inséparable d'une vie agitée et précaire; abjure la dépravation de mœurs qui en est le résultat; re-

prend le mode national, n'est plus qu'un citoyen, exerçant une profession lucrative; et, confondu, circulant passivement dans le tourbillon commun, y recevant le ton du plus grand nombre; il est Anglois sous tous les rapports généraux, et le citoyen n'est militaire sous aucun. Telle est la maniere d'être des stipendiaires nationaux en Angleterre, trop peu nombreux, d'ailleurs, pour faire objet dans le cercle d'existence privée; l'état, en temps de paix, ne soudoyant que de vingt-quatre à vingt-cinq mille hommes de garnison, pour l'Europe, l'Amérique et l'Inde; et de vingt à vingt deux pour la marine.

Il étoit quatre heures; n'ayant pas eu le projet de promener aussi long-temps, je n'avois point donné d'ordre pour mon dîner; et je me fis jeter à la porte d'un café : indépendamment des tavernes, qui sont en très-grand nombre, un tiers des cafés de Londres donne à manger, et à toutes heures, comme les restaurateurs de Paris. Il y a plusieurs raisons de cette multiplicité de cuisines publiques : la premiere, locale, est la longueur des distances, qui ne permettent pas toujours à l'homme qu'ont entraîné ses affaires, et que le besoin presse, d'attendre, pour le satisfaire, qu'il soit rentré chez lui; d'où, d'ailleurs, il seroit, peut-être, obligé, deux heures après, de revenir dans le quartier qu'il quitte : la seconde, écono-

mique, est l'excessive cherté des denrées, qui engage les célibataires, même aisés, à ne point avoir de maison montée, et, conséquemment, à prendre leurs repas dans les tavernes : la troisieme, morale, est ce sentiment général de liberté, qui, à défaut de réalité, dans le vrai sens de l'expression, s'attache à tous les accessoires. Un Anglois éprouve-t-il le besoin de manger ? il a la volonté absolue de le satisfaire, entre dans la taverne ou le café de la rue dans laquelle il se trouve ; et s'il ne se dit pas, fiérement ou ridiculement, je suis un être libre, car j'ai voulu manger, et je mange ; il a du moins, en lui, le sentiment confus dont cet assemblage de sons est le signe représentatif.

Vous trouverez, peut-être, que ceci a l'air du sarcasme ; et, cependant, c'est une vérité ; la très-exacte vérité, dont vous reconnoîtrez le coin jusque sur les moindres actes, les actes les plus indifférens de leur vie privée : d'ailleurs ces tavernes, ou cafés-tavernes, sont encore d'une utilité immédiate pour les Anglois ; premiérement, par l'usage d'y former, sous la dénomination de *clubs*, des associations particulieres, dont l'objet est de se réunir, entre hommes, pour dîner, parler politique, s'entretenir des débats parlementaires, unique aliment, pour ainsi dire, des conversations angloisses ; quelquefois pour y jouer,

et toujours pour y fuir un intérieur de maison, qui est, en général, le sanctuaire des bonnes mœurs, mais, en même temps le séjour du vaporeux ennui : secondement, parce qu'elles sont le point du ralliement le plus convenable pour le succès des convocations tumultuaires que chaque citoyen peut faire sous les yeux du roi et du parlement, enchaînés par la constitution. Là, l'orateur, à défaut d'une éloquence persuasive, a sous la main les argumens irrésistibles que contiennent les jattes de *punch* ; et une délibération, pour être prise au sein de l'ivresse, n'en étant pas moins bonne, l'objet du déclamateur est rempli. Je vis sortir, il y a quelques jours, de la taverne de Shakespéar, les électeurs de Westminster, convoqués par M. Fox, l'un des deux représentans de la Ville-Neuve : en vérité, la majeure partie de cette canaille ne pouvoit que balbutier le cri du jour : *Vive Fox ! point d'influence secrete !*

Ces maisons publiques sont donc d'une telle utilité, que leur nombre ne doit pas vous paroître extraordinaire : au surplus, elles ne sont point des ressources pour la bonne chere ; on peut même dire qu'elles n'offrent que la satisfaction du strict besoin ; puisque, à moins d'y faire commander dès la veille le repas qu'on veut y faire, on n'y trouve que de la viande de boucherie, rôtie ou grillée ; du poisson commun, cuit à l'eau ou frit ;

et des légumes arrosés de beurre. D'ailleurs, au gibier et à la volaille près, c'est ce qui compose la cuisine angloise, que la cherté, toujours croissante, des denrées, retiendra constamment dans son cercle actuel. Le prix de ces mêts, si simples, est cependant exorbitant, et vous allez en juger par celui de mon modeste dîner. On me servit un bouillon, sans corps, quoiqu'à la purée de poids, un schelling. . . 1 l. 2 f. 6 d.

Une tranche de bœuf grillée, du poids de quatre ou cinq onces, un schelling. .	1	2	6
Deux côtelettes de mouton, sur le gril, un schelling.	1	2	6
Quatre pommes de terre et une sauciere de beurre, un demi-schelling.		11	3
Une carafe de vin de Porto, deux schellings et demi.	2	16	3
TOTAL.	6 l.	15 f.	

Quand aux objets qui sont spécialement du ressort du limonadier, il n'y a guere d'un usage fréquent que le thé et le punch ; la consommation du café, du chocolat et de la limonade, est si peu considérable, qu'il est rare d'en trouver de

préparés. D'ailleurs, il y a une autre espece de déjeûner, dont il me paroît que les Anglois sont très-partisans ; c'est la pâtisserie : les pâtissiers sont également en grand nombre ; et indépendamment des pieces de fours, qui sont très-proprement étalées sur des caisses d'étain, remplies d'eau chaude, on trouve dans leurs boutiques de la limonade et de l'orgeat.

Enfin, les cafés ne sont point, comme en France, le rendez-vous bruyant des désœuvrés du mauvais genre, et des joueurs de dames et de domino ; il y regne un morne silence ; et l'occupation de ceux qui les fréquentent, se réduit à lire les volumineuses productions du jour, ou à politiquer pesamment et à demi-voix ; ce qui donne un air vraiment lugubre à ces maisons publiques.

Après le sobre dîner dont je vous ai rendu compte, je fis quelques courses et terminai la journée par l'opéra ; la salle de ce spectacle étranger, d'un meilleur goût, quant à la coupe, que celles des théâtres nationaux, est de forme circulaire, et très-vaste. L'emplacement de l'orchestre est peu considérable, étant calculé sur le petit nombre d'instrumens. Le partere, garni de bancs, couvre le reste de l'aire ; les loges, de sept à huit pieds de profondeur, sont sur trois rangs d'élévation, dont le premier est de quelques pieds, seulement, au-dessus du plan incliné du

parterre; et le troisieme surmonté de deux galeries qui regnent dans toute l'étendue du pourtour. Les ornemens de cette salle sont froids et mesquins; cependant son ensemble offre un très-beau coup-d'œil, mais qui n'est dû qu'au nombre et au costume des spectateurs, qui, plus qu'à Paris encore, suivent l'opéra moins par goût que par ton, et ne s'y montrent, conséquemment, qu'en parure. La bonne compagnie, en femmes, comme en hommes, ou du moins la classe qui s'est arrogé exclusivement cette imposante dénomination, occupe le partere et les loges, dont les places sont à une demi-guinée; et la bourgeoisie occupe les galeries qui sont, l'une à cinq, l'autre à trois schellings. Le théatre a assez de profondeur; et le machiniste pourroit y développer son art, si cet art, malgré le haut degré de perfection où la méchanique est portée en Angleterre, n'étoit encore, comme la majeure partie de ceux de pur agrément, dans son premier état de barbarie. En effet, non-seulement les décorations y sont le ridicule produit du plus mauvais goût; mais, ainsi qu'à *Coven-Garden* et à *Drury-Lane*, elles ne se meuvent qu'à bras, et avec une lourdeur qui ne permettant ni célérité, ni ensemble, détruit tout le charme du tableau. Quant au manque de goût, l'esquisse de la principale décoration du triomphe d'Ariane, vous en offrira l'idée : on donnoit cette décoration

décoration pour la premiere fois, et elle fut applaudie avec un enthousiasme, avec une fureur d'applaudissemens qui m'expliqua la raison du peu d'efforts des machinistes-décorateurs pour s'élever au-dessus du cercle barbare dans lequel leurs devanciers les ont renfermés.

La scene est dans une isle déserte, où Thésée, au troisieme acte, vient d'abandonner Ariane, Bacchus y aborde, débarque, apperçoit la princesse, s'enflamme, lui déclare sa passion, lui arrache un soupir, en obtient un aveu ; et transformant les rochers en un site riant, y crée un magnifique palais : la scene, alors, est dans une des salles de ce palais, qui ne peut être décorée qu'à l'antique, avec un double rang de colonnes. Mais des colonnes d'une matiere quelconque, n'auroient, pour précieuse que fût cette matiere, n'auroient caractérisé que l'opulence ou la grandeur humaine ; et Bacchus étoit un Dieu..... L'ingénieux décorateur forme ces colonnes de grouppes de dauphins, et de cygnes, piramidalement échafaudés les uns sur les autres, et vomissant des flots de vin rouge dans des conques marines, d'où la liqueur retombe en nappe dans le bassin qui sert de base à chacune de ces étranges colonnes ; ... et voilà le palais du Dieu du vin qui se trouve caractérisé..... Cela me rappelle, et sera désormais lié dans mon souvenir avec le tableau d'autel que

nous avons vu entre Aire et Cambray, en revenant des Pays-Bas; les Anges faisant sécher devant le feu d'une cheminée gothique les langes de l'enfant Jesus.

Les ballets, malgré les fréquens voyages de nos premiers danseurs, et la présence actuelle de trois d'entre eux, sont, à-peu-près, de la même force. On donnoit une très-jolie petite pastorale de la composition de Dauberval; les figurantes qui remplissent la scene, occupée par Vestris-Allard, et Théodore, étoient au nombre de huit; vêtues en taffetas que le temps avoit lentement conduit de la couleur ponceau à celle des feuilles mortes; et d'une gaucherie, d'un décontenancé qui ne faisoit pas moins tache au tableau que leur costume passé.

Quant aux acteurs, comme comédiens, ils ne sont pas même supportables; mais, tous, chanteurs par excellence, les premiers castrats, et les premieres cantatrices de l'Italie, d'où on les tire aux plus grands frais. En totalité, c'est un fort pauvre spectacle pour un habitant de Paris, qui, tout en convenant que la musique Italienne l'emporte incontestablement pour la mélodie et la difficulté vaincue, ne peut, cependant, refuser un soupir de regrets à l'intérêt qui le remua si sentimentalement aux deux Iphigénies du justement célebre Gluk; à son Armide, à notre Castor et

Pollux.... Il ne peut, non, il ne peut oublier les douces illusions dont son esprit fut si souvent bercé par les aimables féeries dans lesquelles, sous la baguette du grand Nover, les Vestris, les Dauberval, les Heinel, les Théodore, les Guimar, et tout un peuple de figurans, semblent avoir été dégagés des loix de la matiere, et ne conserver des formes terrestres que l'apparence nécessaire pour nous rendre sensibles les passe-temps des êtres aériens, enfans de l'imagination.

Les bals de l'opéra, à Londres, n'ont également de commun avec ceux de l'opéra de Paris, que la seule dénomination. Au lieu de nos domino légers, ce sont des habits de caractere, d'arlequins, de crispins, de pierrots, de pantalons, de matelots, &c.; au lieu de la fine plaisanterie, qui intrigue sans outrager, c'est l'âpre causticité, qui va jusqu'à se permettre de réaliser ces injurieuses caricatures que produisent, chaque jour, les animosités particulieres et les querelles de partis. Enfin, au lieu de ces boissons rafraîchissantes que nécessitent l'agitation et la chaleur de l'atmosphere, on n'y trouve que du thé, du punch, du vin, des viandes froides, des langues fourrées, &c. &c. De ce détail vous concluerez, sans doute, que les bals masqués de l'opéra sont plus à l'usage du peuple que de la bonne compagnie; mais le prix des billets d'entrée suffira à

vous prouver le contraire; il est de deux guinées.

Adieu : j'ai passé la nuit entiere à vous écrire, parce que je dois remettre ma lettre et votre derniere commission, à un officier François qui partira dans la matinée; c'est un homme d'une société infiniment douce, mon compatriote, et qui, d'ailleurs, m'a été de quelque utilité d'agrément, en m'accompagnant dans différentes courses; vous m'obligerez de l'accueillir pendant le court séjour qu'il fera à Paris. Je vous embrasse, vous et Jules, de toutes les facultés tendres de mon ame.

Fin du premier Volume.